Letterature


BIBLIOTECA NAZIONALE
VITTORIO EMANUELE
6
15 F
45

LE SECRETAIRE DES AMANS,

OU

La maniere d'écrire avec justesse sur differens sujets.

Par *** Gentilhomme à la Cour de France.



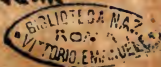
A AMSTERDAM,

Chez ****

M. DC. XCV.







LE SECRETAIRE DES AMANS.



LETTRE. I.

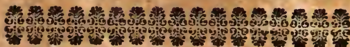
D'une Dame à l'Auteur pour lui demander la communication de plusieurs Lettres curieuses qu'il lui avoit fait voir sur divers sujets.

VOs Lettres me plaisent extremement: Je n'ay jamais rien vû de si charmant en ce genre. La derniere que vous m'avez envoyée m'enchante, & je l'ai luë avec tant de plaisir que mon cœur en a été presque aussi touché que mon esprit. Si vous saviez aussi bien aimer que vous savez bien écrire, vous seriez l'hom-

me du monde le plus dangereux, & il n'y a point de Belle à qui je ne conseillasse volontiers de vous fuir comme un Ecueil. Apres cela Monsieur, plaignez vous qu'on ne vous rende pas justice, & soyez assez cruel pour me refuser la grace que je vais vous demander. Je vous ai dit depuis long-temps que la maniere d'écrire par Lettres est l'étude du monde que j'aime le plus, & à laquelle je veux à l'avenir m'appliquer toute entiere. Vos Lettres m'ont fait venir cette envie, & je ne vois pas que vous puissiez vous defendre de seconder un dessein dont vous aurez tout l'honneur si je suis assez heureuse pour y reussir. Vous avez mille bonnes correspondances; vôtre cabinet est un Magasin de belles & bonnes choses, auriez-vous bien la cruauté d'en vouloir profiter tout seul? Vous croyez peut-être que je me contente d'avoir vû chez vous une partie des jolies Lettres que vous recevez & que vous écrivez: vous vous trompez fort si vous avez cette pensée. Celles dont vous m'avez regalé m'ont fait venir l'envie de voir le reste, & je vous ordonne de me les communiquer sous peine d'encourir mon indignation. Vous pouvez me les envoyer à diverses fois, selon l'ordre que vous jugerez à pro-
pos,

pos. S'il ne tient qu'à réconnoître cette faveur par quelque autre, j'y consens pourvû que vous ne demandiez rien que de raisonnable. Je prévois que vous m'allez dire qu'il y a tant de bonnes Lettres Imprimées, que vous ne voyez pas pourquoy je vous en demande d'autres, & que celles que vous m'avez fait voir sont de pieces detachées sans ordre & sans liaison; que les unes sont serieuses, les autres enjoüées, & les autres enfin d'agreables bagatelles. A cela je vous répons par avance que les volumes de Lettres dont vous me parlez ne me satisfont point; car les uns sont d'un stile trop guindé, les autres sont languissans, & les autres n'ont pas la netteté qu'il faut pour me plaire. D'ailleurs je vous apprens qu'en matiere de Lettres j'aime sur tout la varieté: & ce mélange de sujets que vous appellez confusion est pour moi une diversité sans laquelle les plus belles Lettres m'ennuyent bien-tôt. Si ce que j'exige de vous est penible, prenez vous en à vous mêmes. Pourquoy étes-vous si honnéte, si curieux & si delicat? Au reste je croi que la justice que je vous rens, & l'Encens que je vous donne doivent en quelque maniere vous dedommager de l'embarras où je vous mets. Point d'ex-

cuſe je vous en prie, & ſoyez perſuadé que je ſuis.



LETTRE II.

Réponſe.

PErmettez moi de vous dire, Madame, que vôtre Encens coûte un peu cher, & que ſi vous faites payer ſur ce pied là vos loüanges, on vous feroit fort obligé de n'en étre pas ſi liberale. Mes Amis m'écrivent ſans façon, & j'en fais de même à leur égard. Sans nous embarraſſer gueres des mots, nous nous attachons uniquement aux choſes. Comme vous m'avez toûjours trouvé ſincere & franc, vous voulez bien que je vous diſe à cœur ouvert, que vous me commandez une choſe bien embarraſſante, & ſi la perte de vôtre Amitié n'étoit pas la peine de ma deſobeïſſance, je vous declare tout net que je vous prierois de me diſpenſer de vous communiquer les Lettres que vous me demandez. S'il ne s'agiſſoit que des miennes, je le ferois ſans balancer; mais vous voulez avoir auſſi celle de mes Amis; & que ſai-je, Madame, ſi je ne me fais point une affaire

affaire avec eux? Mais n'importe: il ne peut m'arriver rien de pis que la perte de vôtre estime. Je ferai donc ce que vous voulez; je vous communiquerai les Lettres que vous me demandez, j'y ajouteray de mon cru tout ce que je jugerai pouvoir contribuer à vous donner du plaisir, & je lirai même pour l'Amour de vous mon Voiture & mon Richelet, & je vous payerai de tant d'obeïssance que je vous contraindrai d'avoüer que je sai beaucoup mieux aimer que je ne sai bien écrire. Mais souvenez vous s'il vous plait que je ne veux obliger que vous seule. Menagez la Reputation de mes Amis, & si vous me faites faire une faute, ayez au moins la charité de ne pas la publier. Divertissez vous de mes folies, j'y consens, mais ne me donnez pas la mortification d'en voir rire le public. Je suis bien aise que vous aimiez la diversité en matiere de Lettres. J'ai dequoi vous satisfaire, & je tâcherai d'entrémeler les sujets de maniere que vous y trouverez vôtre compte. Heureux si je puis vous entretenir longtemps dans les favorables préjugez où vous étes à mon égard, & sur tout si mon obeïssance peut vous bien persuader que je suis avec beaucoup de respect.



LETTRE III.

A la même pour répondre aux loüanges qu'Elle donne à l'Auteur.

JE fais un cas tout particulier de l'honneur de vôtre approbation, mais à vous parler franchement, j'aimerois mieux que vous estimassiez moins ce que je vous écris, que de me reduire à n'oser faire semblant d'avoir quelque chose à vous dire, qu'aussi-tôt vous ne m'ordonniez de vous l'écrire. Il m'en coûte plus que vous ne pensez, sans compter qu'il m'est fort malaisé d'être humble lors que je me vois loüé par une personne de vôtre Goût & de vôtre Merite. Si j'avois, Madame, autant d'éloquence que vous, je vous rendrois loüanges pour loüanges. Mais comme je ne saurois le faire aussi agreablement que vous le faites, le meilleur est de vous dire pour tout remercîment que je suis autant qu'on le peut être.



LETTRE. IV.

Réponse.

A quoi ſert une modeſtie affectée? cela s'appelle gueuſer des loüanges le plus vilainement du Monde. Je ſuis toûte fiere de l'Encens & de l'approbation que vous me donnez; & ſans me mettre en peine ſi j'en ſuis digne ou ſi je ne le ſuis pas, je m'en félicite à bon compte, & je commence à croire que je vaux quelque choſe puis que vous m'en aſſurez ſi ſerieuſement. Cependant ne vous imaginez pas que je vueille faire Aſſaut contre vous, & vous fournir en vous répondant regulierement les Sujets du Travail que je vous ai demandé. Je n'ai ni aſſez de temps, ni aſſez de capacité pour cela, & d'ailleurs vous n'avez pas beſoin de ce ſecours. Je veux vous avoir l'obligation toute entiere, & je vous croi aſſez genereux pour être perſuadé que vous ne voudriez pas me rendre ſervice à demi. A Dieu. Je ſuis.

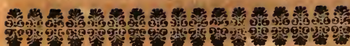


LETTRE V.

A un Ami pour lui demander l'état de sa santé.

VOus ne devez pas douter de l'impatience que j'ai d'apprendre par vous même l'état de vôtre santé. Vous savez qu'il est fort naturel d'entrer dans les intérêts des personnes qu'on aime & qu'on estime, sur tout lors qu'on a mille bonnes preuves de leur merite. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous ai dit que je vous considere infiniment. Je suis toûjours le même à vôtre égard, & l'absence ne fait qu'augmenter l'attachement que j'ai pour vous. Il y a certains avantages dont on ne connoît jamais bien le prix que lors-qu'on en est privé, & je n'aurois jamais crû que quinze jours d'absence eussent été pour moi quelque chose de si difficile à souffrir. Le plaisir n'en sera que plus grand lors-que nous nous reverrons. Je souhaitte que ce soit au plûtôt. Venez ou écrivez. Aimez moi toûjours autant que je vous aime, & croyez sur tout que je suis.

LET-



LETTRE VI.

A une Dame de la premiere qualité. Sur l'attachement ou sur le mepris qu'on a d'abord pour les Gens.

IL me feroit bien difficile de vous dire pourquoy malgré vôtre indifference je prens vos intérêts contre les perfonnes qui m'aiment & qui m'eftiment plus que je ne vaux. Je vous en dirois volontiers la raifon fi je le pouvois; mais j'en ai une idée fi confufe & fi enveloppée, que ce ne feroit pas une petite peine pour moi fi vous m'obligiez à vous la déveloper, & je ne fai même, toute habile que vous étes, fi je pourrois vous la faire comprendre. Ce n'eft pas toûjours la prudence qui domine dans ces occafions là, le cœur fe trompe en cela moins que la Raifon. Nous avons je ne fai quel inftinct qui nous fait fentir à l'avance le bien & le mal. Lors-que les perfonnes nous plaifent d'abord, nous nous y attachons fans peine, & nous ne comptons pour rien l'indifference qu'elles ont pour nous, car nous fommes prefque affeurez que tout le mal

qui peut nous en arriver c'eſt le chagrin de les perdre. Mais il n'en eſt pas de même lors-que nous trouvons d'abord dans les Gens quelque choſe qui nous déplait, ils ont beau nous careſſer & nous faire bon viſage, nous ne les voyons pas de bon cœur. Au moins, Madame, je puis vous dire que c'eſt là ma Maxime, & que toutes les fois que j'ai voulu me contraindre là-deſſus je m'en ſuis toûjours mal trouvé. Ne vous étonnez donc pas, Madame, de l'attachement que j'ay pour vous, puis-que la premiere fois que j'eus l'honneur de vous voir, vous me parutes la perſonne du Monde la plus charmante. L'indifference, lors-qu'on aime, eſt quelque choſe de fort dangereux; & ſi cela eſt, vous pouvez croire que puisque je vous aime encore toute indifferente que vous étes, je vous aimerai juſques au bout, & porterai avec plaiſir les chaines dont vous me chargez. Je demeure avec tout le reſpect poſſible.

LET-



LETTRE VII.

A un Ami qui peche par un excez de Modeſtie.

LA Modeſtie outrée paſſe pour vanité, & vous étes dans l'erreur ſi vous vous imaginez que plus on s'abaiſſe plus on eſt modeſte. La Modeſtie eſt une vertu qui conſiſte comme les autres dans un juſte Milieu. Permettez moi donc de vous dire qu'encore que vous l'aimiez cette precieuſe vertu, il me ſemble que vous ne laiſſez pas de vous en éloigner quelquefois. Pourquoi vous recrier ſi fort lors-qu'on vous loue du côté de l'eſprit? Il eſt vrai que les Gens ſont faits d'une maniere qu'on ne ſe trompe preſque jamais de prendre au rabais le bien & le mal qu'on dit de quelqu'un : Mais enfin il y a des veritez qui ne ſont point equivoques ; & l'Eloge qu'on fait de vôtre eſprit eſt une de ces veritez là. Je pourrois même vous dire que vous en avez au delà du commun, & que quand même vous ne ſeriez pas auſſi bien fait d'ailleurs que vous l'étes, cela n'empecheroit pas que vous ne ſuſ-

ſiez fort aimable. Vous ſavez que je ne loüe pas à toutes mains, & que je croirois faire un crime de dire quelque choſe d'obligeant à moins que je ne ſois bien perſuadée qu'on le merite. Je ſuis.



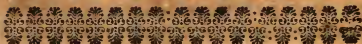
LETTRE VIII.

A un Ami. Il n'y a rien qu'on menage mieux que les loüanges, & rien qu'on conſerve plus difficilement que la Reputation.

LEs loüanges ſont la choſe du monde dont on eſt le meilleur menager: cela vient en partie de l'Amour propre, & en partie de l'ignorance. La derniere n'enviſage qu'une choſe en un même ſujet, & l'autre a de la peine à ſouffrir qu'une même perſonne ſe vante de poſſeder tous les avantages. Ceux qui paſſent d'ordinaire pour les plus honnêtes Gens, ne font pas grand bruit du côté de l'eſprit: cependant il eſt certain qu'il eſt impoſſible d'être honnéte homme, & de n'avoir qu'un eſprit mediocre. Une femme d'une beauté parfaite ne ſe diſtingue que rarement par l'eſprit, je veux dire

dire que quelque habile qu'elle ſoit ce n'eſt pas de cela qu'on la louë, on s'attache ſeulement à ce qui frape les yeux. On peut dire la même choſe de la Reputation; c'eſt un bien qu'on aquiert avec peine, & qu'on conſerve difficilement; & je ſuis ſurpris qu'on ait donné à Ceſar tant de vaillance & de ſageſſe. Encore ne futce qu'aprés ſa mort qu'on le régala de ces grands avantages; car quoi que durant ſa vie il eût fait en Allemagne, en France, & en Angleterre mille actions de valeur, cela n'empécha pas que ſes Troupes mêmes ne le ſoupçonnaſſent de manquer de réſolution lors-que dans la Guerre civile il voulut temporiſer avec l'Ennemi qui lui préſentoit la Bataille. Il eſt vrai qu'il ne parut jamais plus froid que dans cette occaſion, mais cela venoit des avantages qu'il avoit ſur les Ennemis mal poſtez & manquans de vivres. Belle leçon pour ceux qui ſe donnent la liberté de decider haut à la main des plus importantes Actions. Ceux par exemple qui font le procez à un General d'Armée pour avoir laiſſé prendre une place à ſes yeux, reſſemblent à des Gens qui enviſageans un Tableau dans un faux jour ne laiſſent pas pour cela de décider de ſa beauté ou de ſes défauts. Mais pour revenir, qui peut compter ſur la reputation, puis que Ce-

far lui même au milieu de toutes ses conquétes a été soupçonné de timidité ? Voilà pour aujourd'hui tout ce que vous aurez de moi. Je suis tres-sincerement.



LETTRE IX.

De declaration d'Amour.

TOutes les declarations d'Amour se font de la même maniere, cependant il y a bien de la difference dans les sentimens. Jamais on n'a aimé comme je vous aime, & je ne saurois vous le dire que par le langage ordinaire. Ne jugez donc pas s'il vous plait de la force de ma passion par la foiblesse de mes Expressions; ces caracteres sont trop equivoques ; vous en jugerez mieux par la maniere dont je me propose de vous servir dans la suite. Vous verrez par l'assiduité de mes services qu'il faut que je sois bien amoureux; & si toute indifferente que vous étes je vous aime avec tant de passion, que ne ferai-je point lors-que je me verrai encouragé par un Amour reciproque? J'attens avec impatience l'arrét que vous me prononcerez. Il ne dépend que de vous de

de me rendre le plus heureux ou le plus malheureux de tous les hommes. Je ſuis avec reſpect.



LETTRE X.

Réponſe.

LEs paſſions auſſi violentes que l'Amour ont d'ordinaire quelque choſe de confus, & j'ai de la peine à croire ſur ce chapitre un homme qui parle ſi bien. Le brillant & la vivacité que je vois dans vôtre Lettre me convainquent que vous avez beaucoup d'eſprit & peu d'Amour. Les proteſtations ne coûtent gueres aux Amans: une declaration ne les expoſe à rien, & ils diſent ſi facilement qu'ils aiment, qu'on ſeroit de trop bonne foi de les en croire ſur leur parole. Je ſouhaitterois que vôtre cœur fut bien d'accord avec vôtre plume & ſi dans ces favorables diſpoſitions je ſoupçonne vôtre ſincerité, que ne feroit point une belle qui ne prendroit aucune part à vôtre paſſion ? Tout ce que je puis vous dire eſt que j'accepte la propoſition que vous me faites, & que je jugerai par vôtre conduite des ſentimens

que

que vous avez pour moi. En attendant je demeure.



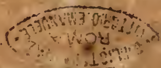
LETTRE XI.

On peche contre le bon sens lors-que l'on dit qu'une personne a de l'esprit, & qu'elle n'a pas de jugement.

VOus avez trop de lumiere pour n'avoir pas remarqué qu'il y a des façons de parler qui portent de grands caracteres d'ignorance. Combien de fois par exemple n'avez-vous point oüi dire, *cet homme a de l'esprit infiniment?* Si l'on savoit ce que c'est que l'esprit, le donneroit-on avec tant de profusion? croyez m'en, Madame, c'est une marque infaillible que ceux qui donnent l'esprit si liberalement ne savent pas combien est borné celui des personnes qui en ont infiniment à leur compte. Je dis la même chose de la difference qu'on fait ordinairement entre l'esprit & le jugement. C'est parler, ce me semble, contre le bon sens que de dire, *un tel a de l'esprit mais il n'a point de jugement.* Car je ne fais presque point de difference entre avoir de l'esprit par tout,

&

& bien juger de tout. Je conviens qu'il y a des occaſions où un homme d'eſprit peut manquer de prudence; mais ce défaut ne vient pas tant de mal juger des choſes que de n'en point juger du tout; & en ce cas on ſuit ſon penchant naturel ſans faire les Réflexions neceſſaires, & l'on aime mieux faire une faute que de ſe donner la peine d'entrer dans l'examen des choſes. C'eſt l'effet que produiſent les paſſions. Un temeraire, un pareſſeux, &c. rejette des choſes qui pourroient lui être utiles, & s'attache étourdiment à d'autres qui lui ſont préjudiciables. Etrange effet de la Biſarrerie de l'eſprit humain! Nous ſouhaitons ſouvent des choſes que nous ne voudrions pas avoir, & l'on ſe plaint au contraire d'en avoir d'autres qu'on ſeroit fort fâché de perdre. Je ne ſai ſi cette Morale ſera de vôtre goût, mais je ſai bien que c'eſt une verité dont on peut ſe convaincre à tout moment pour peu qu'on ſe donne la peine d'étudier le cœur de l'homme. Je ſuis autant qu'on le peut être.





LETTRE XII.

D'une Dame à son Amant, pour lui apprendre l'inquietude où elle est de savoir de ses nouvelles.

LE bruit court qu'il vous est arrivé un malheur. Je souhaite que ce soit une nouvelle de l'invention de vos Ennemis. Cependant vous pouvez croire que l'état d'incertitude où je suis est la plus cruelle de toutes les souffrances. Vôtre vie m'est plus chere que la mienne, & lors-que je pense que je puis vous perdre ou peut-être que je vous ai déja perdu, peu s'en faut que je ne face éclater mon desespoir.

L'Amour ne vit jamais en paix,
Il essuye souvent de mortelles allarmes;
Les maux, les soupirs, & les larmes
Ne le quittent jamais.

Depuis cette fatale nouvelle je ne fais que courir, & je trouve par tout la confirmation de vôtre disgrace, sans oser demander ce que vous étes devenu. Ce n'est pas que je me soucie qu'on sache que je

je vous aime, car mon affliction eſt trop grande pour avoir quelque choſe à menager, mais je crains d'apprendre une choſe qui me fait plus de peur que la mort même. Songez à me tirer s'il vous eſt poſſible de l'inquietude où je ſuis. Je ne ne vous répons pas que je ne ſuccombe à ma douleur, ſi vous ne m'envoyez promptement le remede. Je ne ſuis que trop pour mon repos.



LETTRE XIII.

D'une Dame à ſon Amant pour lui reprocher ſon infidelité.

JE ne doute plus que vous ne ſoyez infidelle. Si vous m'aimiez encore, vous auriez plus de ſoin que vous n'en avez de m'apprendre que vous penſez encore en moi. Cruel! Que ſont devenuës toutes vos proteſtations? pouvez-vous oublier une perſonne qui vous adore? Non vous ne m'avez jamais aimée. Vôtre langue a trahi vôtre cœur, & vous ne m'avez temoigné de l'amour que pour me ſacrifier à vôtre inconſtance, & à mon deſeſpoir. Trois ſemaines d'abſence vous

ont

ont fait oublier toutes vos promesses. Vous aimez M... Croyez vous que je vaille moins qu'Elle, ou ne sauriez-vous vous passer d'être inconstant ? Vous ne meritez pas d'être aimé, & si ma Rivale étoit assez sage ou assez juste, Elle profiteroit de ma disgrace, & ne voudroit pas un cœur qui se prostituë à la premiere venuë. Riez cruel, riez de mon desespoir entre les bras de vôtre nouvelle Maîtresse. Faites vous un plaisir malin de m'avoir rendu malheureuse, pendant que je maudiray vôtre legereté, & le jour que je fus assez credule pour écouter les protestations que vous me fites de m'aimer jusqu'au dernier soupir. Pleut à Dieu que vous eussiez été tué à la Bataille de Landen. Oüi j'aimerois mieux que vous fussiez mort que de vous voir inconstant. Je me consolerois au moins en pensant que si vous aviez vécû vous ne m'auriez pas été infidelle; mais à present je suis au desespoir d'apprendre que vous m'abandonnez pour une autre qui vous aime moins que je ne fais. L'Amour m'a rendu miserable, l'Amour aura soin de me venger. A Dieu, felicitez vous de vôtre lâche conquête pendant que je ferai tous mes efforts pour faire succeder la haine à la tendresse que j'ai eu pour vous. Je suis.

CLIMENE



LETTRE XIV.

A un ſavant Courtiſan ſur les differens Rôles de la vie humaine.

VOus vous trompez ſi vous vous imaginez qu'il depend de nous de choiſir le Rôle que nous avons à joüer ſur le Theatre de la vie. Mais vous avez raiſon de dire qu'on eſt bon Acteur lorsqu'on ſait bien joüer celui qui nous tombe en partage. Il faut bien des choſes pour remplir ſes devoirs à cet égard. Croyez-vous par exemple qu'un Prince de nos jours qu'on a loüé aux depens de Dieu & des hommes ait ſujet de ſe vanter en mourant qu'il a bien joué ſon perſonnage. Les Princes ſont faits comme les autres hommes: Les plus ſages & les plus heureux ont toûjours quelque choſe à deſirer, & ceux qui ont le moins de merite ſont ceux d'ordinaire qui s'applaudiſſent le plus. Celui dont je veux vous parler s'eſt felicité juſqu'ici des grandes Conquêtes qu'il a faites; on lui a même dit plus d'une fois qu'il n'étoit né que pour vaincre: Tout cela eſt le mieux du monde; mais il faut

aller jusqu'au bout. Des succés heureux depuis je ne sai combien d'années sont fort capables d'éblouir : les dehors en sont grands & nobles; mais enfin on trouve que tout cela se reduit à bien peu de chose, lors-qu'on vient à considerer qu'il ne doit tant d'avantages qu'à de mauvais moyens, & que ses bonnes qualitez n'y ont eu que peu ou point de part. On peut dire de lui ce qu'un bel esprit a dit autrefois d'Auguste, qu'il a de belles apparences: en effet ce Prince a trouvé le secret d'en imposer à toute l'Europe; il hazarde tout excepté sa personne qu'il a grand soin d'éloigner des coups. Au reste croyez-vous que si l'on deduisoit sur les Conquêtes dont vous me faites un si pompeux étalage, la gloire que les Ministres & les Generaux y peuvent raisonnablement pretendre, il restât quelque chose de fort considerable pour le Prince? Non Monsieur, cela ne vaudroit pas la peine d'en parler. Vous savez ce qui en est, mille fois mieux que moi, & je vous ai oüi faire son portrait d'une maniere qui me persuade que vous étes bien éloigné de croire que l'ingratitude, la cruauté, & la mauvaise foi soient des vices dont il puisse se justifier aisément. Mais que m'importe? pourvû que vous soyez toûjours de mes amis, je souffrirai qu'on loüe impunément tout ce qu'il y

a ce

y a de moins loüable. De vos nouvelles quelquefois je vous en supplie, & sur tout soyez bien persuadé que je suis.



LETTRE XV.

D'un Amant, pour dire à sa Maîtresse qu'il l'aime.

COmme vous m'avez defendu de vous parler de mon Amour, vous pouvez croire que je me trouve dans un grand embarras lors-qu'il est question de vous écrire. J'ai peur de vous déplaire, & je me fais mille reproches de ne m'expliquer qu'à demi. Devez-vous trouver mauvais que je vous aime, Mademoiselle, puis que vous étes si aimable, & n'auriez-vous pas plus de raison si je ne vous aimois pas? Ne savez-vous pas que l'Amour est le revenu de la Beauté, & qu'on ne peut sans injustice s'empêcher de lui payer Tribut? comment voulez-vous donc qu'une conscience aussi delicate que la mienne se charge d'un crime si noir? Accablez moy, si vous voulez, de plaintes & de reproches: J'aurai toûjours la satisfaction d'avoir fait mon devoir; & au

fond quel grand mal y aura-t-il lors-que vous saurez que je vous aime, & que je suis plus que personne du monde.



LETTRE XVI.

Autre sur le même sujet.

IL n'y a pas plaisir de vous approcher de trop prés; vous assassinez les gens de cent pas pour le moins, & quelque sobrement qu'on vous regarde on en revient toûjours fort malade. Ce qu'il y a de singulier est qu'on se fait un plaisir du mal que vous causez, & qu'on feroit fâché de se mieux porter. Je ne vous ai pas plûtôt perdu de vûë que je languis dans l'esperance de vous revoir bien tôt; & s'il me faut attendre une heure, il me semble que c'est un mois. De vous parler de mon Amour, point de nouvelles; vous vous mettriez en grosse colere; & à vous entendre parler vous n'avez jamais voulu souffrir que personne vous ait fait declaration d'Amour. Mais, Mademoiselle, avec vôtre permission, comme c'est une chose dont vous n'avez pas été tout à fait la maîtresse, trouvez bon que je

vous dise que j'en douterai toûjours, à moins que vous ne me commandiez absolument de le croire· Comment peut-on vous écrire, Mademoiselle, charmante comme vous étes, sans vous dire qu'on vous aime. Il faut pour cela n'avoir guere de sincerité, ou étre plus phlegmatique qu'un Allemand. Pour moi qui suis d'une autre temperament je ne saurois me resoudre à souffrir sans dire mot; & en effet est-il plus criminel de vous dire qu'on vous aime, que de vous assurer au bas d'une Lettre qu'on est avec une extreme passion.



LETTRE XVII.

Il faut se faire honneur de la necessité.

POurquoi ne voulez-vous pas que je vous aime? Est-ce une chose que vous puissiez empêcher, & ne vous seroit-il pas plus glorieux de vous faire honneur de ce que vous ne pouvez eviter? Je n'ai jamais eu dessein de vous surprendre, & pour vous en convaincre je m'en vais vous faire mon portrait au naturel, & vous verrez en suite si je vous accommo-

de. Ma taille n'eſt pas des mieux faites; mais je ſuis en revanche la meilleure ame du monde. Je n'aime pas aiſément, mais lors-que j'aime une fois, on ne peut pas aimer avec tant de violence. Les devoirs de l'Amitié ſont pour moi quelque choſe de ſacré; cependant je ne ſuis pas des plus ponctuels lors-qu'il eſt queſtion d'écrire à mes amis. Je les en dedommage pour le bien que j'en dis par tout, & ſouvent j'en dis tant que j'en deviens fatiguant : Et lors qu'il eſt neceſſaire de prendre leur parti on ne peut pas le faire avec plus de chaleur que moi. Si ce portrait vous accommode je me donne à vous tout entier. J'attens l'Arret que vous me prononcerez, & je demeure.



LETTRE XVIII.

A la Dame pour qui l'Auteur écrit.

JE me ſuis aviſé en écrivant qu'il n'y a rien qui plaiſe tant en matiere de Lettres que la varieté. Je m'étois d'abord propoſé de placer tout de ſuite les Lettres de Galanterie, de recommendation, &c.

mais

mais je n'ai pas été longtemps à m'appercevoir que j'avois mal fait mon plan. Il me semble que vous ne demandez autre chose de moi, sinon que je continue à mettre à la Tête de chacune le sujet que je veux traiter; je le ferai comme à l'ordinaire, & je profiterai avec soin de toutes les occasions qui se presenteront de vous assurer de la veneration que j'ai pour vous, & du respect avec lequel je suis.



LETTRE XIX.

Galante d'un Amant qui plaisante sur la Fievre de sa Maîtresse.

IL me semble qu'ayant tant de choses à demêler avec l'Amour, vous ne devriez pas avoir le loisir d'avoir la Fievre. Ne feriez-vous point la malade pour me faire enrager? Vous savez que ma santé depend de la vôtre, & tant que vous serez malade je ne saurois me bien porter. J'aurois donc raison de vous demander des nouvelles de ma santé, puis que la vôtre & la mienne ne sont que la même chose.

Si jamais j'ai la Fievre, & que vous preniez à mon mal la même part que je prens au vôtre, je vous donne ma parole, que je ferai par vangeance tout ce que je pourrai pour être long-temps malade: mais à quoi aboutiroit cette feinte? vôtre cœur n'est pas si tendre que le mien: vous me verriez peut-être mourir de sang froid du mal dont vous seriez la cause, & cela me feroit enrager. Songeons donc vous & moi à nous bien porter, & sur tout, point de cruauté, lors-que vous serez guerie. C'est peut-être la cause de vôtre mal. Croyez-vous qu'une conscience aussi delicate que la vôtre n'ait pas à se reprocher l'injustice qu'elle a faite à un homme qui l'adore: Et comme les Dames prennent les choses fort à cœur, il n'en faut pas davantage pour vous jetter dans le chagrin, & puis dans la Fievre. Que j'aurai d'obligation à cette chere Fievre si elle peut vous convertir, & vous faire croire enfin que je suis aussi sincerement comme je vous le dis.



LETTRE XX.

A sa Maîtresse pour lui dire qu'on ne sauroit s'empêcher de l'aimer.

JE ne pense jamais à rien d'aimable que vous ne vous presentiez d'abord à mon esprit. J'ai beau faire des efforts pour vous oublier, je ne puis en venir à bout, & la resolution que je fis l'autre jour en étourdi de n'avoir pour vous que ce qu'on appelle une Amitié sage qui ne trouble jamais le repos, est la resolution du monde la plus difficile à executer. Le billet que je viens de recevoir de vous, a un peu calmé mon esprit. Que ne suis-je assez sage pour vous aimer à vôtre mode: je serois auprés de vous l'homme du monde le plus heureux. Mais il est impossible d'en demeurer-là lors-qu'on vous a une fois vûe, & qu'on se connoit aux belles choses. Rendez-moi donc ma parole, Mademoiselle: Il m'est impossible de faire ce que je vous ai promis. Il y a quatre jours que je combats sans avoir fait aucun progrez. Par tout ailleurs vous

trouverez veritable. Je ne vois pas que vous ayez sujet de vous plaindre de moi. Vous m'avez trompé la premiere; car toute charmante que vous me parutes, j'aurois gagé cent contre un qu'un cœur comme le mien qui n'aime rien tant que la liberté n'avoit pas la moitié tant à craindre. Vous y penserez. Si l'on n'est belle que pour maltraiter les Gens, ce n'est pas faire un trop bon usage de la beauté. Je suis.



LETTRE XXI.

A un Courtisan. On loüe des Princes qu'on devroit detester.

IL y a bien peu de gens qui ne jugent des choses par le succés. Un Prince a reussi dans une entreprise, il n'en faut pas davantage pour le faire loüer. Que son action soit juste ou injuste c'est ce qu'on n'examine guere. On ne s'embarrasse pas non plus s'il en est venu à bout par des moyens legitimes, ou s'il y a employé la tromperie & la mauvaise foi: Il est heureux & par consequent il est grand. Ceux qui reçoivent des bienfaits, d'un méchant Prince sont dans une

une eſpece d'obligation de le loüer à proportion des faveurs qu'il leur fait. Il arrive même ſouvent que les plus honnêtes gens s'entêtent, & paſſent ſans s'en apercevoir de la loüange à la flaterie, qui donne une eſpece de merite lors qu'elle eſt diſpenſée adroitement. Un Prince, qui par une injuſte ambition aura dépoüillé ſes voiſins de pluſieurs Provinces, & aura pris le deſſus par ſes uſurpations, s'attirera auſſi-tôt l'admiration des gens du commun, qui éblouïs de l'éclat de ſes conquétes, le regaleront ſans peine du titre de *Grand*; mais il n'eſt rien, à mon avis, de plus petit, que ces Princes-là, car je ne vois pas ce qu'on peut trouver de grand dans un mechant homme. Croyez-vous qu'un Prince qui diſpoſe de la Fortune, pour ainſi dire, qui éleve & qui abaiſſe ceux qu'il veut, qui enleve la femme d'autrui, qui ruine ſes Sujets pour ſatisfaire ſon ambition, ſoit fort heureux pour cela? Non Monſieur, il s'en faut bien. Ses creatures deviennent ſouvent ſes plus dangereux ennemis. S'il poſſede quelquefois une belle femme, il ne peut guere s'aſſurer de joüir de ſon cœur, & comptez que ceux qui veulent étre les Maîtres par ces voyes-là, ne trouvent jamais le ſecret de ſe faire aimer. Je vous trouve heureux, Monſieur, d'avoir un Roy d'un caractére tout

opposé; un Roy sage, vaillant, modeste, juste, & qui n'a d'autre interêt que celui de ses Sujets. Je vous le souhaite long-temps; car si vous l'aviez perdu, vous courriez risque de n'en trouver jamais un semblable. Jouissez de vôtre bonheur: servez vôtre généreux Prince, qui mérite d'être servi de toute la Terre, & soyez bien persuadé que je suis de tout mon cœur.



LETTRE XXII.

De recommendation à un Raporteur.

Vous savez comment les plaideurs sont faits. Ils s'imaginent qu'ils ne sauroient gagner leur procés s'ils n'ont plusieurs Lettres de recommandation, & croient que l'avantage est du côté de ceux qui en ont le plus. Si tous les Juges étoient de vôtre caractere, il n'y auroit rien de moins vrai que cette pensée. Mais comme nous sommes avertis qu'on brigue pour faire perdre le procés de l'Ami pour qui je vous écrits, je prens la liberté de vous prier de vouloir étre son protecteur. J'ose vous dire que vous ferez deux bonnes actions, vous opinerez en faveur de la justi-

justice, & vous empêcherez qu'elle ne soit opprimée. Je sai que vous avez uniquement égard à la Justice, & que vous remplissez trés-dignement tous les devoirs de vôtre charge, ainsi je suis persuadé que ma recommandation sera inutile à..... Mais comme il est de mes Amis, & que je suis bien aise de lui faire plaisir, je n'ai pas cru pouvoir lui refuser une chose pour laquelle il a témoigné de l'empressement. Tout le monde convient que son affaire est bonne, ainsi je ne vous en diray plus rien, persuadé que son bon droit vous mettra plus dans ses interêts que ne le sauroit faire la recommendation de celui qui est avec beaucoup de respect.



LETTRE. XXIII.

Réponse à une Inconnuë, pour lui déclarer qu'on l'aime.

SI j'avois l'honneur de savoir qui vous étes, je vous donnerois les qualitez que vous méritez. Il ne tiendra qu'à vous de me mettre en état de m'aquitter de ce devoir: Mais en attendant, permettez-moi de vous dire qu'il faut que vous soyez

pourvuë de charmes bien prévenants. Je vous aime ſans vous connoiſtre; & que ſeroit-ce ſi je vous avois vûë? Vôtre Lettre eſt ſi galante que je meurs d'envie de ſavoir qui en eſt l'Auteur, quoi-qu'à vous dire vrai ſi je ne conſultois que les interêts de mon repos, je ferois mieux de ſouhaiter d'étre toûjours dans l'ignorance, à cet égard. Il ne faut pas ſe joüer avec des perſonnes qui ont le don de ſe faire aimer avant que de ſe faire connoître. Vous m'avez tout l'air de ces ſurpreneuſes de de cœurs qui forcent tous ceux qu'elles attaquent, de ſe rendre à diſcretion. Il ne fait pas bon attaquer l'Amour de pied ferme, le meilleur eſt de fuïr devant lui, car

C'eſt un Tiran qui ſoumet tout le monde,
Il eſt fort-malaiſé d'en bien parer les coups,
Il étend ſon pouvoir ſur la terre & ſur l'Onde:
Les Dieux, tout Dieux qu'ils ſont, ſoupirent comme nous.

Mais eſt-il temps de capituler, lors-qu'on eſt pris? ſi la declaration que je vous fais vous déplait vous n'avez à vous plaindre que de vous même. Vous vous étes déguiſée pour me rendre amoureux, vous devriez bien au moins me dire à qui je don-

ne

ne mon Encens. On dit que l'Amour est aveugle, il nest rien de plus vrai, & je le sai à present par experience : Mais je dois me feliciter de ce qu'en l'empêchant de voir, vous lui donnez au moins la liberté de parler, & de vous faire savoir que je suis.



LETTRE XXIV.

A un Ami qui trouvoit mauvais qu'un de ses parens aimât une Fille qui n'étoit pas de sa qualité.

UNe laide est toûjours laide quand même elle seroit décenduë de cent demi-Dieux ; & je ne trouve rien de plus singulier que de vous voir blâmer nôtre Ami parce-qu'il est amoureux d'une Bourgeoise. L'Amour ne s'accommode pas des distinctions que la Bisarrerie de l'esprit humain a introduites dans le monde. Les Princes mêmes lors-qu'ils sont amoureux passent par dessus ces petites difficultez, & plusieurs experiences nous apprennent que

Les Rois ne peuvent s'en défendre ;

Contre l'Amour leur puissance est à bout :
Quoi-qu'ils soient au dessus de tout,
Ils se font pour aimer un plaisir de décendre.

Sans mentir je vous trouve plaisant de vous imaginer qu'on ne peut aimer une personne fort aimable sans lui faire étaler ses titres de Noblesse. Je ne trouve rien de plus noble que deux beaux yeux, & rien de plus roturier que ceux qui ne le sont pas. Vous étes fait d'une étrange maniére, si vous étes homme à soumettre à l'examen les mouvemens de l'Amour, & si tout prêt à donner vôtre cœur à une belle vous avez assez de flegme pour suspendre vôtre amour jusques à ce que vous ayez vû si la Noblesse répond à la Beauté.

L'Amour traite d'égal le Sceptre & la Houlette,
Les Bergers & les Rois ont les mêmes desirs,
On aime également la Reine & la Grisette,
On s'en fait les mêmes plaisirs.

Croyez m'en, Monsieur, l'Amour Bourgeois a de grands avantages. La nature s'y trouve presque toûjours, dans toute sa simplicité; & c'est ce qu'il ne faut pas cher-

cher dans le grand monde. Je vous en dirois d'avantage si vous aimiez les longues Lettres; Je me contente donc de vous asseurer que je suis.



LETTRE XXV.

Pour le prier de rompre un commerce de Galanterie.

L'Amour aussi bien que la peur multiplie les objets, & je le prouve par la personne dont vous me parlez, & de laquelle vous me faites un si beau portrait. La passion que vous avez pour elle vous empêche de remarquer ses defauts. Mais si vous étiez aussi exempt de préjugez que je le suis, vous verriez aussi bien que moi ce qui en est. Je ne me fais pas un plaisir de vous contredire, & s'il ne s'agissoit d'une chose de la derniere importance, je me passerois volontiers de vous dire que cette personne n'est pas capable d'aimer, qu'elle est outrée d'ambition, qu'elle a l'esprit de travers & fort emporté, une vanité demesurée qui lui fait mépriser tout le monde, sans retenuë, & capable de faire toute sorte d'extravagances. Vous remar-

queriez enfin comme je fais qu'elle a mille defauts sans avoir aucune vertu qui soit digne de vous. Faites reflexion sur la difference qu'il y a entre le portrait que vous m'en faites & celui que je vous envoye, & donnez-vous bien garde d'étre la victime d'un Amour où vous vous étes engagé trop legerement. Vôtre passion cause vôtre erreur; guerissez-vous en au plus vîte. Les fautes les plus courtes sont sans contredit les moins dangereuses; & si jamais vous redevenez raisonnable, vous m'aurez les dernieres obligations de vous avoir donné un si salutaire conseil, & vous serez persuadé que je suis aussi veritablement qu'on le peut étre.



LETTRE XXVI.

Au même sur le même sujet.

IL faut que je vous aime bien pour étre aussi opiniatre à vous sauver, que vous l'étes à vous perdre. S'il ne s'agissoit que d'un mal de quelques mois je laisserois à l'experience, qui est le Maître des Fous, le soin de vous détromper; Mais il s'agit d'un mal qui dureroit autant que vôtre

vie, si vous étiez assez simple pour en venir au Mariage, à quoi je sens que vous n'avez déja que trop de penchant. Je voudrois fort que vous fussiez capable de prendre de vous même le conseil que je vous donne; Mais enfin puis-que vous ne vous servez de vôtre raison que pour vous jetter Tête baissée dans le precipice, je serai contraint si vous continuez, de faire connoître à tout le Monde que je sais tout sacrifier lors-qu'il s'agit de l'interêt de mes Amis, & sur tout d'un interêt qui decide du bonheur ou du malheur de leur destinée. Rompez donc encore un coup avec..... Comptez que j'ai des raisons trés-fortes de vous parler comme je fais, & que vous serez un jour le premier à louër l'empressement avec lequel je me suis employé à vous tirer de ce mauvais pas. Je suis

LET-



LETTRE XXVII.

D'un Amant, à une Dame qui refusoit de l'aimer parce qu'elle étoit déja engagée ailleurs.

PLus je pense à la conversation que nous eumes ensemble, moins je suis satisfait de vos raisons. Que ma condition est triste! La raison m'abandonne, & je ne vois rien à esperer de l'Amour. J'ai pratiqué des personnes fort aimables qui m'ont laissé le bon sens qui m'étoit nécessaire pour estimer leur mérite sans perdre pour cela mon repos; & je ne saurois me plaindre trop de vous, de m'avoir ôté ce qu'elles m'avoient laissé. Croyez m'en Madame, une ancienne Amitié fait honneur, mais une vieille passion produit un effet tout contraire. Vous étes dans l'erreur si vous croyez qu'une éternelle fidelité soit un mérite. La constance est la chose du monde qui préjudicie le plus à la reputation d'une beauté. Vous faites parade de cette vertu chimerique, mais c'est le plus méchant parti du monde. Cette vertu à laquelle vous vous attachez tant, est sujette

jette

jette à mille disgraces. Il n'est rien de plus doux qu'une passion naissante. Les plaisirs multiplient comme les heures: Ne vous piquez donc plus d'une fidelité qui ne peut que vous étre à charge. Aimez-moi Madame, puis-que je vous aime autant que moi même. Laissez ces scrupules de constance aux beautez inferieures, & soyez persuadé que je suis plus que personne.



LETTRE XXVIII.

D'un Amant à une Belle qui ne pouvoit l'aimer parce-qu'il estoit trop vieux.

QU'on vante la vieillesse tant qu'on voudra; qu'on la regale de mille avantages, je la regarderai toûjours comme un trés-grand mal tant qu'elle sera cause que vous n'aurez que de l'indifférence pour moi. Je n'ose vous blâmer, mais permettez-moi, je vous prie, de deplorer mon malheur; & si mon âge ne vous permet pas de m'aimer, au moins que mon Amour vous oblige à me plaindre. Ce me seroit une espece de consolation si les senti-

sentimens que j'ai pour vous, vous faisoient souhaitter que je fusse jeune, & regretter que je sois vieux. Un souhait est bien peu de chose, ne me refusez pas au moins cette petite faveur, d'autant plus facile à accorder que nous souhaitons naturellement que ce qui nous aime soit aimable. Je vous aime avec tant de desinteressement, que toutes les personnes que vous aimez me sont chéres. Je regarde vos Amans mêmes, (le croiriez vous?) non comme mes Rivaux, mais comme vos Sujets, & je puis dire que j'aime plus ce que vous aimez, que je ne hais ce que je n'aime pas. Mes mouvemens suivent les vôtres: je languis lors-que vous languissez, & la Comedie ne me touche qu'autant qu'elle vous divertit. S'il vous arrive quelquefois de soupirer, mon cœur en souffre plus que le vôtre. En un mot quoi-que j'aye peu de part à vos peines, j'y en ai autant que vous à les souffrir. Si pour faire diversion à mon Amour vous me parlez de choses tristes, mon cœur se rapelle d'abord la passion qu'il a pour vous, & la douleur que vous voulez inspirer pour autrui me renouvelle d'abord le sentiment de mes propres maux. Vous n'avez rien que de charmant: Vôtre colere même a je ne sai quoi d'aimable. Je sens bien que vous vous moquez de ce que je vous dis

ici

ici; mais qu'importe? vous ne sauriez rire de ma foiblesse sans étre contente de vôtre beauté; & en ce cas je me felicite de ma propre honte. Je veux étre ridicule pour l'amour de vous, si tant est qu'il puisse étre ridicule de vous aimer. Le pouvoir d'une beauté est le garand des passions qu'elle excite, & lors que je consulte ma raison & sur tout mon cœur, je ne croi pas étre ridicule de vous dire que je vous aime, & que je suis avec respect.



LETTRE XXIX.

De Consolation à un Ami malade.

On ne sauroit mieux vous consoler qu'en vous rappellant ce que vous avez si souvent lû dans les Livres sacrez. Vous les avez si bien meditez pendant que vous avez joui d'une santé ferme, que je suis persuadé que vous avez fait par avance les reflexions necessaires qui peuvent servir à vôtre consolation dans l'état languissant où vous étes aujourd'hui. Je ne doute pas, Monsieur, que vous ne regardiez la Maladie comme un moyen dont Dieu se sert pour nous ramener à nôtre devoir, & pour

& pour nous rendre plus purs à ses yeux. Et quoi-que nous ne puissions pas nous faire honneur de nos souffrances parce-qu'elles ne viennent pas de nôtre choix; il est pourtant vrai que l'humiliation où l'on est alors, nous fait voir ce que c'est que la nature humaine, & nous empêche de nous glorifier des prosperitez dont les hommes ont accoûtumé de devenir orgueilleux. Comme Dieu est infiniment bon & infiniment sage, nous devons toûjours avoir une profonde soûmission à ce qui vient de sa part, & de quelques maux dont il nous visite, nous devons étre fortement persuadez qu'étant nôtre bon pere, il ne nous *fera rien qui ne se doive faire*. Il est vrai que la nature n'est guere capable de ces reflexions; mais la confiance & la raison, lors que nous nous en servons comme il faut, arrêtent les mouvemens de la Machine, & portent nos yeux vers la cause premiere. La sagesse de Dieu est infinie, & la nôtre extremement bornée. Il y a mille choses dans la Nature qui nous surprendroient si elles ne nous étoient pas si ordinaires: Tout cela ne vient que de ce que nous n'en savons pas les raisons, & que nous ne connoissons pas la Nature de ces choses. Il en est de même des dispensations de la Providence. Il arrive mille choses qui nous choquent, & qui nous

nous paroissent même directement opposez au dessein de Dieu, & l'Ecriture a voulu nous en donner des exemples. Ceux de David & de Joseph me semblent trés-considerables. Ce dernier comme vous savez, étoit destiné de Dieu à de grandes choses; cependant ses Freres le vendent, il est Esclave en Egypte, & accusé d'un commerce criminel avec la Femme du premier Ministre de Pharao. Qui n'eut dit alors que Dieu avoit oublié la promesse qu'il avoit faite à Joseph? Cependant l'Histoire sainte nous apprend que tous ces revers furent autant de degrez à son élevation; & nous pouvons dire que la barbarie de ses Freres lui fut fort-avantageuse; car comme le remarque solidement un Pere de l'Eglise, permettez moi cette citation, *la Providence conduisit les choses de maniere, que ce qu'ils firent pour traverser son élevation, ne servit qu'à l'avancer. De sorte qu'ils ne le vendirent que pour ne pas l'adorer, & ne l'adorerent que parce-qu'ils le vendirent.* Comptons donc Monsieur, que Dieu a toûjours ses raisons lors qu'il nous chatie, & disons des Malades ce que Jesus-Christ dit de ceux qui pleurent;

bienheureux sont les Malades, car ils auront la santé. Ils l'auront en effet ou en ce monde ou en l'autre; car si Dieu ne juge pas à propos d'allonger leurs jours, il leur donnera cette santé inalterable qui fait la vie des Saints glorifiez. Je souhaite de tout mon cœur qu'il vous donne l'une ou l'autre, & qu'il ne vous retire dans son repos qu'aprés l'avoir servi long-temps sur la terre. Je suis de tout mon cœur.



LETTRE XXX.

Réponse.

L'Etat où je suis ne me permettant pas de vous écrire moi-même, je me sers d'une main étrangere pour vous remercier de vôtre belle Lettre. Qu'il m'est doux d'avoir un Ami comme vous qui sache dispenser à propos ses Consolations, & qui les tire de leur veritable source, comme vous faites! Si j'avois medité les saints Livres avec autant d'application que j'aurois deu faire, les deux beaux exemples que

vous me proposez ne m'auroient pas échapé; mais helas! nous n'avons que trop de penchant à négliger les interêts de nôtre salut pour courir aprés de la fumée, & quelques efforts que nous puissions faire pour nous aquitter de ce que nous devons à Dieu, nous demeurons toûjours fort au dessous de la perfection à laquelle nous sommes appellez! Je sai Monsieur que Dieu nous visite de Maladie pour nous ramener de nos égaremens; je sai aussi que les aflictions en général sont la pierre de touche du fidelle, qui n'a d'autre parti à prendre que celui de l'obeïssance & de la resignation: Je sai que la Providence est infiniment sage, & qu'elle ne fait rien d'inutile. J'adore toutes ses dispensations, & je ne lui demande ma guerison que dans le dessein de me consacrer au service de Dieu avec plus de zéle que je n'ai fait jusqu'ici; & je puis vous dire, Monsieur, que je suis fort disposé à partir quand il luy plaira de me retirer en son repos. Je regarde cette maladie comme une penitence que mon Dieu m'impose, & je le suplie de tout mon cœur de me faire la grace d'en bien remplir tous les

devoirs, & de pouvoir dire à juste titre aprés un de nos Poëtes,

La Mort ne surprend point le sage;
Il est toûjours prêt à partir.

Vos Consolations sont trop douces & trop touchantes pour n'en demander pas la continuation, & je suis si content de l'exemple de Joseph, que je vous supplie trés-humblement de me parler au plûtôt de celui de David. Rien n'est plus propre à nous apprendre quel jugement nous devons faire des effets de la Providence qui nous paroissent enveloppez, & si je l'ose dire, contraires à la sagesse infinie. Je vous ferois une longue Lettre sur ce sujet, si j'avois la force d'en parler. Vous supléerez aisément à ce que je ne vous dis pas, & sur tout croyez moi toûjours.



LETTRE XXXI.

Autre de Consolation au même Ami malade.

J'ai une joye que je ne saurois exprimer d'apprendre par la Lettre que vous avez eu la bonté de me faire écrire, que celle que je vous ai envoyée vous a été de quelque secours: Et puisque vous m'ordonnez de vous parler encore sur ces effets de la Providence qui choquent la raison bornée de l'homme, & auxquels Dieu a recours trés-souvent pour faire éclater sa sagesse, & pour parvenir aux fins qu'il se propose, je ne saurois mieux faire que de me servir de l'exemple de David dont je vous ai déja entretenu, & sur lequel vous voulez encore que je vous parle. Vous savez que Dieu avoit promis à David le Trône d'Israël; cependant combien de difficultez n'eut-il pas à surmonter avant que d'y parvenir? Il fut contraint de s'enfuïr dans

un Desert comme un proscrit, n'ayant pour toutes Troupes qu'une poignée de Mécontens sur la fidellité desquels il ne pouvoit pas compter, puis-qu'ils en avoient manqué pour leur Prince legitime. Mais outre toutes ces disgraces, le contre-temps qui lui arriva en Tsiklag fut la chose du monde la plus capable de le decourager. Ses soldats se mutinerent, & furent sur le point de l'assassiner aprés l'expedition des Amalekites. Quelle apparence y avoit-il alors que celui qui couroit risque de la vie, qui avoit perdu ses Femmes, ses Enfans & son bien, pût se rendre maître d'un grand Royaume? Vous voyez pourtant que le denoûment de cette Tragedie fut heureux pour lui. Il poursuivit ses Ennemis, les batit, & reprit non seulement ce qu'il avoit perdu, mais fit encore un Butin considerable, dont il se servit avec succez auprez de ceux qui étoient bien intentionnez pour lui en Israël, qui le choisirent pour leur Roi aprez la mort de Saül qui suivit de prez cet Evenement. Qui n'eut dit que la separation de Paul & de Barnabas alloit faire grand tort à l'Eglise primitive? Cependant elle en tira un fort grand avantage; car par là

ces deux Torrens, s'il m'est permis de parler ainsi, se diviserent en differentes branches, & arroserent de leurs Eaux des lieux auparavant arides & infertiles. Il en est de même de tous les autres Evenemens quelque choquans qu'ils nous paroissent. Les ressors de la Providence sont incomprehensibles; nous devons nous contenter d'adorer sa conduite; d'étre toûjours resignez à la volonté de nôtre Dieu, & recevoir le bien & le mal qu'il nous envoye avec une égale soûmission. Je suis persuadé que c'est ainsi que vous en usez, & que vous recevez vos souffrances avec une pieté veritablement Chretienne. Je suis de tout mon cœur.



LETTRE XXXI.

De Conseil à une Dame.

JE sai que les Dames n'aiment pas à recevoir des Conseils; Cependant j'ai entrepris de vous en donner un, & je vous supplie de ne le trouver pas mauvais. Si j'étois moins dans les in-

terêts de vôtre beauté je me donnerois bien de garde de vous avertir que vous lui ferez tort si vous continuez à vous parer richement. Laissez à d'autres ces vains ornemens, qui ne sont que des beautez Artificielles, propres à suppléer au défaut des Naturelles. Bien loin, Madame, que ce secours vous soit nécessaire, il vous est prejudiciable, car chaque ornement qu'on vous donne est une beauté qu'on cache, & plus on vous en ôte de ces ornemens étrangers, plus on decouvre de ces agremens attachez à vôtre personne. En un mot on ne vous trouve jamais si bien que lors-qu'on ne voit en vous que vous même. Vous n'étes pas comme les autres qui se perdent avantageusement sous leur parure. Les Perles & les Bijoux, qui font un bel effet sur tant d'autres, font en vous un changement qui ne vous est point avantageux. Sans craindre de manquer au respect que je vous dois, je vous dirai que si vous étiez dans l'état où je vous conseille d'étre, l'éclat de vôtre merite ne seroit pas facile à demêler d'avec les avantages de vôtre Fortune, & l'on seroit alors entiérement convaincu que vous ne devez qu'à vous mêmes les senti-
mens

mens qu'on a pour vous. La Nature a fait assez de dépenses pour vous, & vous lui manqueriez de reconnoissance si vous n'étiez pas contente des liberalitez qu'elle vous a faites : Elles sont si singulieres qu'il faudroit avoir le goût bien mauvais pour ne les trouver pas assez grandes, & je serois en mon particulier un fort méchant usage de mes yeux & de mes connoissances si je n'en étois pas l'admirateur, puisque je suis plus que personne du monde.



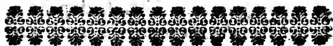
LETTRE XXXII.

A la même. Sur le même sujet.

SI j'aimois à faire des comptes je ne manquerois pas d'exemples pour vous faire voir que le conseil que je vous ai donné est trés-raisonnable. Mais par une vanité peut-étre assez mal-fondée, j'aime mieux dire ce que j'imagine que raconter ce que j'ai vû. Je croi que l'historiette ne convient qu'aux Enfans & aux Vieillards : dans ceux-ci

je l'appelle une foiblesse, & dans les autres une puerilité; & je regarde cela comme une marque certaine ou que l'esprit n'est pas encore en sa force, ou qu'il commence à s'affoiblir. Je me ferai pourtant violence pour vous conter une avanture dont j'ai été le temoin. Elle y vient trop bien pour la laisser passer. Deux Courtisans parez aussi richement qu'il se pouvoit, pour ne vous ennuyer pas du détail de leur ajustement, parurent un jour à... Ils n'y furent pas plûtôt arrivez, qu'on vint de toutes parts les considerer. Surpris de la nouveauté on ne savoit encore si l'on devoit l'admirer comme quelque chose d'extraordinaire, ou s'en rire comme d'une extravagance. Dans cette incertitude un troisiéme arriva simplement vêtu, sans autre parure que du beau Linge: belle tête d'ailleurs, le plus beau visage & le meilleur air du monde. Sa Modestie fut prise pour un préjugé de ses bonnes qualitez: Il toucha les Femmes, & plût aux hommes; en un mot, il fut au gré de tout le monde. Aprés ce portrait Madame, il ne vous est pas mal aisé de juger de ce que fit un homme si modeste & si bien fait. Tous les Spe-

ctateurs en furent charmez; c'eſt aſſez vous en dire. Faites en de même Madame; habillez Manon & Marguerite en Princeſſes; & mettez vous en ſimple Demoiſelle ſans autre ornement que vôtre beauté naturelle : La ſimplicité de vos habits, & la richeſſe des leurs n'empêcheront pas qu'on ne vous prenne pour ce que vous étes, & elles pour ce qu'elles ſont. Il y a certains viſages qui ne ſont point equivoques, & qui en impoſent auſſi-tôt qu'on les voit. Tous ceux qui ont l'honneur de vous connoiſtre ſavent ſi je vous donne quelque choſe de trop, & vous ſavez mieux que perſonne avec combien de veneration je ſuis.



LETTRE XXXIII.

De reproche à un Ami abſent à cauſe d'une facheuſe affaire.

VOs Amis ſont ſurpris avec raiſon que vous les ayiez entierement oubliez, & je le ſuis plus que tous les autres de ne recevoir point de vos

nouvelles. J'ai souhaité mille fois de pouvoir passer la mer aussi aisément que je passerois la Seine ; j'aurois bien-tôt le plaisir d'aller vous embrasser. Ne nous sommes-nous liez par une Amitié si tendre & si sincere, que pour être condamnez aux cruels chagrins d'une longue absence ? Je suis au desespoir de ne vous avoir pas suivi : Avec vous je serois heureux sans le secours de la Fortune ; mais elle ne sauroit me rendre heureux tant que je serai éloigné de vous. Faisons donc en sorte de nous rejoindre, & que ce qui devoit faire nôtre plaisir & nôtre joye, ne fasse pas nôtre chagrin & nôtre mortification. Si vôtre cœur est fait comme le mien vous passez de tristes momens. Que l'Amitié cause de peines, & qu'elle m'a fait souffrir depuis que nous sommes absens ! Je n'en dirois pas plus à une Maîtresse, & je doute que je pûsse l'aimer avec plus de passion que je vous aime. Je veux croire pour ma Consolation que vous n'avez pas moins d'envie de me voir, & que vous vous souvenez avec plaisir de vôtre &c.



LETTRE XXXIV.

Réponse.

JE sai le cas qu'on doit faire des veritables Amis; & comme vous étes de ce nombre vous ne devez pas douter que je ne vous face toute la justice que vous méritez. Mais comme il me semble que vous parlez en termes généraux, que vous me reprochez d'oublier les Amis, & de ne point leur donner de mes nouvelles, permettez-moi de vous dire qu'il faudroit que je les connusse avant que de leur écrire. On est fort sujet à se tromper lors-qu'on compte dans l'adversité sur de vieilles habitudes auxquelles on donne assez mal-à-propos les noms d'Amitiez. A quoi sert-il de solliciter des gens qui sont souvent bien aises de nous oublier, à se souvenir de nous? Ceux qui nous conservent leur Amitié dans nos disgraces, & qui veulent nous rendre service n'attendent pas qu'on les en prie; au contraire ils sont assez généreux pour

épargner à un honnéte homme la mortification secrete qu'il se fait de leur dire le besoin qu'il en a : Mais ceux qui se laissent soliciter sont déja résolus par avance à ne rien faire pour nous, & ils régardent nos Prieres, quelque raisonnables qu'elles soient, comme autant d'importunitez qu'ils fuyent. Un changement de bonne Fortune diminuë fort le nombre des Amis, & en laisse peu de chauds & de tendres. il n'est rien de plus ordinaire que d'en voir qui s'excusent sur leur peu de credit, & renvoyent à nôtre patience le soin de nous servir dans nos disgraces. Je finis un discours si ennuyeux pour éviter autant qu'il m'est possible une faute où tombent ordinairement les malheureux, qui infectent toutes choses de leurs malheurs. Le peu de bons Amis qui me restent me consolent des autres. Ce n'est pas à la quantité mais à la qualité qu'on en juge. Tant que vous me conserverez vôtre Amitié je me consolerai sans peine de perdre celle de cent autres, & je suis par la grace de Dieu assez bien revenu de certains mouvemens d'Amour propre qui nous portent à croire que tout le monde est obligé à nous rendre service. Adieu. Ma

Lettre

Lettre n'eſt déja que trop longue: je n'ai pas eu le temps d'étre plus court, & il me reſte encore bien des choſes à vous dire que je garde pour une autre fois. Je ſuis de tout mon cœur.



LETTRE XXXV.

Autre réponſe ſur le même ſujet.

IL en eſt d'un malheureux comme d'un Daim bleſſé: L'homme à cet égard n'eſt pas plus généreux que la Brute: le premier fuit la ſocieté des miſerables, & l'autre chaſſe de ſa troupe celui des ſiens qui a eu le malheur de ſentir le plomb du Chaſſeur. Mais ce n'eſt pas encore le ſeul mal qui ſuit une mauvaiſe Fortune; car non ſeulement nous ſommes malheureux, mais nous ſommes encore ſi délicats que tout nous bleſſe; & la Nature qui devroit reſiſter à la mauvaiſe Fortune eſt d'intelligence avec elle, & ne nous rend plus ſenſibles & plus tendres que pour nous faire ſouffrir davantage. A force d'étre en garde contre ces ſortes d'atten-

d'attendrissemens, je suis presque devenu insensible; & je suis tellement indifferent que rien n'est capable de me toucher sinon la bonté que quelques Amis me témoignent. J'ai tâché de diminuer mes chagrins par le moyen de ma patience, & je n'approuve du tout point cette resistance inutile qui ne peut nous faire prevenir le mal, & qui nous empêche de nous y accoûtumer. Chacun me condamne à sa maniere, & je l'entens assez tranquilement, sans me mettre fort en peine de me justifier, car je compte plus sur le temps que sur mes raisons. Tout change, & l'homme est si inconstant & si leger qu'il aime aujourd'hui ce qu'il haïra demain. J'espere qu'on changera à mon égard, & que ceux qui me condamnent aujourd'hui sans quartier, seront les premiers dans la suite à faire mon Apologie. En attendant je me console de mes malheurs, & l'honneur de l'amitié que vous me conservez contribuë beaucoup à la tranquillité dont je jouïs malgré mes disgraces, & me fait presque oublier mes malheurs. Je suis de tout mon cœur.

LEL



LETTRE XXXVI.

Pour rompre avec un Ami.

LEs Amis de vôtre caractere ne sont du tout point de mon goût : Je veux qu'ils soient honnétes gens, & je ne puis vous mettre de ce nombre puisque vous étes sans honneur. Je serois aussi lâche que vous si je ne rompois avec vous aprés la vilaine action que vous avez faite. Il vous faut des Amis qui ayent le cœur fait comme vous; ainsi je vous prie n'ayons plus de commerce ensemble. Je vous sai bon gré de m'avoir detrompé en me faisant connoître dequoi vous étes capable. Je suis bien heureux que l'impertinente Lettre que vous m'avez écrite me mette en état de vous oublier pour jamais, & je serai plus heureux encore si la reponse que je vous fais vous oblige de faire la même chose à mon égard : Elle le doit puis-que je la finis en vous déclarant nettement que je ne suis plus comme autrefois.

ma probité, & qui ne sachent demêler les inventions de mes Ennemis, & me rendre la justice qui m'est dûë. Si vous avez été assez simple pour vous laisser surprendre à la Calomnie, j'espere qu'un reste de générosité vous fera rougir de honte d'avoir été la dupe de vôtre credulité, lors-que le tems vous aura détrompé. Je suis.



LETTRE XXXVIII.

D'un Amant à sa Maîtresse, pour l'avertir qu'il ne peut s'empêcher de rompre, si elle continuë à le maltraiter.

MOn repos est fort interrompu depuis quelque temps, & mon cœur outré de douleur repasse continuellement les duretez que vous avez pour lui: Il m'a chargé de vous avertir qu'il va se revolter de vôtre obeïssance, & qu'il lui est impossible de conserver la fidelité qu'il vous a jurée si vous continuez à le maltraiter. En verité, Mademoiselle, il n'y a point de

cœur

cœur qui ſoit à l'épreuve de vôtre cruauté, & vous n'en garderez guere ſi vous ne les traitez pas mieux : Le mien n'aimoit autrefois que la joye, & depuis que vous en étes la maîtreſſe il eſt dans une triſteſſe mortelle. Il ſe plaint que vous abuſez de l'empire que vous avez ſur lui, & que plus il vous eſt ſoûmis, moins il a à eſperer. Pouſſé à bout par tant de diſgraces il s'eſt enfin reſolu de reprendre ſon premier état, & un généreux dépit l'oblige de chercher ailleurs un repos qu'il n'eſpere plus trouver auprés de vous. En verité, Mademoiſelle il n'a pas tout le tort, & j'oſe vous dire qu'il mérite une meilleure deſtinée aprés tous les ſervices qu'il vous a rendus. Je ferai ce que je pourrai pour le retenir dans le devoir, & ſi de vôtre côté vous étes auſſi équitable que vous étes belle, vous ferez un meilleur uſage du pouvoir deſpotique que vous avez ſur lui, & vous conviendrez ſans peine que ſa rebellion eſt plus capable d'émouvoir vôtre pitié que d'exciter vôtre colere. Je ſuis.

LET-



LETTRE XXXIX.

D'un Academicien à un de ses Amis, qui lui demandoit son sentimtnt sur l'ordre qu'il falloit observer en parlant ou en écrivant.

VOus me demandez mon sentiment sur un sujet aussi important qu'il est difficile à traiter. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connois la delicatesse de vôtre goût, & je n'oserois me promettre de vous donner toute la satisfaction que vous souhaitez. La matiere est trop abondante pour pouvoir la traiter dans une Lettre: Mais à vous il ne faut que demi mot. Vous savez que la plû-part des beaux Esprits qui ne vont qu'à la gloire, & qui n'ont pour but que d'établir leur reputation, n'écrivent que pour eux, & se proposent moins d'instruire que d'éblouïr, sans penser que pour bien écrire pour eux, il faut qu'ils écrivent de même pour les autres. Il n'y a point d'esprit bien tourné qui n'aime l'ordre:

La

La confusion & l'embarras ne se trouvent d'ordinaire que chez les faux savans, qui ne conçoivent rien nettement, & qui voient toutes choses de travers. Sans l'ordre en un mot en parlant ou en écrivant il n'y a ni beauté ni agrement. La diversité plait & delasse, j'en conviens, pourvû que la confusion ne s'y trouve point mêlée, & qu'on garde un ordre qui mette les choses dans l'état où l'on peut les souhaiter pour les bien distinguer. Il est de l'ordre aussi, de bien connoître la difference des choses afin d'éviter les endroits qui peuvent déplaire, ou de s'en tirer le plus promptement qu'il est possible. On en doit user tout autrement dans les choses agreables; alors on peut s'étendre à coup seur, car une chose agreable plaît toûjours, *decies repetita placebunt.* D'ailleurs lors-que l'esperance est bien fondée, & qu'on n'a pas long-temps à attendre, elle ne vaut guere moins que la jouïssance. Il arrive aussi quelquefois que trop de precipitation à obtenir ce qu'on desire, le fait perdre tout à fait; ainsi lorsqu'on aime, il ne faut pour le dire avec succez que peu de paroles pourvû qu'elles soient fines & delicates; & si l'on

pou-

pouvoit le persuader sans rien dire, ce seroit encore le meilleur. Quelque severe que soit une Dame elle est bien aise d'étre estimée, & l'Amour qu'on a pour elle lui fait agreablement sentir qu'elle est aimable. Un silence respectueux l'oblige à la reconnoissance, & un Amant qui en use de la sorte, obtient de sa maîtresse ce qu'elle n'auroit jamais accordé à son Amour. Vous savez si ce que je vous dis est vrai, vous qui avez aimé toute vôtre vie; & si je vous parle sur ce sujet c'est plûtôt pour vous obeïr, que pour vous apprendre quelque chose: En tout cas si je me trompe j'espere de vôtre Amitié que vous aurez la bonté de me redresser, & de me croire.



LETTRE XL.

Autre sur le même sujet.

VOus m'avez donné un si riche sujet, que plus je le medite, plus je le trouve vaste & étendu. Je continuerai donc pour vous dire qu'il me sem-

ſemble qu'on peut égayer les choſes qui ne regardent que l'eſprit quoi-qu'il faille en uſer tout autrement à l'égard de celles qui vont au cœur, car la gayeté & la pitié ſont des mouvemens oppoſez dont le cœur ne ſauroit s'accommoder. Il faut toûjours garder la vrai-ſemblance, & il eſt ridicule de paſſer tout à coup du triſte au boufon. L'ordre qu'on doit ſe faire en parlant ou en écrivant depend du but qu'on ſe propoſe. Il ne vous eſt pas difficile de faire l'application de cette maxime, ſur tout ſi vous conſiderez que le cœur & l'eſprit apprennent de la Nature à n'aller que par degrez. Je croi qu'une certaine ſimplicité naturelle doit étre preferée à tout le reſte. Ce ſont là les veritables beautez pourvû que l'Art y ſoit bien menagé. Tout le monde aime la liberté, & ce que nous faiſons volontairement devient pour nous un ſuplice dès que la contrainte s'en mêle. D'ailleurs rien ne nous plait que ce que nous trouvons naturel; or les Sciences ſont naturelles, mais les Regles ne le ſont pas. Combien y a-t-il d'Auteurs celebres qu'on entend & qu'on ne croit pas entendre, parce-

qu'on

qu'on a de la peine à s'imaginer que ces grands hommes fassent tant de façons pour dire si peu de chose. Mais lors-qu'on parle comme les honnêtes gens, on donne à ceux qu'on veut instruire, un modelle qu'ils peuvent utilement imiter. Pour apprendre aisément quelque chose à un jeune Prince je ne trouve rien de meilleur que de l'instruire insensiblement par maniere de recreation; & pour cet effet je voudrois d'abord lui inspirer de l'Amour pour la veritable gloire, & lui faire comprendre peu à peu l'avantage qu'ont les habiles gens sur ceux qui ne le sont pas; car un mot dit par occasion fait souvent de bons effets, & les jeunes gens n'oublient que rarement ce qui les a une fois frapez. Mais, Monsieur, je ne veux pas tomber dans le vice que je condamne, c'est à dire que je ne veux pas étre trop long, quoique le sujet que je traite soit fort riche & fort abondant. Je sai que c'est une beauté de savoir s'arrêter, ne dût-on qu'efleurer la matiére. Je laisse le reste à vôtre meditation. Je suis



LETTRE XLI.

D'un Amant à sa Maitresse pour la prier de repondre à son Amour.

A juger de ma conduite par la maniere dont vous me traitez, ne diroit-on pas que je suis le plus coupable de tous les hommes, ou que vous étes la plus injuste de toutes les Femmes. Je ne vous demande pas, Mademoiselle, ce que vous m'avez pris, mais je vous demande vôtre cœur que vous m'avez refusé jusqu'ici. Vous vous avisez de me donner à tout le monde. Je suis à vous, il est vrai, mais il ne s'ensuit pas pour cela que vous puissiez ni me vendre ni m'engager. Quoi-que vous soyez ma souveraine, croyez-vous que vous puissiez me donner comme une Bague à la premiere de vos Amies? Vous pouvez garder mon cœur tant qu'il vous plaira, je ne vous l'ôterai jamais tant que vous serez aussi aimable que vous l'étes,

mais

mais ne pretendez pas pour cela le donner lors-que vous n'en voudrez plus. S'il vous embarraſſe, vous n'avez qu'à me le rendre avec ſa premiere liberté. Mais, Mademoiſelle, vous m'obligeriez bien plus de le garder, car je ne me ſens nullement diſpoſé à le reprendre, & je cheris ſi fort mes chaines que je ne voudrois pas m'en defaire pour rien du monde. Il vous feroit bien plus glorieux de repondre à une paſſion auſſi forte & auſſi pure que la mienne. Si jamais cela vous arrive j'en mourrai de joye, à moins que vous ne me prepariez par avance à un ſi agreable changement, dont la ſeule eſperance me tranſporte, & me donne un plaiſir anticipé qui arrête le deſeſpoir de celui qui eſt plus que perſonne.



LETTRE XLII.

A un Ami sur le point de se marier pour le prier de rompre un commerce de Galanterie qui ne peut que lui faire tort.

Vous étes sur le point de vous marier, & vous entretenez un commerce de galanterie qui fait le plaisir de vos ennemis, & qui détruit la bonne opinion que vos Amis avoient de vous. Les fautes ne sont que pour ceux qui les font, & sans l'interêt que je prens à vôtre reputation je rirois de vos bevûës comme les autres: Mais je ne saurois vous voir faire une fausse demarche sans vous en dire mon sentiment, sauf à vous de le suivre ou de ne le suivre pas. Ne voyez-vous pas que vous vous exposez à mille inconveniens, & devez-vous esperer que Dieu benisse vôtre mariage, si vous ne contribuez de vôtre côté à meriter sa benediction en rompant un commerce qui l'offense, & où il ne peut entrer que

que des pensées criminelles. Au lieu d'étouffer une passion de cette nature, vous faites tout ce que vous pouvez pour l'entretenir, & vous vous rendrez par ce moyen l'instrument de vos propres malheurs, car vous ne devez pas ignorer que l'état du monde le plus triste est un mariage fait à contre-cœur. Songez-y, pendant qu'il est encore tems, & soyez persuadé qu'il n'y a que vôtre propre interêt qui m'oblige à vous donner cet avis. Je suis.



LETTRE XLIII.

A un Auteur mediocre pour lui conseiller de ne plus écrire.

JE ne devrois pas étre le premier à vous avertir que le petit Ecrit dont on vous croit l'Auteur est la chose du monde qui vous fait moins d'honneur. Je ne suis graces à Dieu ni vôtre parent ni vôtre Ami, & si je me mets en devoir de vous donner un avis, je ne le fais qu'à la sollicitation de certaines personnes à qui je ne puis rien refuser,

& qui ont plus d'interêt que moi à menager le peu de reputation qui vous reste. Ceux qui vous traitent le plus doucement disent que la tête vous a tourné, & c'est asseurement le jugement le plus charitable qu'on puisse faire de vous. Vous n'avez guere de jugement de choisir si mal vos gens. Un homme comme vous, doit étre fort content que personne ne l'attaque, & si vous aviez été assez sage pour connoître vôtre foible, vous ne vous fussiez jamais mélé de publier vos extravagances, & bien moins encore de calomnier dans vôtre méchant Libelle des personnes aussi connuës que vous l'étes peu. On croit que vous ne meritez pas qu'on vous reproche vos Larcins, & qu'on vous dise que ce que vous pillez & ce que puisez de vôtre méchant fond est fort connoissable; car je ne sache personne qui s'y soit trompé. De vous relever sur la dureté & sur la barbarie de vôtre stile il n'y a pas d'apparence; Le travail seroit un peu fort. Je croi donc que le meilleur parti qu'on puisse prendre avec vous, est de vous regarder comme un furieux & comme un phrenetique, qui mord à droit & à gauche dans les vio-

lens accez de sa rage. On seroit plus furieux que vous de prétendre tirer vangeance de vos sottises; vous étes l'homme du monde le plus capable de vanger vous mêmes ceux que vous outragez si injustement. Des gens comme vous sont toûjours la victime de leur malice & de leur fureur. Si vôtre maladie n'est pas incurable vous tâcherez à vous conduire plus sagement. Ceux qui vous connoissent bien, souhaitent beaucoup ce retour, mais ils ne l'esperent guere.



LETTRE XLIV.

D'une Amante à son Amant sur la perte de son procés.

APrés les peines que vôtre procés vous a données vous l'avez enfin perdu. L'épreuve où Dieu vous met en cette occasion est d'autant plus grande que cette perte vous reduit dans un état qui ressemble fort à la pauvreté; mais quelque grande qu'elle soit vous avez assez de vertu pour la soute-

nir courageusement. Vôtre cause paroissoit la meilleure, mais les hommes ne pensent & ne jugent pas tous de la même maniere. Cette nouvelle ne m'empêche point de vous aimer, & je trouve au contraire que je vous aime davantage, & que cette infortune a ajoûté quelque chose à la passion que j'ai pour vous depuis long-temps; au moins est-il certain que je prens plus de plaisir qu'auparavant à vous la témoigner, & que vôtre disgrace me touche plus que vous mêmes. La plus douce consolation qui me reste est que je puis vous convaincre à present que si j'ai desiré vôtre Amitié je ne l'ai fait que par la seule consideration de vôtre mérite. Adieu croyez-moi toûjours.



LETTRE XLVI.

De Consolation à une Mere sur la mort de son Fils.

DIeu vous a envoyé une terrible épreuve, il vous a enlevé Monsieur vôtre Fils qui faisoit en ce monde toute vôtre joye, & si vôtre pieté ne vous soutenoit, il seroit à craindre que vous ne succombassiez sous le poids de vôtre affliction; mais Dieu y a pourvû, Mademoiselle, puisqu'il vous y a preparée à l'avance par la priere & par la meditation, & vous a mis en état par le secours de sa grace de porter une Croix si pesante. Vous lui offriez tous les jours ce cher objet de vôtre Amour, il a voulu savoir en l'acceptant si l'offre que vous lui en faisiez étoit sincere, si vous étiez bien detachée du monde, & si vous bruliez veritablement de l'Amour de vôtre Dieu, à laquelle l'Amour du monde est un si grand obstacle. Vous êtes à present, Mademoiselle, dans le dé-

tâchement où il faut étre pour vous engager dans la recherche des seuls biens solides : Dieu a rompu vos liens, & vous a mise dans l'heureuse necessité de n'aimer que lui seul. Il est sage dans tout ce qu'il fait & peut-étre ne vous a-t-il privé de Fils que pour vôtre salut & pour le sien. D'ailleurs, Mademoiselle, tant de Meres qui perdent aujourd'hui leurs Enfans ou par la guerre, ou par les maladies au lieu de s'abandonner à l'affliction, imiteront vôtre constance Chrétienne, & charmées de vôtre resignation, elles se soumettront à la Providence sans se laisser abatre à la douleur, elles recevront leur affliction comme un motif de repentance, & continueront à s'attacher d'autant plus fortement à servir Jesus-Christ, & à édifier son Eglise. Representez-vous donc, Mademoiselle, que le devoir indispensable du Chrétien est d'aimer le Sauveur dans quelque état qu'on puisse étre ; que les chatimens dont il nous visite sont des graces qu'il nous fait : Songez qu'il a souffert le premier, & que les souffrances sont le chemin qui conduisent à la bienheureuse Eternité : fournissez vôtre carriere avec la resignation

où vous avez toûjours été ; rendez-vous conforme au Sauveur qui est un parfait modele de sainteté, & soyez persuadée que je suis avec beaucoup de respect.

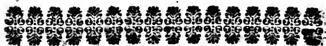


LETTRE XLVII.

De Consolation sur la mort d'un Pere.

J'Admire vôtre pieté & vôtre grand courage, je ne suis pas moins touché de vôtre fermeté que de vôtre affliction. Vous perdez un Pere qui avoit mille bonnes qualitez, & qui vous estoit fort necessaire ; cette perte vous est extremement sensible, mais vôtre pieté vous fournit les consolations necessaires, & vous regardez cette épreuve du côté qu'il faut. Si c'est une consolation aux affligez de savoir qu'on prend part à leur douleur, je puis vous asseurer, Monsieur, que j'en prens beaucoup à la vôtre, & que j'y suis aussi sensible que vous mêmes. Monsieur vôtre Pere est dans le repos

de son Dieu, & nous sommes encore sur la terre exposez à une infinité de disgraces; c'est par sa mort qu'il est heureux, & c'est son bonheur qui doit faire vôtre consolation; vous ne l'avez perdu que pour un temps, car vous le reverrez un jour dans le Ciel couronné de la couronne de gloire que Dieu promet à ses Saints. Continuez donc donc à vous resigner à sa volonté, & soyez persuadé qu'il vous donnera des jours de joye aprés vous en avoir donné de tristesse. Je suis.



LETTRE XLVIII.

De Conseil au sujet d'un mariage.

QUoi-que je n'ignore pas qu'on ne demande d'ordinaire conseil sur le mariage qu'aprés que le cœur a pris son parti, & que les difficultez qu'on propose ne sont souvent que des difficultez de bien-seance, je veux bien, puis-que vous m'en sollicitez, vous dire ce que je pense de la personne qu'on vous destine. Je l'ai toûjours connu pour

pour un Gentilhomme de mérite: Il a du bien autant qu'il lui en faut pour soutenir le rang où l'a mis sa naissance, & il a servi avec reputation en Flandres & en Piémont. Vous souhaiteriez, dites-vous, que l'honneur qu'il y a aquis ne lui eut pas couté si cher, & que ses blessures ne lui eussent rien ôté des agrémens que la nature lui avoit si liberalement donnez. Je ne suis pas de vôtre goût, & je regarde son incommodité comme l'éloge de sa bravoure. Je trouve une extrême difference entre les deffaus naturels, & ceux qui ne sont que des suites de la vertu. Les premiers ne dépendent pas de nous & par consequent si l'on jugeoit des choses comme il faut, ils n'auroient rien de honteux; mais on ne peut s'empêcher de reconnoître que les autres sont honorables; & je suis surpris que vous ayez été capable d'une telle foiblesse. Je connois des Dames d'un grand mérite qui se feliciteroient d'avoir un tel mary, & je ne puis m'empêcher de vous dire que si vous le refusez, vous donnerez sujet de croire à tout le monde que la raison n'est pas toûjours la regle de vôtre conduite; & peut-être même attribuera-t-on vôtre delicatesse

à quelqu'autre engagement que vous n'osez avoüer. Je vous parle franchement parce que je vous aime, & que je serois faché que vous perdissiez l'occasion de vous bien marier. Je suis veritablement.



LETTRE XLVIII.

De Conseil à un Ami qui vouloit se marier malgré ses parens.

VOus ne pouviez jamais vous adresser à un homme moins propre à donner des conseils en matiere de mariage, & peu s'en faut que je ne vous demande du temps pour y penser, & que je ne vous réponde aprés tout comme ce Philosophe de l'Antiquité, que le mieux est d'y penser toute sa vie. Ce n'est pas que je condamne le Mariage, mais il y a tant de risque à courre, qu'il est bien difficile de donner de bons conseils sur une affaire si delicate. Outre cela vous étes dans un cas qui devroit ce me semble vous déterminer: Vos Parens s'opposent à vôtre

dessein & menacent de vous desheriter si vous vous mariez malgré eux. C'est à vous de voir si vous aimez mieux une Femme que vingt mille livres de rente. Si vous faites ce coup-là, vous agissez sans doute en Heros; mais c'est une qualité dont les hommes se dégoutent aisément dés que la pauvreté les talonne. Je sai que vôtre passion ne goutera pas ces raisons; mais je crains fort aussi que l'experience ne vous apprenne qu'elles ne sont que trop bien fondées. L'Amour ne suffit pas pour rendre un homme heureux, & je connois mille personnes qui ont été les dupes de cette passion. Prenez garde que la même chose ne vous arrive: Vous vous trompez, si vous vous imaginez qu'une Femme vous adorera parce-que vous lui aurez sacrifié vôtre Fortune. Il faut agir sur des Principes plus certains, & aller toûjours au solide. Vous avez plus de lumieres qu'il n'en faut pour faire de vous mêmes ces reflections & plusieurs autres, si vôtre Amour vous laissoit l'usage de vôtre raison. Je vous dis mon sentiment en Ami; vous y penserez avant-que de vous determiner, & sur tout vous me ferez s'il vous plait la justice

de

de croire que vos interéts me seront toûjours precieux puis-que je suis de tout mon cœur.



LETTRE XLIX.

D'un Savant à un de ses Amis qui lui demandoit son sentiment sur l'utilité de l'Histoire, & sur la maniere de la lire avec succés.

SI l'étude est la meilleure nourriture de l'esprit, & la source feconde d'où il puise ses lumieres les plus vives & les plus épurées, on peut dire que l'Histoire est l'étude la plus solide à laquelle un honnête homme puisse s'appliquer. C'est le veritable moyen d'apprendre ce que peuvent les passions, les interêts, les temps & les conjonctures. Chacun peut voir dans l'Histoire mille choses qu'il se peut appliquer, & il semble qu'elle soit faite pour l'usage des Princes. C'est par la connoissance de l'Histoire qu'on apprend les grands changemens qui sont arrivez dans le monde, c'est par là qu'on di-

ſtingue les temps, & qu'on repreſente les hommes tels qu'ils ſont, & c'eſt par-là enfin qu'on pourroit juger ſeurement des choſes ſi les Hiſtoriens rapportoient les faits & décrivoient les evenemens ſans partialité. Mais comment peut-on s'aſſeurer d'un evenement arrivé depuis pluſieurs ſiécles, puis-qu'un fait qui s'eſt paſſé ſous nos yeux, pour ainſi dire, eſt raporté ſi differemment qu'il eſt preſque impoſſible d'en ſavoir la verité? Ainſi Monſieur, pour lire l'Hiſtoire avec ſuccés il faut plûtôt chercher l'eſprit de l'Hiſtorien, que les choſes mêmes dont il fait l'Hiſtoire: Et lors-qu'on l'a une fois trouvé il n'eſt pas difficile de reduire les faits ſur le pied de la verité; au moins on ne ſauroit beaucoup s'en éloigner. Si j'écrivois à un autre je lui ferois voir la partialité des Anciens & des Modernes, qui a obligé tant de Savans à donner dans le pyrrhoniſme Hiſtorique, mais ce ſont des remarques qu'il ſuffit de vous indiquer, & que vous trouverez fort au long dans le diſcours ſur l'Hiſtoire de *la Mothe le Vayer* &c. Je finis donc en vous aſſeurant que je ſuis.



LETTRE L.

A un Ami pour repondre à ce qu'il avoit écrit au sujet de sa Maîtresse.

JE vois bien par vôtre Lettre que que vous étes éperdûment amoureux. Vous me faites un portrait si magnifique de vôtre Maîtresse que je me la represente cent fois au dessus de toutes les beautez qui ont tant fait de bruit dans le monde : Mais franchement pour vous parler net, son esprit que vous élevez le plus, est ce qui me touche le moins, & qui me fait le plus craindre pour vous. Je sens qu'elle n'en a que trop pour connoître les avantages qu'elle peut tirer de vôtre passion, & pour bien entendre ses interêts. Etudiez un peu ses veritables sentimens, & si vôtre amour ne vous aveugle pas, vous verrez que vous vous laissez mener un peu trop facilement. C'est un malheur, j'en conviens, d'étre obligé de se precautionner contre une personne que

que vous aimez; mais ici, il ne s'agit pas ſeulement d'amour, il s'agit encore de vôtre Fortune, qui eſt la meilleure de toutes les raiſons pour vous obliger à conſidererde prez ce que vous allez faire, & à étudier avec ſoin la maniere donton en uſe à vôtre égard. Adieu, Monſieur; l'état où vous étes eſt délicat, mais par malheur vous ne le ſentez pas aſſez. Dans les ſentimens où je ſuis que le mariage eſt le Tombeau des vrais plaiſirs, je ſerois fort d'avis qu'on ne ſe mariât s'il eſtoit poſſible que vers la fin de ſa vie. Je ſouhaiterois de bon cœur que vôtre maîtreſſe vous aimât aſſez pour vous donner occaſion de vous degager honnétement de vôtre Amour: ce ſeroit le plus grand ſervice qu'elle pût vous rendre. C'eſt le ſouhait que fait pour vous.

LET-



LETTRE LI.

D'un Amant à sa Maîtresse, pour lui dire que lors-qu'elle aura moins d'Adorateurs il lui dira l'Amour qu'il a pour elle.

SI vous aviez loisir de m'aimer, il y a long-temps que j'aurois pris la liberté de vous dire que je vous aime : Mais vous avez tant de soupirans que j'ai crû que mon Amour devoit garder un respectueux silence. Vôtre Cour ne sera peut-être pas toûjours si nombreuse, peut-être encore serez-vous bien aise de donner de la jalousie à quelqu'un par le moyen d'un nouvel Amant. En ce cas Madame je vous découvrirai mon Amour avec joye, & je vous prie de croire que vous avez en moi un Amant de reserve, qui commencera ses soins & ses vœux au premier signal que vous lui en donnerez. En attendant je suis.

LET-



LETTRE LII.

De reproche.

SI jamais vous étes malade je n'en userai pas comme vous. Quoi! parce-que je suis malade il faut m'oublier comme vous faites? Si vous écriviez aussi mal sur l'amitié que vous savez la pratiquer, je vous rendrois un trés-bon office de brûler toutes vos Lettres, & un trés-mauvais de les faire imprimer. La seule fois que je vous ai vû depuis ma maladie, vous m'aviez promis de revenir me voir, cependant je n'entens pas plus parler de vous que si vous étiez mort. Jugez par-là quel cas je dois faire de vôtre Amitié qui n'est pas plus solide que vos paroles. Je veux bien vous dire que je suis plus généreux que vous, & que je ne sens rien en moi qui tende à imiter vôtre conduite : Je vous aimerai malgré vous sans y étre obligé par reconnoissance, & malgré vos irregularitez je suis,



LETTRE LIII.

D'un Ami nouvellement relevé de maladie pour apprendre à son parent l'agreable nouvelle de sa guerison.

ME voilà hors d'affaire par la grace de Dieu; je suis revenu de bien loin, & je puis vous dire que j'ai dementi la Faculté qui m'avoit impitoyablement condamné à faire le voyage de l'autre monde. Ces Messieurs comme vous savez ne sont pas infaillibles dans leurs decisions, non plus que le Saint Pere. Je n'ai pas voulu tarder plus long-temps à vous apprendre mon retablissement, parce-que je sai que vous en aurez de la joye, & que vous joindrez vos actions de graces aux miennes. Pardon, si je vous écris si brievement: mes forces ne reviennent qu'à petit pas, & je crains une rechûte qui pourroit bien m'arriver si je m'émancipois trop tôt. Je suis de tout mon cœur.



LETTRE LIV.

Réponse.

VOus étes trop bon & trop généreux pour n'étre pas persuadé que j'ai une veritable joye de vôtre retablissement, & je sai bon gré à Messieurs vos Medecins de s'étre si agreablement trompez. Leurs Predictions sont aussi sujettes à caution que celles des Astrologues, & lors-qu'ils rencontrent c'est souvent un effet du hazard. Bienheureux sont ceux qui se portent bien, ou qui ont la liberté de mourir sans le secours de la Medecine. L'esperance d'embrasser bien-tôt un ami que j'ai pensé perdre, est un plaisir pour moi que je ne saurois exprimer. Le retour de vôtre santé me redonne la mienne, & je regarde la grace que Dieu vous a faite comme le plus grand bien que je pouvois recevoir en ce monde. Je lui en rends graces avec vous de tout mon cœur, & je le prie de vous combler de ses benedictions les plus saintes. Je suis avec affection.

LET-



LETTRE LV.

D'un Officier de l'Armée de Flandres à une Dame de.....

L'Armée a ses agremens aussi bien que la ville, & lors-qu'on les connoit une fois, il n'est pas aisé de s'en passer. Les peines y sont grandes, il est vrai, mais les plaisirs y sont encore plus grands. Pour les perils que vous me representez je me contente de vous dire que la mort est de tous les pays, & qu'il n'y en a point dans le monde qui ait le privilege de l'immortalité, ainsi je ne risque rien à l'Armée que vous ne risquiez où vous étes; & sur ce pied-là ne vaut-il pas autant mourir d'un coup de Mousquet que d'une Medecine? Tout ce qui me chagrine c'est que je suis privé de la satisfaction de vous voir aussi souvent que je le souhaiterois, & que je n'ai pas le plaisir de vous dire téte à tête que je vous honore & vous estime autant que personne du monde, & que je suis avec beaucoup de respect.

LET-



LETTRE LVII.

D'un Amant qui espere qu'enfin sa Maîtresse l'aimera.

QUoi-que vous ayez bien pesté contre la declaration que je vous ai faite, je parie cent pistoles que vous m'aimerez enfin, & que vôtre indifference ne sauroit tenir jusqu'au bout. Je sens que je suis en état de soutenir la gageure; & je ne compte pour rien ce qu'il me faut souffrir pour aimer une Demoiselle qui merite si bien d'étre aimée. Si j'y dois employer des années, je le ferai avec plaisir: Si vous étes cruelle, j'aimerois vos cruautez: si vous me faites quelques petites faveurs, je les regarderai comme quelque chose de fort-grand: Si vous voulez me rebuter en m'opposant des Rivaux, je les rebuterai eux-mêmes par l'impuissance où je les mettrai de vous servir comme je ferai. Je vaincrai enfin vôtre indifference quelque chose que vous puissiez faire, & ne sachant plus quel parti prendre,

 le

le tems, mon Amour, ma tendresse, mes respects vous feront entendre raison, & vous contraindront de m'aimer malgré vous, & de me reconnoître pour Vôtre &c.



LETTRE LVIII.

A un Ami pour le soliciter de revenir en ville.

AMsterdam n'est plus qu'un desert pour moi depuis que vous étes à la Campagne. Revenez-donc nôtre Ami: vôtre presence me redonnera une nouvelle vie. A quoi songez-vous? la Campagne n'est pas faite pour un homme comme vous. Puis-que vous étes si cher au monde, vous devez y demeurer toûjours. Un bel esprit a dit qu'un honnéte homme doit vivre & mourir dans une Capitale. Je suis fort de son sentiment, & de l'humeur dont je vous connois je ne vous donne pas un an de vie; si vous ne venez vous divertir à la ville. Pour peu que vous demeuriez encore à la Campagne, les tristes ré-

réflexions que vous y faites, ne tarderont pas à vous envoyer dans l'autre monde. Revenez donc au plûtôt, & me croyez.



LETTRE LIX.

A un homme de la premiere qualité pour se justifier d'une fausse accusation.

Comme l'honneur de vôtre protection est la chose du monde dont je fais plus de cas, & qu'il n'y a rien qui me soit plus avantageux, je manquerois de reconnoissance, & trahirois mes interêts & ma Fortune, si je ne tâchois de conserver par tous les devoirs & par tous les respects que je puis vous rendre. Si vous me faites l'honneur, Monseigneur, d'être pérsuadé de la verité de ce que je vous dis, vous jugerez aisément que ce qu'on vous a dit de moi est un effet de la malice de mes Ennemis qui ont inventé cette imposture pour m'ôter une protection qui me met à couvert de leurs insultes. Je suis seur, Monseigneur, que vous avez d'abord reconnu leur Artifice, & je

ne croi pas qu'il soit necessaire de rien dire de plus pour ma justification ; car vôtre esprit est si penetrant que le mensonge ne sauroit se couvrir devant vous sous les apparences de la verité que vous ne l'aperceviez d'abord. J'espere que Dieu me fera bien-tôt la grace de demasquer ces Calomniateurs par le temoignage d'une personne que la Providence m'envoye exprés pour justifier mon innocence. Aprés cela je n'ai plus rien à souhaiter sinon de vous faire connoître que je suis avec un trés-profond respect, & trés-parfaite reconnoissance.



LETTRE LX.

A un Ami pour se plaindre de sa froideur.

PLus on estime une chose, plus on a peur de la perdre. L'Amitié est une de ces choses precieuses qu'on doit conserver avec soin, & sur tout lorsqu'elle est fondée sur une estime reciproque. Je m'étois flaté jusqu'ici que vous

vous en aviez pour moi; mais vôtre silence, & la froideur que vous me temoignates la derniere fois que nous nous vîmes commence à me faire croire que j'avois mal compté. Comme j'éstime fort mes Amis, leur changement m'est fort-sensible; cependant je ne suis pas d'humenr à contraindre personne; l'Amitié doit étre volontaire; je la regarde même comme une espece de commerce, mais je veux que ce commerce se fasse honnétement, car d'abord qu'il en coute des bassesses pour l'entretenir j'y renonce de tout mon cœur. Ainsi, Monsieur, il dépend de vous de rompre ou de continuer des liaisons qui m'ont été chéres & qui le sont encore; & selon le parti que vous prendrez je suis ou ne suis point.



LETTRE LXI.

Pour protester à sa Maîtresse qu'on l'aimera toûjours, & qu'on n'en aimera jamais d'autre.

VOus savez si bien vous faire aimer qu'il n'y a point d'Amant volage qui ne perdit auprés de vous toute sa legereté. Vos charmes sont si puissans que l'insensibilité même ne sauroit s'empêcher de les aimer. Jugez par là de l'impression qu'ils peuvent faire sur mon esprit. En vérité, Mademoiselle, il n'est pas aisé de vous oublier aprés vous avoir vûë : On se fait un plaisir de penser continuellement en vous, & l'on ne voudroit pas cesser de vous adorer pour toutes les choses du monde. Pour moi, Mademoiselle, je ne fais consister mon bonheur qu'à vous aimer toute ma vie, à vous plaire, & à vous servir. Toutes les autres beautez ne me touchent point, la vôtre ne me laisse rien à desirer, & comme je vous demande tout vôtre amour

amour je vous donne aussi tout le mien. Vous étes trop aimable pour ne vous aimer qu'à demi, & vous savez ce que c'est que le partage en matiere d'amour.

Il en est de l'amour comme d'une riviere
Qui se perd en se partageant :
Un cœur qui sert à deux ne sauroit jamais plaire,
Et ses soins n'ont rien d'engageant.

Je ne crains rien de semblable de vôtre part, & je ne meriterois pas d'étre aimé de vous si je me defiois de vôtre sincerité. Rendez-moi la même justice ; soyez persuadée que je ne veux jamais servir que vous, & que je serai jusqu'au dernier soûpir.



LETTRE LXII.

D'une Maîtresse à son Amant pour lui reprocher son emportement.

VOus étes bien facile à émouvoir, & vous répondez assez mal à la tendresse que j'ai pour vous. J'ai eu raison de vous demander un éclaircissement, & vous avez eu tort de le trouver mauvais, & de vous en mettre en colére. Je n'ai point de secret pour vous, & vous me cachez une bagatelle: N'est-ce point parce-que vous ne m'aimez pas aussi tendrement que je vous aime? Je ne serai plus si curieuse de peur de trouver dans vôtre ame de la tiedeur, pour ne pas dire de l'infidellité: peut-étre ne dissimulez-vous que pour m'empêcher de connoître vôtre indifference, & pour ne pas pousser ma foiblesse à bout. Vous me rendez trop tard ce bon office: Je vous aime jusqu'à la fureur, & mon cœur ne sauroit imiter l'indifference du vôtre. Revenez donc je vous en con-

jure

jure; n'abusez pas de la générosité de mon amour; imitez-la plûtôt, & concluez comme moi que

Le trouble des Amans est souvent nécessaire,
Il vaut quelquefois mieux que la plus douce paix;
Ils ne se broüillent que pour plaire,
Et pour se surpasser l'un & l'autre en bien-faits.

Faites-moi connoître par vôtre prompt retour que vous étes aussi tendre & aussi fidelle, que je suis tendrement & fidellement.



LETTRE LXIII.

Réponse.

IL est bien difficile d'étre long-tems en colére contre vous. Vous avez dequoi desarmer l'homme du monde le plus furieux, & il n'y a point d'emportement qui puisse tenir contre vos charmes & contre la violence de vôtre

amour. Je ne suis donc plus fâché, Madame, que des injustes reproches que vous me faites de ne pas répondre à la violence de vôtre passion. Je suis plus jaloux de mon amour que du vôtre, & j'aimerois mieux que vous me fussiez infidelle que de me soupçonner de l'étre. Je vous cheris si tendrement, & vous estime si fort, que je croirois faire le plus grand de tous les crimes de vous donner sujet de croire que je ne vous aime pas autant que ma vie; & quand même vous seriez infidelle, j'aimerois jusqu'à vôtre infidellité. Je sai que quand deux cœurs s'aiment bien, il n'est pas inutile, qu'ils se broüillent quelquefois. L'Amour n'en est que plus épuré aprés cette petite Eclipse,

Un demêlé d'Amour est toûjours agreable,
La gloire du Vainqueur fait celle du Vaincu;
Et puis-que vôtre cœur en est tout convaincu,
Je l'aimerai toûjours autant qu'il est aimable.

Oüi, Madame, je vous aime jusqu'à l'adoration; je vous sacrifie mon emports-

portement, punissez-le, il le merite puis-qu'il a eu le malheur de vous déplaire; mais soyez bien persuadée que l'amour que j'ai pour vous ne peut étre ni plus sincere ni plus tendre, & que je suis avec toute la tendresse & la fidellité possible.



LETTRE LXIV.

A un Ami pour le détourner d'un amour naissant.

SI vous saviez aussi bien que moi ce que c'est que l'amour, vous n'oublieriez rien pour l'étouffer dans sa naissance:

C'est un perfide, c'est un Traître,
Il entre en Ami dans le cœur,
Mais dès qu'il s'en voit le Vainqueur,
Il agit en vrai Maître.

Oüi nôtre Ami c'est une passion dont les commencemens & les progrés sont également tumultueux, & l'on ne sau-
poit

roit-étre trop en garde contre-elle. Si quelquefois elle montre de beaux côtés, ce n'eſt que pour faire mieux avaler ſon poiſon. Repreſentez-vous le triſte perſonnage qu'un Amant eſt obligé de faire, & conſultez enſuite vôtre cœur & vos forces. Il faut ſe reconnoître criminel lors-qu'on veut faire ſavoir qu'on aime; il faut pouſſer le ſoûpir à propos, applaudir une Maîtreſſe biſarre, & encenſer à toutes ſes fantaiſies, il faut s'expliquer par ſon ſilence, & donner de la jalouſie à l'objet aimé ponr reconnoître s'il vous aime, & l'on eſt obligé d'en prendre à ſon tour pour marquer qu'on eſt amoureux; il faut employer mille moyens pour ſuplanter les Rivaux favoriſez, & étre expoſé à tout moment au chagrin de ceux qui ne le ſont pas, & au bout du compte il arrive qu'on eſt ſouvent la victime d'un nouveau venu. Dites moi tant qu'il vous plaira que l'amour eſt la paſſion des belles Ames, il n'eſt rien de plus faux à moins que vous n'ajoûtiez qu'il faut connoître les grands maux pour les éviter avec plus de ſoin. Je ne veux que de l'amitié, qui fait goûter les douceurs de l'amour, & qui en

en bannit toutes les amertumes. Si vous m'en croyez vous en userez de même, cependant ne doutez pas que je ne sois toûjours.



LETTRE LXV.

A une Dame sur la retraite, & pour la prier de menager sa santé.

QUoi-que je sache que vous étes à la Campagne je vous cherche à la Haye comme si j'esperois de vous y trouver, & je puis vous dire que vôtre départ ma rendu de si mauvaise humeur, que je ne vous écrirois de long-temps si je croyois pouvoir m'accoûtumer à vôtre absence; mais je sens que mon mal augmente tous les jours, & le temps qui console de tout n'a pû encore dissiper la douleur que j'ai de vous avoir perduë. Ce n'est donc pas pour vous divertir que je vous écris dans la situation d'esprit où je suis, mais seulement pour vous demander des nouvelles de vôtre santé, & pour vous prier de la bien menager. Je croi,

Madame, qu'il n'y a rien de meilleur pour cela que d'avoir un peu de negligence, & le sentiment moins délicat, ou du moins de ne pas regarder les choses de si prez. Je suis persuadé que quand l'esprit n'est occupé qu'à penser aux moyens de prevenir la maladie, cette appliquation rend la vie moins agreable, & remplit l'imagination de mille maux chimeriques, & ces maux tout chimeriques qu'ils sont, en causent souvent de veritables. Revenez, le plûtôt que vous pourrez, & ne vous avisez pas de demeurer plus longtemps dans un desert, où vos jours s'écoulent comme si vous étiez à la Cour. Je suis avec tout le respect possible.



LETTRE LXVI.

De remercîment à un grand Seigneur.

LA grace que vous avez eu la bonté de me faire n'a rien ajoûté au zéle que j'ai toûjours eu pour vous, mais

mais elle me met en état de mieux vous le témoigner à l'avenir & de vous convaincre d'une chose dont vous me faites l'honneur de ne pas douter. J'ai, Monseigneur, trop bonne envie de m'aquitter bien de mon devoir pour m'en aquitter mal. La reconnoissance donne de nouvelles lumieres, & je desire avec tant d'ardeur de vous faire connoître combien je suis sensible à l'honneur que vous m'avez fait, qu'animé par un motif si puissant, je trouverai en moi des connoissances dont je ne me serois jamais apperçû sans cela. Mais je compte principalement sur les instructions que vous me donnez, & en ce cas le moyen de s'égarer sous la direction d'une personne dont la prudence est consommée! Au moins, Monseigneur, m'étudierai-je avec toute l'application dont je suis capable à bien remplir mes devoirs, & j'espere qu'ayant eu la bonté de m'honorer de cet emploi, vous aurez celle de me pardonner les manquemens involontaires. C'est la grace que demande.

LET-



LETTRE LXVII.

De reproche d'une Amante à son Amant pour se plaindre du tort qu'il lui fait de ne pas croire qu'elle l'aime.

NE lisez-vous point dans mes yeux que je vous aime, & croyez-vous que vous ne puissiez m'obliger à vous le dire qu'en me reprochant que je ne vous aime point? Vous n'étes jamais content qu'on ne tranche le mot: Et bien je vous dis donc que je vous aime, que vôtre présence me rejoüit, que vôtre absence m'afflige &c. Il y a long-temps que ma conduite doit vous avoir appris que vous étes le seul dont mon cœur soit charmé, & quelques efforts que je face pour persuader le contraire aux personnes indifferentes, on ne laisse pas d'entrevoir que je vous aime autant qu'on peut aimer; & vous, cruel, vous n'en voulez-rien croire, ou bien, vous ne le croyez que foiblement. Que faut-il faire pour vous le persuader? Voulez-vous que je meure j'y

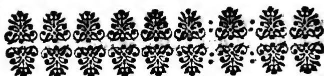
consens? Alors cruel vous connoîtrez que les apparences n'étoient pas trompeuses, & que j'étois veritablement.



LETTRE LXVIII.

De remercîment.

IL y a deux jours que nôtre Ami** me compta l'argent que vous me deviez, & me rendit vôtre Lettre qui est mon panegyrique dans toutes les formes. Vous étes trop bon payeur de rendre plus que vous n'aviez emprunté. Je vous remercie vous-mêmes de vos remercimens, qui valent cent fois plus que le petit service que je vous avois rendu, & qui me rendent vôtre debiteur au lieu que vous étiez ci-devant le mien. Je suis de tout mon cœur.



LETTRE LXIX.

Autre sur le même sujet.

JE vous remercie trés-humblement de vôtre beau present. Si vous l'aviez fait à M.** il vous diroit cent jolies choses: Mais pour moi qui n'y cherche pas tant de façon, je le reçois sans compliment, & je prens la liberté de vous dire que vous n'étes pas aussi politique en presens que N.... qui ne donne jamais rien qu'en vûë de recevoir infiniment davantage. Je puis cependant vous dire que vous ne pouviez faire un si magnifique present à une personne, qui vous en fut plus obligée, ni qui fut avec plus de passion, que moy, vôtre &c.

LET-



LETTRE LXX.

D'une Dame à ſon Amant pour ſe plaindre de ſon indiſcretion.

IL ſe repand des choſes dans le monde que l'on n'a pû ſavoir que par vous ou par moi. Je ſuis aſſeûrée que ce n'eſt pas moi qui les ai divulguées, & on le croira ſans peine ſi l'on conſidere la nature des choſes dont je parle. Ces bruits ne viennent donc que de vôtre indiſcretion; & cependant vous avez l'impudence de m'accuſer d'injuſtice & de ſimplicité lors-que je croi ce qu'on me dit de vous. Vous ne vous contentez pas de violer la foi du ſecret, vous étes aſſez perfide pour oſer encore me faire de fauſſes proteſtations d'innocence. Mais vous ne triompherez pas par-là de ma tendreſſe; je ſuis revenuë de mon erreur, & vous crois indigne d'occuper la memoire d'une perſonne que vous avez traitée d'une maniere ſi lâche. On ne ſauroit étre indiſcret ſans étre infidelle; je ſuis perſuadée

ſuadée que vous l'étes, ainſi je ne ſaurois plus vous aimer, parce-que je vous regarde comme indigne de mon amour. Vous ne vous étes pas ſouvenu longtems de la maxime que vous m'avez tant fait valoir, aparemment pour me faire donner dans le panneau, & vous avez bien mal pratiqué ce quatrain dont vous vouliez faire vôtre deviſe;

Amans favoriſez il faut étre diſcrets;
Il faut garder un eternel ſilence;
Les bien-faits de l'Amour veulent étre ſecrets.
On ne veut point de vous d'autre reconnoiſſance.

Menagez-vous tant qu'il vous plaira; je ne ſerai plus vôtre dupe; la raiſon qui commence à revenir m'apprend que les hommes n'agiſſent que par un principe de vanité. Je ſuis obligé à vôtre infidellité de m'avoir ouvert les yeux. Adieu perfide, je mourrai de chagrin & de regret d'avoir été trompée ſi cruellement. Je ſuis malgré moi.



LETTRE LXXI.

De remercîment d'une Maîtresse à son Amant.

VOus avez dit à Monsieur *** tout ce qu'il falloit lui dire, & je compte que cela sera de bons effets. Je vous en remercie de tout mon cœur, & je conviens qu'un service de cette nature est au dessus d'une reconnoissance ordinaire. Si vous m'aimez peu, au moins puis-je me consoler en ce que vous m'aimez sans déguisement. Comme vous devez tout esperer d'une personne à qui vous avez rendu un service de cette importance, je suis aussi en droit d'attendre toutes choses d'un homme qui m'a obligé d'une maniere si sensible. Je garde le reste pour le tête à tête où je vous dirai plus ouvertement ce que je pense, & vous ne serez pas faché de le savoir si vous m'aimez autant que je vous estime. Adieu; je suis de bon cœur.



LETTRE LXXII.

D'un Amant à sa Maîtresse aprés une rupture.

CElui qui a dit le premier que la Femme est un Animal equivoque & ceremonieux a peut-étre mieux rencontré qu'il ne pensoit. Cela est plus vrai par rapport à vous que par rapport à toutes les autres. Car depuis le tems que je vous sers je n'ai pas encore bien appris quel personnage je dois faire auprez de vous: si je fais le galant & le passionné, vous vous moquez fierement de ma galanterie & de ma passion, si je prens le parti de faire le dedaigneux & le froid, vous portez infiniment plus loin que moi le dedain & la froideur. Lors-que j'ai fait semblant de rompre avec vous, je m'étois imaginé que mon depit vous causeroit au moins quelque inquietude, & j'esperois que vous songeriez à me rapeller, mais je vois bien à present que je m'étois abusé moi-même. Je commence à recon-

à reconnoître que quand je demeurerois plus long-temps faché, je ne retirerois aucun fruit de cette feinte. Vous vous prévalez de ma foiblesse, & ne me tenez aucun compte de l'amour que j'ai pour vous. Quoy qu'il en soit, je ne puis plus me contraindre. Je ne sçaurois resister plus long-temps aux mouvemens de mon cœur. Je ne suis plus en colere, Madame, je vous fais satisfaction entiere, & me rends à discretion. Je subirai la peine que vous voudrez m'imposer: Mais songez, je vous en supplie, que je suis déja assez puni d'avoir été quatre ou cinq jours sans vous voir, & je serois au desespoir si je n'avois pas la liberté de vous écrire.

L'Amour ingenieux qui n'aime pas l'absence
Inventa le moyen de se parler sans bruit,
Et de se dire par écrit
Ce qu'on sent & ce que l'on pense.

Une beauté ne peut jamais mieux se signaler qu'en faisant grace. Je reconnois ma faute, & j'espere que vous serez assez genereuse pour me la pardonner puisque je suis plus que personne.

LET-



LETTRE LXXIII.

A la même, au sujet de sa reconciliation.

Comme on peut rallumer sans peine une chandelle
Du lumignon qui brule encore un peu,
Ainsi de la moindre étincelle
On voit souvent rallumer un grand feu.

Une autre querelle, Madame, je vous en prie. Je ne vous ai jamais plus aimé que je vous aime à present. La colere d'une Maîtresse ne fait qu'augmenter l'Amour qu'on a pour elle, pourvû qu'on ne gronde pas long-tems. Deux Amans se querellent sans que personne s'en mêle, & se racommodent aussi sans le secours d'autrui. J'étois l'offensé, mais je fais gloire de me reconnoître coupable, & de prendre sur mon compte une faute dont je suis innocent

nocent. Un homme moins respectueux que moi diroit peut-étre qu'il y a de vôtre côté un peu de Tirannie; mais quand cela seroit vrai, j'aimerois infiniment mieux étre tirannisé de cette maniere que privé du plaisir de vous voir. Il n'est point de tourment qui ne soit plus suportable que vôtre absence, & je soufrirai tout plûtôt, que de m'éloigner de vous. Quelle satisfaction pour vous, Madame, qui étes naturellement cruelle, de pouvoir l'être impunément, & de trouver un homme si resigné à la souffrance! J'espere de vôtre beauté que vous me traiterez plus favorablement, & que mon retour vous convaincra de la sincerité avec laquelle je suis.



LETTRE LXXIV.

De remerciment d'un Amant à sa Maitresse sur un Sonnet qu'elle lui avoit envoyé.

JE suis si sensible à l'honneur que vous m'avez fait de m'envoyer des vers,

que je n'ai garde de manquer à vous en témoigner ma reconnoiſſance. La beauté de vôtre Sonnet ne me ſurprend point du tout parce que je ſai que vous ne ſavez faire que de bons vers. Ce qui ſeroit difficile pour d'autres eſt aiſé pour vous, & le Sonnet qu'on appelle la Croix des Poëtes n'eſt pour vous qu'un eſpece de divertiſſement: Vous trouvez en vous joüant ce que d'autres ont cherché inutilement toute leur vie: je voudrois bien vous rendre la pareille, & faire de beaux vers à vôtre loüange, ſi je ne craignois de vous en donner de mauvais pour de bons. Si vous vouliez vous charger de la peine de les faire vous-mêmes, vous me tireriez d'un grand embarras: Mais, Mademoiſelle, vous avez trop de modeſtie pour peindre au naturel le merite extraordinaire que j'admire en vous. Mais aprés tout que me reviendra-t-il de vous loüer, & de faire juſtice à vôtre merite? rien, ſinon de vous avoir renduë plus fiere & plus dédaigneuſe, & par conſequent d'étre auſſi mal qu'auparavant dans vôtre cœur, toutes ces raiſons m'empêchent de vous donner Sonnet pour Sonnet; elles ſont ſi juſtes que j'eſpere que vous

me

me tiendrez compte de mon silence, & serez fortement persuadée que je suis avec une extrême passion.



LETTRE LXXV.

D'un Amant à sa maîtresse pour lui marquer la crainte où il est qu'elle ait changé à son égard.

COmme vous m'avez donné la permission de vous voir, & que je ne saurois vous voir sans vous dire que je vous aime; ou du moins sans vous l'écrire, j'aurois sujet d'esperer que vous recevrez favorablement ma lettre. Cependant je ne laisse pas d'apprehender & comme on craint toûjours de perdre un bien qu'on estime beaucoup, je m'imagine qu'il n'est pas impossible que vous n'ayez changé de sentiment. Je vous aurai des obligations infinies, si vous avez la bonté de me faire savoir ce qui en est. C'est une grace que je souhaite avec autant de passion que je suis.



LETTRE LXXVI.

Réponse.

SUr quoi ſeroit fondé mon changement? je ne penſe à rien moins qu'à changer, & je ne vous tiens aucun compte de vos preſſantes ſollicitations. Vous étes l'homme du monde le plus incommode, & le plus difficile à contenter. Ne vous ſuffit-il pas de connoître vos forces, & devez-vous ainſi triompher des foibleſſes d'autrui? c'eſt aſſez vous en dire: Mais avec vos ſermens & vos proteſtations, ne me donnez pas ſujet de dire,

L'Amour jure cent fois; mais ce ſont des paroles,
Ou ſi vous l'aimez mieux, des crimes impunis.
Que les Amans ſeroient punis
Sans le ſecours des Hiperboles!

Pour

Pour moi je puis vous dire ſans ce ſecours, & ma conduite vous fait bien voir que c'eſt une verité,

On ne ſauroit cacher une amoureuſe
Flame,
Elle trouve toûjours le moyen d'éclater:
Auſſi tôt que l'Amour a ſçû toucher
une Ame,
Elle ne peut le déguiſer.

Dormez donc en repos, & croyez que je ſuis de tout mon cœur.



LETTRE LXXVII.

Declaration d'Amour.

Ce ne fut pas ſans beaucoup de repugnance que je vous quittai hier. Monſieur *. *. *. m'obſervoit ſi exactement que je n'oſois tourner les yeux de vôtre côté; & comme il eſt extremement penetrant, je craignois que cette fauſſe modeſtie ne me fit ſoupçonner; car le moyen de ne pas vous re-

garder quand on eſt auprés de vous, ſans faire croire qu'on y entend fineſſe. Si je n'ai pas le plaiſir de vous voir je ne crains pas au moins qu'on connoiſſe que je vous aime, & il m'eſt avantageux de ne l'apprendre qu'à vous. Heureux & mille fois heureux ſi je pouvois vous convaincre de la violence de ma paſſion, & vous perſuader en même temps d'avoir quelques égards pour celui qui eſt ſans reſerve.



LETTRE LXXVIII.

A un Ami ſur la biſarrerie de la Fortune.

JE vous aſſure que la mediocrité a ſes avantages, & qu'une vie obſcure & retirée eſt accompagnée d'un certain repos que la gloire ni les richeſſes ne ſauroient donner. J'ai eu de l'ambition autrefois, mais depuis que j'ai connu ce que c'eſt que la Fortune, & combien elle eſt biſarre & inconſtante, c'eſt un mal dont je me ſuis gueri peu à peu.

Aprés

Aprés trente ans les passions commencent à se moderer, & l'on commence d'avoir des idées plus raisonnables de la gloire & des autres biens de ce monde. Pendant que j'ai été jeune j'ai cherché la Fortune avec empressement, & je n'ai rien oublié de ce que j'ai crû pouvoir contribuër à me la faire trouver: Il m'en a couté de la peine, des soins, & je ne sai combien d'autres choses qui ont été autant de coups tirez en l'air. La bisarre toute aveugle qu'elle est, n'a eû les yeux que trop bons pour éviter ma rencontre. Les Payens ont regardé la Fortune comme une divinité, & quoi-que les Chrétiens fassent profession d'une Religion plus epurée, ils de laissent pas de la regarder sur ce pied-là, & de l'encenser à toutes mains. Pour moi, Monsieur, je ne croi pas étre Heretique de croire que cette Deesse, puis-que Deesse y a, à des elûs & des reprouvez qu'elle rend heureux ou malheureux comme bon lui semble: Et comme l'experience m'a fait connoître que je suis du nombre des reprouvez je n'oublie rien pour m'en consoler, & faire pour ainsi dire contre Fortune bon cœur. Je me trouve assez bien de cette conduite. Ma

tranquilité augmente à mesure que mon ambition diminuë. Je ne desire rien à l'heure qu'il est, ou si je desire quelque chose, c'est avec beaucoup de moderation. Ce que je souhaite avec ardeur, c'est d'avoir toûjours part à vôtre amitié : Heureux si je puis me conserver un si prétieux trésor, & vous témoigner avec combien de passion je suis.



LETTRE XLIV.

Autre sur le même sujet.

VOus me flattez bien agreablement pour me consoler de mes disgraces, lors-que vous me dites qu'il est beaucoup plus glorieux d'étre privé des avantages qu'on merite, que de posseder ceux qu'on ne merite pas. C'est parler en ami, mais ce sont des loüanges qu'il faut prendre au rabais comme toutes les autres. Au reste ce n'est point une disgrace que de demeurer toûjours dans son premier état : aussi lors-

lors-que je vous ai parlé des caprices & de la bisarrerie de la Fortune, ç'a été plûtôt par rapport à nôtre ami, que par rapport à moi; car comme j'ai toûjours rampé s'il faut ainsi dire, ma bassesse a fait ma seureté; mais pour nôtre ami je trouve qu'il est d'autant plus à plaindre, qu'il est bien difficile de tomber de si haut sans sentir toute sa vie le contrecoup d'une si cruelle chûte, & sur tout lors-que la disgrace ne vient pas de nôtre faute. Il n'est pas plus extraordinaire de voir tomber un écervelé, que de voir tomber dans un precipice un aveugle qui veut marcher sans guide: mais je ne puis m'empêcher de declamer contre la caprices de la Fortune, quand je vois qu'elle abandonne un homme d'une prudence consommée. Que peut-on faire aprés cela pour se garantir de ces sortes de revers! Je commence à reconnoître que la sagesse & la vertu ne sont pas capables de nous mettre à couvert des caprices de la Fortune, car s'ils l'étoient, les honnétes gens n'auroient pas à craindre ses insultes, & les sots seroient les seuls malheureux. Cependant on voit arriver tout le contraire: Et comme on n'en connoit pas les causes, il est bien difficile d'en prevenir les effets;

& par consequent on fait fort mal de s'en chagriner. Croyez-m'en, Monsieur, il n'est guere plus raisonnable de de s'affliger des changemens de la Fortune que des eclipses du soleil ou de la lune. Conservez-moi vôtre amitié si vous voulez me donner dans vos disgraces une veritable consolation. Faites moi le plaisir de m'écrire de tems en temps, car vos Lettres me sont trés-agreables, & soyez sur tout bien persuadée que je suis.



LETTRE LXXX.

De remerciment.

IL est juste de vous estimer, mais il ne l'est pas moins de vous écrire qu'on vous estime. Vous avez raison de croire que je vous aime, mais permettez moi de vous dire que vous ne devez pas prendre pour un effet de l'amitié que j'ai pour vous ce qui n'est qu'une suite de celle que j'ai pour moi-même. Au reste ne vous imaginez pas que je vous loüe afin que vous me

loüiez

loüiez à vôtre tour comme vous l'avez fait par vôtre derniere Lettre dont je vous remercie de tout mon cœur, aussi bien que du service important que vous venez de me rendre auprés de Milord ***. dans une affaire où je n'avois d'autres interêts que celui d'un de mes parens. Il vous en témoignera lui-même sa reconnoissance. En attendant j'ai voulu vous faire connoître la mienne & vous asseurer que je suis veritablement.



LETTRE LXXXI.

A un Ami sur l'esprit & sur la prudence.

IL y a long-temps qu'on a dit qu'il n'y a que les grands hommes qui fassent de grandes fautes. Il n'est rien de plus certain, que cette remarque, & vous n'aurez pas de peine à vous en convaincre si vous lisez avec application les Histoires anciennes & modernes, & si vous considerez bien les exemples que nous fournit nôtre siécle,

le plus poli & le plus éclairé qui ait jamais été. Ceux qui jugent le plus sainement des choses, qui en connoissent le mieux la valeur, & qui sont des exemples de sagesse, font souvent des fautes capitales. Socrates en fit, ce me semble, une de cette nature de ne vouloir pas se justifier de l'accusation que lui firent les Atheniens, ce qu'il auroit pû faire trés-facilement; mais au lieu de cela il aigrit ses Juges, & les traita d'ignorans & de ridicules. Cela vient peut-étre de ce que les grands hommes font consister le bonheur dans des choses qui ne sont pas du goût du commun, & qu'ils en méprisent d'autres qui font l'admiration du peuple. Ne me dites point que la Philosophie & les profondes meditations font que les grands hommes regardent les choses tout autrement que les gens qui sont continuellement dans le commerce du monde, & souvenez-vous que Cesar, le plus habile Prince qui fut jamais, qui n'étoit ni trop Philosophe, ni trop meditabond, ni trop solitaire, & qui avoit d'ailleurs tant de choses à faire qu'il n'avoit pas loisir de penser beaucoup, se fit assassiner par son imprudence, ce que n'auroit pas fait un

moins

moins habile homme que lui. La prudence n'eſt pas par tout la même; elle peut changer de moment à autre; & tel aura l'adreſſe de menager prudemment les interêts de ſon Ami, qui ne ſçaura point menager les ſiens propres. De plus, la prudence dépend beaucoup du temperament, qui change & qui nous fait conſiderer les mêmes choſes differemment ſelon les differens changemens qui lui arrivent. Voilà tout ce que je puis vous dire à preſent ſur une matiere ſi délicate. Epargnez un peu ma tête je vous en prie, qui n'eſt pas propre aux matieres abſtraites, & ſi vous voulez que je continuë à vous écrire, fourniſſez moi des ſujets plus agreables. Je ſuis de tout mon cœur.



LETTRE LXXXII.

D'un Amant à ſa Maîtreſſe au ſujet de ſon merite.

JE ne ſaurois m'empêcher de vous dire que je ſuis charmé de tout ce que vous faites, & que je ſuis ſur tout de

de la maniere dont vous vous defites il y a deux jours de nôtre homme qui faisoit tant le bel esprit. Vous savez vaincre les gens sans les blesser, & vous menagez si bien vos paroles que vos Antagonistes ne sont pas fâchez de leur defaite. Je ne sais si nôtre homme prit les choses de ce sens-là ; je ne le croi pas assez raisonnable, car autant que j'en puis juger, je croi qu'il se retira avec une victoire qui n'est que dans son imagination. Ce fut un grand plaisir pour moi de remarquer l'ingenieuse malice avec laquelle vous le traitates en lui laissant avoir de l'esprit tant qu'il voulut, si tant est que ce soit avoir de l'esprit de parler éternellement, & en ne lui opposant que des raisons simples & fines, qui l'auroient converti s'il les avoit comprises. La crainte d'étre vaincuë vous donna tant d'émulation, que je ne vous ai jamais trouvée plus ingenieuse & plus belle ; & vous fites voir tant d'habileté à tourner en ridicule les beaux discours de nôtre Cavalier, que je ne croi pas qu'on puisse le faire plus finement. Enfin, Madame, je trouve en vous tant de charmes que vous ne devez qu'à vous-même, que si jamais j'ai sujet de me plain-
dre

dre de vôtre cruauté, il me sera bien difficile de me vanger de vous comme j'ai fait de quelques autres auxquelles j'ai retranché les faveurs dont mon amour & mon imagination les avoient regalées *gratis*. Vôtre merite desarmera toûjours mes ressentimens, & suposé même que j'eusse bonne envie de ne vous pas aimer, je sens bien que j'aurai de la peine à ne vous pas trouver aimable. Ce que je dis n'est pas trop prudent, mais enfin je veux dire la verité puis-que je vous l'ai promis.

L'Amour ne veut point d'artifice,
Soyez routier, soyez novice,
Mais ne joüez jamais le rôle d'un trompeur.
Et qu'enfin vôtre langue explique vôtre cœur.

Je ne savois ce que je faisois lors que je vous fis cette promesse; car qu'est-ce que la veritable Galanterie? un Mensonge perpetuel. Mais avec vous il faut renoncer aux petits artifices de l'Amour: Je le fais de tout mon cœur; je vous aime avec d'autant plus de passion que vous étes la seule que j'aie ja-

mais bien aimée, & je puis vous dire avec ſincerité que je ſuis ſans reſerve.



LETTRE LXXXIII.

D'un Savant Courtiſan à un Gentilhomme de ſes Amis qui lui demandoit en quoi conſiſtoit l'eſprit.

JE vous avois prié de ne me mettre plus ſur ces matieres, qui ſont trés-riches & trop ſerieuſes pour pouvoir étre traitées par Lettres, cependant vous ne laiſſez pas d'y revenir. Vous abuſez de ma bonté, & vous meriteriez que je vous fiſſe dragonner comme un Huguenot. Sachez-donc une fois pour toutes que l'eſprit conſiſte à concevoir les choſes, à ſavoir les diſtinguer, à juger ſolidement de leur nature & de leur prix, à ſavoir prendre la bonne route, & à laiſſer la mauvaiſe. C'eſt avoir de l'eſprit encore que de connoître ce qu'on entreprend, & de ſavoir choiſir les veritables moyens pour y reüſſir. L'imagination eſt le ſinge de l'eſprit, mais elle n'en a que l'apparence : cepen-

pendant bien des gens prennent l'un pour l'autre, & c'eſt ce qui leur donne lieu de dire que *tels & tels ont beaucoup d'eſprit & trés-peu de jugement.* Je conviens qu'une imagination vive eſt un grand avantage, & qu'elle n'eſt pas incompatible avec un eſprit fin & ſolide, mais je ſoutiens que ce ſont deux choſes qu'il faut bien diſtinguer. Croyez-vous par exemple que Loüis le Grand que nous avons regalé ſi liberalement du titre d'invincible, ſoit un meilleur Juge de la valeur que Monſieur l'Evéque de Meaux, & que la plus belle Femme du monde ne puiſſe pas mal juger de la beauté. Mais les perſonnes qui excellent du côté de l'eſprit remarquent ceux qui l'ont bien tourné dans leurs moindres actions. L'eſprit repand la joye par tout, & ceux qui en ont le plus ne ſont jamais les plus ſeveres, mais toûjours les plus indulgens. Leur ſocieté plait, & plus on les connoit, plus on les aime. Un ſot au contraire eſt toûjours ennuyeux, il ne connoit point le vrai mérite, & ſouvent il eſt ingrat, parce qu'il ne connoit point le plaiſir qu'on lui fait. En un mot l'eſprit eſt la choſe du monde dont on doit faire le plus de cas,

parce

qu'il n'est rien de plus precieux. De vous dire ce que chacun peut y contribuer, c'est ce que vous savez aussi bien que moi. La nature en fait une partie, & le commerce du monde l'autre, & sur tout les grandes meditations: Mais heureux sont ceux qui s'y prennent bien, & qui ont de bons guides. Je finis par vous dire que c'est une marque infaillible qu'un homme a l'esprit bien tourné lors-qu'il vit bien, & qu'il se conduit comme il doit, c'est à dire qu'il prend toûjours le parti le plus honnéte, & le soutient comme il faut. Le parti le plus honnéte est celui qui semble le plus conforme à l'état où l'on se trouve. Je suis de tout mon cœur.



LETTRE LXXXIV.

De remerciment.

JE sai que vous ne sollicitez pas volontiers, cependant vous avez eu la bonté de solliciter pour Monsieur *** sans attendre que je vous en aye prié.

Vous

Vous m'apprenez par-là à contraindre mon humeur comme vous contraignez la vôtre; de ſorte que je dois vous faire voir que je ſai profiter de vos exemples. Vous ſavez que je n'écris pas volontiers, & vous m'avez reproché plus d'une fois qu'il faut bien des Machines pour m'arracher une Lettre; cependant comme je me fais honneur de vous imiter je vous écris & vous remercie des bons offices que vous avez rendu à Monſieur ***. Je profiterai avec plaiſir de l'occaſion de me revancher au double du bien que vous avez fait ſi généreuſement à un de mes bons Amis. En attendant faites moi la grace de croire que je ſuis veritablement.

LET-



LETTRE LXXXV.

D'une Dame à son Amant, pour se plaindre de l'injustice qu'il lui fait de croire qu'elle ne repond pas à son Amour.

VOus étes l'homme du monde le plus injuste de croire que je ne vous aime pas autant que vous m'aimez. Si vous connoissiez bien le fond de mon cœur vous feriez conscience de me faire un reproche qui me cause un trés-sensible deplaisir. Je sai,

Qu'on ne peut bien aimer sans étre un peu jaloux.

Mais enfin il me semble que vous devriez mieux connoître un cœur dont vous étes absolument le maître. Vous savez ce que j'ai à souffrir, & au lieu de me faire des reproches, vous devriez asseurément me plaindre.

Pour porter de l'Amour les glorieuses chaines, Il

Il faut ſe partager & les biens & les maux:
Tout doit étre commun les plaiſirs & les peines,
Car autrement point de repos.

Vous avez tort de croire que je ſuis capable d'écouter vôtre Rival. Je dois le menager & vous en ſavez la raiſon; cependant je le fais avec tant de froideur, que le malheureux ſent bien qu'il y a beaucoup de politique & peu d'amour dans tout ce que je fais pour lui. Ne vous allarmez donc de rien je vous en conjure: Ma cruelle deſtinée m'oblige à faire ce perſonnage. J'ai plus d'un Argus à mes côtez; mais mon Amour, qui ne doit rien au vôtre, trouvera bien-tôt les moyens d'applanir tous les obſtacles qui traverſent nôtre bonheur, & vous aurez ſujet d'étre perſuadé que je ſuis veritablement.



LETTRE LXXXVI.

D'un Voyageur à une belle qui lui avoit gagné son argent.

JE puis vous dire que vous m'avez fait passer de mauvais momens, & que je n'ai trouvé personne dans mon voyage qui m'ait plus maltraité que vous; cependant je meurs d'envie de vous revoir, & quoi-que vous ayez malmené ma bourse je ne laisserois pas de vous servir de tout mon cœur. Que je serois heureux, Madame, si vous aviez pris mon cœur aussi bien que mon Argent! Ce n'est pas en ruinant un homme qu'on s'en fait aimer, cepen-pendant cela vous est arrivé, car vous avez gagné tout ensemble mon Argent & mon cœur. Je me felicite de ma perte si je suis assez heureux d'avoir place dans le vôtre. L'honneur de vôtre connoissance me coute cher, cependant je m'estime fort heureux de l'avoir faite, & plus heureux encore si je puis la cultiver, car asseurement elle

elle vaut deux fois davantage. J'espere que vous me ferez la grace de croire que je parle du fond du cœur, & d'étre persuadée que je n'oublierai rien pour me conserver l'honneur de vôtre souvenir que j'estime infiniment. Je suis.



LETTRE LXXXVII.

Autre d'un savant Courtisan à son Ami touchant l'esprit & la raison.

VOus étes l'homme du monde le plus incommode: Il faut vouloir ce que vous voulez, & vous demandez d'une maniere qu'il n'est guere aisé de vous refuser. Je vous dirai donc sans preambule qu'il faut bien distinguer l'esprit d'avec la raison; car une personne d'un esprit mediocre peut étre sans contredit fort-raisonnable. Pour concevoir cette distinction vous n'avez qu'à considerer la raison comme une Faculté de l'ame commune à l'esprit & au sentiment: Et cela étant le raisonnement est pro-

proprement l'action de l'esprit ou du sentiment qui vont & viennent d'un objet à un autre. L'esprit reflechit plus que le sentiment, & ses reflexions sont plus pures & plus distinctes. S'il est vrai qu'on puisse étre fort-raisonnable avec un esprit mediocre, on peut aussi l'étre fort-peu avec un esprit au dessus du commun: ce qui arrive sur tout, lors-que l'esprit quelque bon qu'il soit n'est pas accoûtumé à reflechir, tel est l'esprit des jeunes gens qui suivent sans examen leurs premieres pensées. Et quant à ceux qui sont fort-raisonnables avec un esprit mediocre, c'est parce-que le peu qu'ils en ont est accoutumé de longue main à reflechir, & qu'ils sentent des choses que ceux qui ont plus d'esprit qu'eux ne sentent pas. Lors-que l'esprit & le sentiment ne reflechissent point, ils agissent brusquement, mais lors-que l'un ou l'autre passe insensiblement d'un objet à l'autre, les choses ne vont pas avec tant de rapidité. Quoi-qu'on fasse bien certaines choses par inclination, par instinct, ou par habitude, il ne s'ensuit pas pour cela qu'on ait de l'esprit, & cela paroit lors-qu'on depaïse ces gens-là, & qu'on les fait sortir de leur talent, hors duquel ils

ne peuvent pas ſe ſoûtenir long-tems. Il eſt vrai que l'eſprit ne s'attache pas à tout ce qui ſe preſente indifferemment. Il ſuit ſon penchant, & c'eſt ce qui fait qu'on reuſſit bien dans une choſe & mal dans une autre. Je ſuis.



LETTRE LXXXVIII.

D'un Theologien ſur les foibleſſes de la nature humaine.

VOus avez étudié l'homme toûte vôtre vie, & je dois dire à vôtre loüange que vous l'avez fait avec ſuccés. Vous avez raiſon de dire que tout le monde veut étre heureux, & qu'aprés avoir cherché toute la vie le veritable bonheur, il ſe trouve au bout du compte qu'on ne ſait à quoi ſe determiner. Chaque etat a ſes inconveniens, & l'on peut dire que le meilleur eſt celui où il y en a le moins. Si l'on ne prend aucune precaution on eſt aiſément ſurpris, & ſi l'on en a trop on ſe rend miſerable. Le plaiſir corrompt les hommes, la triſteſſe les accable. S'ils étoient raiſonnables ils n'au-

roient à souffrir que les maux naturels & inevitables, c'est à dire les maladies, les incommoditez de la vieillesse, & puis la mort qui finit tout: Mais comme chacun raisonne à sa maniere, l'un voudroit se bien porter, l'autre voudroit avoir de grands biens, & personne ne borne ses souhaits à vivre selon la raison. Il en est de l'homme comme d'un malade qui change de situation cent fois en un moment, & ne trouve de repos nulle part. On se fait un plaisir de critiquer les autres, & on se fâche lors-qu'on est critiqué. On est prompt à se justifier & lent à justifier les autres. En un mot toutes les conditions ont leurs peines. Les Grands paroissent heureux, mais si l'on voyoit les choses à fonds on n'envieroit pas leur grandeur. Ce qui rend les hommes si chancelans c'est qu'ils sont exposez à trop de revolutions. Tout s'arme contre leur constance, les Saisons, la Fortune, le tems &c. de sorte qu'il faut qu'ils changent par necessité. Je vous ferois une trop grande Lettre si je voulois vous dépeindre tous les foibles de la nature humaine. J'aurai occasion d'y revenir. En attendant je suis



LETTRE LXXXIX.

A un Ami pour l'asseurer de son Amitié.

MOn Amitié vous appartient, & il n'est pas nécessaire que vous me la demandiez. La grandeur de vôtre merite, & les agremens de vôtre conversation m'ont determiné à vous la donner, & je suis persuadé que j'ai eu raison de le faire. Ces graces que vous m'avez faites depuis ont considerablement augmenté l'affection que j'avois déja pour vous : Ainsi vous me ferez la justice qui m'est dûë si vous comptez que je serai toûjours.





LETTRE XC.

De remercîment à une personne de la premiere qualité.

ON demande si celui qui a reçû un bienfait aime plus son bienfaiteur, ou si le bien-faiteur aime plus celui à qui il a fait du bien. Bien des gens sont du dernier sentiment, & le soutiennent par plusieurs bonnes raisons qui ne vous sont pas inconnuës. Cela étant, Madame, il ne se peut que vous ne m'aimiez beaucoup, car je sens que je vous aime extremement, & je ne croi pas que jamais personne ait tant aimé son bien-faiteur, ni qu'il ait souhaité avec plus d'ardeur de pouvoir lui en temoigner sa reconnoissance, & de trouver l'occasion de lui faire connoître avec combien de zele & de respect il est.

LET-



LETTRE XCI.

En stile coupé d'un homme de Mer à un de ses Amis d'Amsterdam. Sur le vent forcé qu'il avoit essuyé en allant à Batavia.

RIen de plus agreable que les voyages de Mer, pourvûque le beau tems en soit. Un vent terrible nous a balottez pendant plusieurs jours. Il me semble que je roule encore. La barbe en fume disent nos Matelots. La Mer est de la hauteur des Monts. Quelle pitié! quand j'y songe, d'avoir souvent demi pied d'eau dans la chambre? On meurt en Mer dans ces sortes d'occasions: On est baloté à merveille, & sans aller bien loin on ne laisse pas de faire beaucoup d'exercice. Adieu je n'ai pas le temps de vous dire autre chose. Croyez-moi toûjours.



LETTRE XCII.

Autre au même.

VIve le plancher des vaches. Il n'y a plus à rire, le gros vent eſt revenu; la Mer eſt effroyable; & je ne ſai dequoi je m'aviſe de vous écrire par un ſi vilain temps. Toutes nos voiles ſont amenées, & nous ne faiſons route qu'avec la ſeule miſene. Nous roulons terriblement. Il nous en coute déja pluſieurs Moutons & Cochons qui ſe ſont crevez, ou ont eu les jambes caſſées. Un coup de Mer a noyé la moitié de nôtre volaille: Nos coffres s'entrebattent. Ceux qui n'ont pas le pied marin rendent la moitié de leur Ame. Vous ne ſauriez vous repreſenter la confuſion où nous ſommes, & ſans nôtre pilote qui paroit tout plein de reſolution, j'aurois preſque envie d'avoir peur. Qu'on ne me parle plus de ces Mers ici; elles ſont d'auſſi mauvaiſe affaire que la Manche, & je n'ai rien vû de plus capricieux. Je voudrois bien que Mon-

ſieur

ſieur le vent voulut ſe mettre à la raiſon. Tout le monde prie Dieu de bon cœur. On n'eſt jamais plus homme de bien que lors-qu'on ſe voit entre la vie & la mort. Chacun penſe à l'autre vie, & ſe conſole de perdre celle-ci dans l'eſperance d'étre fait participant de l'éternelle felicité. Heureux ſont ceux qui font ces reflexions dans le peril & hors du peril! La Mer vaut cent predicateurs, & les Sermons les plus pathetiques ne ſont rien en comparaiſon. Je ſuis malgré la peur.



LETTRE XCII.

D'un Bourgeois de Paris à un de ſes Amis de la Haye pour lui ſouhaiter une bonne Année.

JE ne puis vous ſouhaiter rien de meilleur dans ce commencement d'année qu'une ſanté parfaite; & en effet à quoi ſervent tous les autres biens ſi l'on n'a pas celui de la ſanté, qui eſt le plus grand de tous. Je reçûs hier vôtre Lettre qui me rejoüit tout, car

à vous dire vrai je n'ai pas de plus grand plaisir que de recevoir de nouvelles. Je ne suis pas melancolique de mon naturel; je ne me mets guere en peine des tracas & des interéts du monde: Mais si j'avois du chagrin rien ne feroit plus capable de m'en guerir que vos Lettres. Nôtre Ami se porte bien, & ses affaires sont en bon train. Je souhaite que cela continuë, & qu'il ne perde son bel emploi qu'en perdant la vie. Je lui parlerai de vous à la premiere vûë. Nos Ennemis ne nous font plus de peur; Nous sommes à couvert des vens & des orages, & nous n'avons à craindre que la disette publique, qui va toûjours en augmentant. Il y a de tems en temps quelque satire en Campagne contre le Roi, contre les Ministres, ou contre le Gouvernement. L'argent est rare, & les choses necessaires à la vie ne laissent pas d'étre fort cheres.

Le Pain blanc s'achete à grands
frais;
Le bon vin ne se trouve guere,
Et l'Argent qui sert à tout faire,
Devient plus rare que jamais.
Chacun pleure ses infortunes,
La guerre cause les besoins:

Les

Les Femmes aujourd'hui seulement
sont communes,
Et c'est ce dont on use le moins.

Je souhaite que la guerre finisse avec l'année: car si elle dure plus long-tems, quelle misere! cependant qu'elle finisse ou qu'elle ne finisse pas je ne laisserai pas d'étre toûjours à mon ordinaire.



LETTRE XCIV.

Réponse.

JE vous souhaite non-seulement une santé parfaite pendant le cours de l'année où nous venons d'entrer, mais je vous souhaite encore toute sorte de contentement & de prosperité; & je vous supplie humblement de me continuer l'honneur de vôtre Amitié, je ne dis pas cette Année, mais je dis toutes celles qui lui succederont, à condition que je ferai tout ce que je pourrai pour m'en rendre digne. Si mes Lettres vous rejoüissent, je puis vous dire que

les vôtres ne me rejoüiſſent pas moins; & vous pouvez croire que j'apprens avec beaucoup de ſatisfaction que les affaires de nôtre Ami ſont ſur un bon pied. A l'égard des miſéres publiques dont vous vous plaignez, je trouve que ceux qui n'y ont rien contribué, ont en quelque maniere ſujet de ſe conſoler; & il ſeroit à ſouhaiter que ceux qui en ſont la cauſe en ſentiſſent ſeuls le contrecoup; mais dans un Etat comme le vôtre les Sujets ſont toûjours les malheureuſes victimes de l'entêtement de leurs Souverains,& des mauvais conſeils des Miniſtres, & l'interêt des peuples eſt toûjours ce qu'on menage le moins. On ſouhaite ici la paix auſſi bien que vous, mais on aime encore mieux continuer la guerre que de faire une paix fourrée. Tout ce qui vient de vôtre Cour ne reſpire que la paix, & la guerre ſeroit déja finie ſi l'on avoit offert une paix equitable que les Alliez euſſent pû accepter avec honneur & avec ſeureté. Il s'agit de rendre à chacun ce qui lui appartient, & c'eſt à quoi vôtre Cour ne conſentira vraiſemblablement qu'à l'extremité. Les Satires dont vous me parlez pourroient bien être des acheminemens à la revol-

te,

te. La faim eſt la plus grande de toutes les extremitez; & un grand peuple qui ſe voit accablé de miſeres par la faute de deux ou trois perſonnes n'eſt guére diſpoſé à entendre raiſon, & à garder au Souverain le reſpect qu'il lui doit, & l'obeiſſance qu'il lui a jurée, puis-que ce Souverain lui-même qui devroit étre le Pere de ſon Peuple, viole tous ſes engagemens, & les traite comme des Eſclaves. Je voudrois bien que nous fuſſions tous en repos. Cela ne ſeroit pas difficile ſi tout le monde faiſoit ſon devoir. Je ſuis de tout mon cœur.



LETTRE XCV.

De remercîment.

JE ne merite pas les loüanges que vous me donnez, & ce n'eſt qu'à vous ſeule qu'on peut les appliquer. Vous avez la tête ſi pleine des grands eloges qu'on fait de vous, que vous avez de la peine à loüer à demi, & c'eſt alors

que les paroles vous coutent. Permettez moi pourtant de vous dire, Madame, que vous avez un interêt particulier qu'on menage les expressions. Un exemple vous le fera connoître. Il y a quelques jours que Monsieur*** parlant de l'esprit de *** lui donna d'abord de l'admirable. On vint en suite à parler du vôtre, & Monsieur *** fut embarrassé de trouver une Epithete juste; car aprés celle d'admirable qu'il avoit déja donné ailleurs, il n'en trouva point qui vous convint à moins que de vous donner du divin. Vous voyez donc, Madame, combien il est important de menager les termes, de peur qu'aprés avoir trop loüé ce qui ne le merite pas tant, on ne se trouve embarrassé lors-qu'il est question de loüer la personne du monde qui me paroit la plus loüable. Je suis avec beaucoup de respect.



LETTRE XCVI.

A un Courtisan honnête homme sur le devoir des Rois.

Vous parlez de la puissance souveraine avec assez de moderation pour être sujet de l'Etat le plus despotique qui soit en Europe, vous avez raison de dire qu'il y a des engagemens mutuels entre les Rois & les Sujets. Il seroit à souhaiter que tout le monde eut des sentimens si raisonnables. Les Rois y gagneroient aussi bien que les Peuples. Je ne trouve rien de si ridicule ni de plus injuste que l'obeïssance sans bornes que certains esprits ambitieux pronent par des motifs interessez. Il n'y a point de Prince Chrétien qui ait porté aussi loin que Loüis le Grand les droits de la puissance absoluë, & qui gouverne ses peuples d'une maniere plus despotique, croyez-vous qu'il eut mal fait de se souvenir du sage Conseil que le Cardinal Mazarin lui donna autrefois. *Les Rois*, dit ce fameux Politi-

que,

que, *sont établis de Dieu pour maintenir la Religion, pour veiller au bien, au repos, & à la seureté de leurs sujets, & non pas pour sacrifier ce bien-là à leurs passions particulieres:* Et lors-qu'il s'en est trouvé d'assez malheureux pour meriter par leur conduite que la Providence Divine les abandonnât, ils ont attiré sur leurs personnes & sur leurs Etats je ne sai combien de revolutions & des miseres. Si Machiavel vivoit aujourd'hui il passeroit l'éponge sur ce qu'il a dit autrefois de la Monarchie Françoise. *Ce Royaume,* dit-il, *conserve sa tranquilité parce-que ses Rois se sont liez eux-mêmes par une infinité de Loix qui maintiennent les Peuples en seureté. Et ceux qui ont reglé cet Etat ont ordonné que le Roi disposeroit des Armes & des Finances, & qu'il ne disposeroit du reste que conformément aux Loix du Royaume.* Ce n'est plus cela aujourd'hui, & les Rois ont trouvé moyen de se rendre les maîtres de tout, jusqu'aux droits de la conscience. Je me souviendrai toute ma vie de la remarque que fait le savant Mezerai pour finir le portrait de Loüis XI. C'est ce qu'un autre appelle, dit-il, *mettre les Rois hors de page;* il devoit dire *les mettre hors du sens & de la raison.*

Je

Je ne sai si les Rois sont faits autrement que les autres hommes, mais je sai bien que je connois une infinité d'honnêtes gens qui ne voudroient pas étre Rois à condition de gouverner leurs Sujets selon les principes de l'obeïssance sans bornes. En effet il n'y a rien qui déroge plus à la Majesté Royale, & sur ce pied-là la dignité de Roi est la chose du monde la plus mediocre, & qui fait le moins d'honneur. S'il n'y a point de profession plus basse que celle de garder des Troupeaux parce-qu'on n'a que des bêtes à gouverner, aussi un Roi qui gouverne un grand peuple, libre, brave, & sage comme lui, possede la plus glorieuse & la plus excellente dinité qui soit au monde; car il est Roi d'autant de Rois, pour ainsi dire, & servi par autant de Princes. Un Roi n'est pas plus raisonnable de souhaiter que ses Sujets soient Esclaves, que le feroit le Marêchal de Luxembourg, le plus ancien des Ducs & Pairs de France, s'il souhaitoit d'étre Laquais d'un Bourgeois de Paris. Voilà bien du verbiage. Je ne vous repons pas qu'il n'y ait rien hors d'œuvre; mais je puis vous repondre que je suis de tout mon cœur.

LET-



LETTRE XCVII.

A un Ami pour lui dire qu'on est ravi d'en étre aimé.

Vôtre Lettre m'a donné plus de joye & plus de contentement que je ne saurois vous dire. Par malheur elle étoit un peu courte, mais je l'ai allongée malgré vous en la relisant trois ou quatre fois. J'en userai de même a l'avenir tant que vous m'écrirez aussi sincerement. Vous ne pouviez me tirer plus agreablement de ma tristesse qu'en m'apprenant que vous vous portez bien, & que vous m'aimez toûjours. Si je n'en étois pas persuadé je serois bien-tôt mort, ainsi si vous voulez m'envoyer en l'autre monde, vous n'avez pas un moyen plus prompt que de me priver de vôtre amitié. Mais je je n'ai rien à craindre de ce côté-là; vos sentimens sont trop généreux & trop desintereſſez. Conservez les je vous en supplie, car vous ne sauriez jamais me faire

re un plus sensible plaisir. De vos nouvelles souvent, & faites-moi la grace de me croire.



Suite de la Lettre du Theologien sur les foiblesses de la nature humaine.

JE vous avois promis par ma derniere Lettre de revenir aux foiblesses de la nature humaine : je m'aquite de ma parole, & j'ajoûte à ce que je vous ai déja dit qu'elle est si grande que nous achetons presque toûjours le plaisir trop cher, parce-que ce plaisir ne vaut pas la peine que nous prenons à le chercher: Et ce qu'il y a de plus bisarre est que nous ne l'estimons plus dès que nous le possedons, & que nous regardons d'un œil indifferent ce qui nous avoit d'abord charmé. Nous n'agissons d'ordinaire qu'à proportion que les differentes circonstances de la vie nous font agir, c'est à dire que nos actions ne sont proprement que des saillies & des emportemens. Nous nous piquons de connoître toutes choses, & nôtre

nôtre cœur est la chose du monde que nous connoissons le moins. Nos passions sont fort souvent opposées entr'elles, & quelquefois elles vont au même but. Enfin pour achever de caracteriser la nature humaine, la délicatesse & les faux préjugez exposent les hommes à une infinité de miseres, qui le sont moins en elles-mêmes qu'à cause de la maniere dont nous les recevons. Je recevrai volontiers vos avis là-dessus, & si je donne à gauche, vous me ferez plaisir de me redresser. Je suis.



LETTRE XCVIII.

D'une Amante à son Amant, pour lui reprocher son pretendu changement.

VOs manieres sont bien singulieres de rasseurer une Amante jalouse par une Lettre aussi exttaordinaire que la vôtre du.... Vous me dites que vous m'aimez d'ùn ton qui ne me laisse pas le moindre doute de vôtre infidelité. La froideur que je remarque en vous me surprend moins que l'A-

l'Amour que je sens en moi. J'en devrois avoir moins pour un ingrat, & n'aimer pas au moins ses deffauts: Mais il m'est impossible de vaincre mon penchant, & quoi-que je me plaigne, je ne laisse pas de vous aimer:

Amour que tes traits sont puissans!
Qui peut en eviter les mortelles atteintes?
Contre un si grand pouvoir foibles & languissans,
Nos seules Armes sont nos plaintes.

S'il est vrai que vous soyez infidelle, comme je le croi, j'espere que le peu d'avantage que vous tirerez de vôtre infidellité me vangera suffisamment.

Un Amant perd toûjours sa peine
Lors-qu'il s'attache à plus d'une beauté:
Le Proverbe nous dit, & c'est la verité,
Que trop en a qui deux en mene.

Mais helas! lors-qu'on aime autant que je fais, la vengeance est une triste ressource. Rasseurez-moi donc mieux

que

que vous ne faites, montrez-moi par vôtre conduite que vous m'aimez aussi passionnément que je vous aime, & soyez persuadé que rien au monde ne peut m'empêcher d'étre entierement.



BILLET.

De remercîment.

QUe serviroit-il d'étre modeste, & de se recrier sur les loüanges que vous donnez à **? N'est-il pas mieux de convenir que vous avez raison de parler de lui avec eloge: Quoi-que ce que vous dites d'obligeant pour lui soit veritable, cela n'empêche pas que je ne vous en remercie, & je ne sai même si je ne vous en remercîrois point quand il ne le seroit point. Je suis.



LETTRE XCIX.

Autre d'un Bourgeois de Paris à ſon Ami de la Haye ſur la diſgrace de Monſieur Martinet.

IL eſt arrivé ici, la ſemaine paſſée quelque choſe d'aſſez ſingulier dont je ne puis m'empêcher de vous faire part, & d'autant plus volontiers que ce n'eſt plus une nouvelle ſecrette. Vous ſaurez donc que Monſieur Martinet, Aide des ceremonies, a fait un grand poëme à l'honneur du Roi, où il fait une recapitulation de toute ſa glorieuſe vie. L'Auteur aſſembla .... grand nombre de ſes Amis dans la Salle de l'Hôtel de ville. Le Prevot des Marchands & les Echevins y étoient en habit de ceremonie, & Monſieur Martinet étoit ſur une eſtrade relevée dans un Fauteuil trés-magnifique, en habit bleu brodé d'or. Ce fut là qu'il recita par cœur ſon poëme, que toute l'aſſemblée trouva fort beau. Mais comme il étoit de cinq cens vers, ſa memoire

moire lui fit faux bond fur la fin, de forte qu'il demeura court, & fe trouva fi troublé qu'il ne pût pas même lire ce qui lui étoit échapé. Tout ce qu'il pût faire fut de retrouver fon cayer, & lors-qu'il l'eut retrouvé il ne pût fe fervir de fes yeux pour le lire. Voilà un cruel accident qui a donné lieu à plufieurs reflexions dont je vous ferai part l'ordinaire prochain le plus fuccintement que je pourrai, car je hais les longues Lettres prefque autant que les flateurs. Je fuis.



LETTRE C.

Autre du même à fon Ami de la Haye, contenant des reflexions fur la difgrace de Monfieur Martinet.

VOus favez que chacun parle des évenemens felon fes inclinations & fes interêts. Les uns accufent Monfieur Martinet d'imprudence d'avoir fi mal choifi fon Heros, & d'avoir encheri fur la flaterie la plus outrée; les autres juftifient le Heros & difent que l'Au-

l'Auteur ne doit ſa diſgrace qu'à ſa mauvaiſe memoire. Les uns & les autres ont peut-être raiſon; mais enfin il me ſemble que les premiers ont quelque avantage ſur les autres. Car lorsque les loüanges viennent de ſource, & qu'on eſt bien perſuadé de la verité de ce qu'on avance, le cœur s'en ſaiſit de maniere qu'il eſt difficile que la memoire manque; au lieu que lors-qu'on loüe un ſujet qui ne le merite pas, tout ſe fait par contrainte, le cœur n'étant point de la partie, & un reſte de conſcience peut fort-aiſément jetter un homme dans le deſordre, & lui cauſer des remords ſecrets d'en impoſer à tout le genre humain, & d'agir contre ſes propres lumieres. Ce ſont des mouvemens dont on n'eſt pas le maître. Il y a certaines veritez qui ſe font ſentir malgré qu'on en ait; & comme alors la conſcience ſe reveille, l'eſprit ſe detraque, la Machine ſe demonte, les organes deviennent inutiles. Le Juriſconſulte Romain parla fort ſagement lors-qu'il dit à l'Empereur qui vouloit l'obliger à faire en plein Senat l'Apologie de ſon Fratricide, *qu'il n'étoit pas auſſi aiſé de juſtifier un crime que de le commettre.* Si tout le monde

de parloit ainsi, on ne verroit pas tant de lâches flatteurs occupez non seulement à excuser les mauvaises actions des Princes, mais même à encenser leurs cruautez & leurs injustices: On ne verroit pas une societé celebre renouveller l'extravagance des Atheniens, & faire revivre l'impie decret qu'ils firent autrefois au sujet du Roi Demetrius. *Quodcumque*, dirent-ils, *Rex Demetrius jubet, id apud Deos Sanctum, & apud homines justum esto.* Je suis obligé d'étrangler la matiere pour éviter la longueur. Vous suppleerez à ce que je ne dis pas, & sur tout vous me ferez, s'il vous plait, la grace de croire que je suis de tout mon cœur.



LETTRE CI.

D'un Hollandois à un de ses Amis qui est à la Cour de France, au sujet de la flaterie.

J'ai reçû le Panegyrique du Roi que que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Il n'y a rien de mieux écrit, ni en même tems rien de plus outré. En verité vos gens n'y pensent pas, & je

je trouve qu'ils ne profitent guere bien de l'excellente maxime de vôtre célébre Monſieur Deſpreaux, qui ſoûtient,

Qu'un poëme inſipide & ſotement flateur,
Deſhonore à la fois le Heros & l'Auteur.

Il n'y a point ici de contradiction, Monſieur: un eloge quoi-que bien écrit, eſt, à mon ſens, quelque choſe d'inſipide & de fade lors-que les choſes y ſont outrées, & que la verité ne s'y trouve pas. Les Princes ſont bien malheureux d'étre expoſez comme ils ſont à la flaterie, la plus dangereuſe peſte que la corruption du Genre humain ait produite. On ne les aborde que l'Encenſoir à la main, & à force de les loüer on leur fait croire inſenſiblement qu'ils ſont tels qu'on les repréſente. Chacun ſe fait honneur de leur parler de mille vertus qu'ils n'ont pas, & perſonne n'eſt d'aſſez bonne foi pour les avertir de pluſieurs defauts dont ils pourroient ſe corriger ſi l'on étoit aſſez généreux pour les leur faire remarquer. C'eſt ce qui gâte tant de Princes, &

qui rend tant de Sujets malheureux. J'ai de bons exemples fur cela ; mais je les garde pour une autrefois, & cependant je fuis.

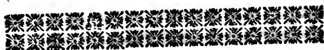


LETTRE CII.

Autre du même. Sur le même fujet.

COmme je ne fuis pas accoûtumé à vous écrire de longues Lettres, vous voulez bien que je ne perde pas le temps en preambules inutiles. J'entre donc en matiere fans détour, & je vous dis encore que la flaterie gâte les Princes, & ruïne les Sujets. Si les flateurs d'Alexandre le Grand ne lui euffent pas donné de la Divinité en lui faifant accroire qu'il étoit fils de Jupiter, croyez-vous qu'un pareil entêtement eut jamais troublé la Cervelle de ce Heros & qu'il eut terni l'éclat de fes grandes actions par une foibleffe fi ridicule ? Si Neron & Caligula n'avoient pas trouvé des Scelerats pour faire non feulement l'éloge des crimi-

criminels, mais aussi l'Apologie de leurs crimes, croyez-vous que ces deux Empereurs se fussent abandonnez aux débauches & aux infamies où ils se plongerent, & que l'Empire Romain eut été si misérablement ravagé par les cruautez & par les injustices de ces deux Princes. Je suis persuadé au contraire que s'il se fut trouvé quelques honnétes gens qui leur eussent fait connoître leur turpitude avec le respect qu'on doit à la Majesté Royale, ils se seroient corrigez, & auroient eu honte de leur conduite. Que le monde seroit heureux si chacun agissoit par des motifs desintereſſez! Mais c'est un avantage qu'on ne doit pas esperer. Il y a eu de tout tems des Fourbes & des flateurs, & il y en aura jusques à la fin du monde. Je suis.



LETTRE CIII.

A un Ami auquel on demande une grace.

JE vous charge d'autant plus volontiers de mes petites commissions, que je suis persuadé que vous étes assez généreux & assez bon pour les recevoir avec plaisir. Je vous prie donc de faire voir à vos Libraires le Manuscript que je vous envoye, & de savoir d'eux s'ils seroient d'humeur de s'en accommoder: & si vous avez le tems de le parcourir, vous m'obligerez de le faire, afin que vous puissiez leur dire à l'avance ce que c'est à peu prés. Voilà ce qui arrive aux Amis aussi obligeans que vous l'étes; ils sont quelquefois la victime de leur honnéteté & de leur bon cœur. Si je vous suis bon à quelque chose, je vous ferai connoître que je suis sensible aux plaisirs qu'on me fait, & que je suis veritablement.

LET-



LETTRE CIV.

Réponſe.

JE vous ſuis obligé de me donner occaſion de vous rendre ſervice, & de la juſtice que vous me rendez. Je n'ai pas de plus grand plaiſir que lors que je puis obliger mes Amis, & ſur tout les Amis du premier ordre comme vous. Le malheur eſt que mon credit n'eſt pas aſſez grand ni pour eux ni pour moi; car ſi le pouvoir répondoit à la bonne volonté, ils pourroient compter d'étre toûjours bien ſervis. Je verrai nos Libraires, & vous ferai ſavoir leurs ſentimens ſur vôtre Manuſcrit dont j'ai déja lû quelque choſe que je ne trouve que trop bon pour le goût preſent du Public qui donne fort dans la bagatelle. Que faire à cela, Monſieur, il y a des modes pour les productions de l'eſprit, auſſi bien que pour les Habits. C'eſt aujourd'hui le temps des Sornettes; peut-étre demain ſera-ce celui des bonnes choſes. Quelle biſarrie? peut-

on compter aprés cela sur la reputation? Un Auteur est aujourd'hui l'admiration de tout un Peuple, & demain il sera l'objet de leur mépris. Pour moi je ne compte que sur vôtre Amitié, que je vous prie de me conserver comme une chose qui m'est fort-precieuse. Je suis de tout mon cœur.



LETTRE CV.

De remerciment.

JE souhaitois avec impatience d'étre en état de vous écrire pour vous remercier des bons offices que vous m'avez rendus. Je regardois mon affaire comme perduë, & je n'en dois le succés qu'à vôtre habileté & à vos soins. Le porteur vous contera cent cinquante pistoles, que je vous prie de recevoir en attendant mieux; car ne croyez pas que je m'imagine de m'aquitter par-là des obligations que je vous ai, & soyez persuadé que je suis avec beaucoup de reconnoissance,



LETTRE CVI.

Réponse.

JE n'ai fait pour vous que ce qu'auroit fait tout honnéte homme qui vous auroit connu comme je fais, & vous payeriez trop cher le petit service que je vous ai rendu si j'acceptois les cent cinquante Pistoles que Monsieur.... m'a offert de vôtre part. Songez seulement à nous venir voir; j'ai de bon vin qui vous attend & nous aurons sur le tout le ragoût dont vous faites tant de cas. Croyez-moi toûjours.



LETTRE CVII.

A un Ami, pour lui dire qu'on est sensible à ses bontez.

JE veux faire pour l'amour de vous ce que je ne ferois pas pour mon propre interêt. Vous aimez mon avancement, c'est assez pour m'obliger à y travailler mieux que je n'ai fait jusqu'ici. Je suis si sensible aux bontez que vous avez pour moi, & je suis si aise de vous obeïr, que je ne puis resister à l'ambition que vous voulez m'inspirer, & il ne tiendra pas à moi que je ne devienne bien-tôt grand Seigneur: Mais si j'aspire à une si grande Fortune je vous prie de croire que c'est moins en vûë de mon interêt particulier, qu'en vûë de vous faire connoître la reconnoissance que j'ai de toutes vos bontez. Si jamais l'occasion s'en presente, vous serez convaincu que ma plus grande ambition est de vous être bon à quelque chose, & de vous témoigner combien je suis.

LET-



Suite de la Letre du Hollandois à son Ami, sur la Flaterie.

JE vous ai dit dans ma derniere Letre qu'il y a toûjours des flateurs; je vous dis à present que les plus méchans Princes ont eu leurs Panegyristes & leurs Partisans, & que les plus Augustes Corps n'ont pas toûjours été exempts de cette dangereuse peste que j'appelle flaterie. Lisez les histoires Anciennes vous verrez le venerable Senat Romain donnant à Caligula le titre de trés-bon, & l'appellant le meilleur des hommes quoiqu'il n'y en ait jamais eu de plus cruel & de plus sanguinaire. Vous verrez les plus grands esprits de la Grece occupez à faire les Epithalames de Neron & de son Eunuque Sporus; & vous les verrez enfin porter l'impudence à son comble & prier les Dieux de vouloir benir cet infame Mariage par une heureuse lignée. Ces exemples, il est vrai, ne regardent que les Payens, mais j'ose dire que les flateurs de nôtre siecle ne

sont guere plus raisonnables. Les Chretiens font profession d'une Religion aussi pure que la Religion Payenne l'étoit peu, cependant on ne remarque point cette pureté au sujet de la flaterie, puis-que ceux-ci portent aussi loin que ceux-là l'impudence & l'éfronterie. Cette morale est un peu chagrine, il faut vous en dedommager par la brieveté de ma Lettre, sauf à y revenir si besoin est. Je suis.



LETTRE CVIII.

A un Ami pour lui dire qu'on se fait un plaisir singulier d'en être aimé.

JE suis fort obligé à mes Ennemis d'avoir voulu me faire acroire des choses qui ne sont pas : Il est vrai qu'ils m'ont fait passer de fâcheux momens, cependant je ne saurois me resoudre à les haïr ; au contraire je regarde le mal qu'ils m'ont voulu faire comme un service qu'ils m'ont rendu, puis-que cela a été cause que vous m'aviez fait l'honneur de m'écrire la Lettre du monde

la plus obligeante, qui m'apprend que vous me continuez toûjours l'honneur de vôtre Amitié. C'est une faveur, Monsieur, dont je ne saurois trop vous remercier: Et comme je vous estime infiniment, je ne puis avoir de plus veritable joye que d'apprendre que vous me faites l'honneur de me mettre encore au rang de vos Amis. Je n'oublierai rien pour meriter la faveur que vous me faites, & pour vous faire connoître que je suis autant qu'on le peut étre.



LETTRE CIX.

De Consolation à un Professeur en Theologie, sur la mort de son Fils.

MOn dessein n'est pas, en vous écrivant sur la mort de Monsieur vôtre fils, de chercher dans la Philosophie & dans la Théologie des raisons pour vous consoler: Vous savez tout cela beaucoup mieux que moi, & puisque vous le pratiquez si bien à l'égard des autres, je suis seur que vous vous

l'apliquez aussi à vous mêmes dans la conjoncture présente: Ainsi je ne dois pas me mettre en devoir de vous fournir des remedes que vous trouvez chez vous. Je me contenterai de vous assurer que vos disgraces me touchent autant que vous même, & que je suis avec beaucoup de respect.



Continuation de la Lettre du Hollandois sur la Flaterie.

LEs flateurs, je vous le repete encore, sont les pestes du genre humain, mais sur tout des Princes. Ne connoissez-vous point un Roi en Europe qui eut été peut-être un bon Prince si ces pestes de Cours ne l'eussent infecté de leur dangereux poison, & ne l'eussent regalé de plusieurs titres dont quelques-uns ne peuvent s'apliquer qu'à la Divinité, & si non contens d'excuser ses manquemens, ils ne les eussent sanctifiez, pour ainsi dire, par la plus lâche flaterie qui fut jamais? Ces malheureux Theologiens appellent la

violation de la Foi publique, la juste defense de ses droits. Persecute-t-on des malheureux qui ne demandent que la liberté de servir Dieu à leur maniere, qu'on leur avoit accordée par tant d'Edits & de declarations ? C'est un effet du zele & de la pieté du Prince : Leur fait-on souffrir des tourmens & des tortures qui font horreur à la nature humaine ? c'est en vûë de sauver leurs ames. L'adultere que presque toutes les nations punissent n'est pas seulement un peché veniel selon ces lâches Casuistes, c'est au contraire une galanterie digne d'un grand Prince. Ruine-t-on de miserables sujets qu'on traite comme des Esclaves ? Ce n'est que pour maintenir leur repos & leur tranquillité : Et selon les mêmes gens la grandeur d'un Prince ne consiste que dans la misere de ses Sujets. Déclare-t-on une Guerre injuste qui accable les Peuples & les affame ? cela se fait tantôt pour défendre ses legitimes droits, tantôt pour maintenir la Religion Catholique, & quelquefois aussi pour immortaliser sa gloire. Les choses ont bien changé de face, *heu prisca fides !* Vous avez bien raison de n'esperer du soulagement à vos

miseres que par une grande revolution. Vôtre premier President avoit raison de dire,

Helas quel comble de bonheur,
Si dans le fort de la rumeur,
Nous pouvons un jour faire dire
Ce qu'on chantoit au bon vieux tems,
Vive le Roi nôtre bon Sire,
Et Nosseigneurs du Parlement.

Pour ce coup, Monsieur, j'ai passé les bornes que je m'étois prescrites: la matiere m'a entrainé: Je vous en fais reparation, & suis.



LETTRE CX.

D'un Amant à sa Maîtresse sur l'absence, & sur ses effets.

SI vous étes bien persuadée que je vous aime vous ne devez pas douter que je ne suporte vôtre absence avec une espece de satisfaction. L'absence fait en moi un effet d'autant plus singulier qu'elle ne produit rien de pareil dans

dans le reste du monde, elle redouble ma tendresse au lieu de la diminuer. Dites tant qu'il vous plaira,

Comme dans un Miroir vous voyez un
visage,
Qui disparoit en reculant;
C'est l'Embleme d'un cœur inconstant
& volage,
Si l'objet disparoit, l'amour en fait au-
tant.

Je ne prendrai jamais cela pour moi; & ce portrait n'a asseurément rien qui me ressemble; au contraire l'éloignement me represente les personnes fort-aimables, & je suis toûjours content de celles que je ne vois pas, & lors-que je m'imagine que je vous vois sensible & ayant pour moi mille petites bontez, je suis plus content de cette idée, toute chimerique qu'elle est, que je ne l'ai jamais été de vous mêmes. Quand je vous vois, je sens mes rigueurs, mais lors-que je ne vous vois point je les oublie; & mon imagination n'en conserve plus aucune trace. Je sai bien que vous n'oublierez rien pour redresser cette imagination hebetée; mais quoi qu'il en arrive, j'aurai toû-

jours eu en dépit de vous un peu de bon tems: Comme il est naturel de chercher à se rendre heureux, je n'oublie rien pour m'empêcher de revenir si-tôt auprés de vous.

Qu'un peu d'absence fait grand bien!

a dit un de nos Poëtes. Il me semble que je respire depuis que je suis ici & que je suis plus qu'auparavant.



LETTRE CXI.

Réponse.

PUis-que vous vous trouvez si bien de l'absence, il ne tient qu'à vous d'en faire durer le tems. Je vous promets de ne m'y pas opposer puis-qu'il vous en revient de la satisfaction, & que vous m'en aimez davantage. Vôtre Amour est bien singulier de devenir plus violent à la faveur de l'absence: c'est un privilege qui n'est, je croi, que pour vous seul. Les autres Amans se plaignent de l'absence comme d'un con-

contretems qui trouble leur repos, & vous vous en felicitez comme d'un bien qui met vôtre esprit & vôtre imagination en meilleure assiete. Le secret en est bon & rare.

Les Amans aguerris savent plus d'un bon tour,
Souvent avec succés ils usent de finesse,
Et ne doivent qu'à leur adresse
Des biens qu'ils ne pourroient obtenir de l'Amour.

Nous verrons si vous soûtiendrez la Gageure. Je ne me sens pas jusqu'ici la moindre demangeaison de vous voir: au contraire il me semble aussi que je commence à respirer depuis vôtre départ; mais il ne me semble pas que je sois plus qu'autrefois.



LETTRE CXII.

Autre à la même. Sur le même ſujet.

L'abſence ne m'a fait encore aucun mal non plus qu'à vous ; car je puis vous dire que ſi vous vous faites quelque plaiſir de ma fidelité, l'abſence n'en diminuera rien : je ne vous ſerai que plus fidelle, ſoyez en bien perſuadée. Lors-que je vous enviſage degagée de vos deffauts, je vous trouve la perſonne du monde la plus aimable ; mais il n'en eſt pas tout à fait de même lors-que je vous conſidere avec toutes vos rigueurs. Je veux étre de bonne foi, & vous dire que ſi je vous aime, c'eſt parce que je ne trouve rien de plus aimable que vous. Je ſuis perſuadé que ſi vous avez moins de tendreſſe que bien d'autres, vous avez auſſi plus d'eſprit & plus de beauté, & c'eſt ce qui m'a determiné à vous aimer ; ainſi vous jugez bien que s'il ſe rencontroit quelque perſonne qui pût joindre à un peu de tendreſſe les avantages de l'eſprit & de la beauté que

vous

vous avez ſur les autres, vous ne fairiez pas bien de compter ſur mon Amour; car enfin vous vous trompez, ſi vous croyez que l'eſprit & la beauté ſans tendreſſe ſuffiſent pour ſe faire aimer.

C'eſt par la ſeule Experience,
Qu'on juge du plaiſir d'aimer & d'être aimé;
De cent mille plaiſirs on a la jouiſſance
On eſt toûjours heureux, on eſt toûjours charmé.

Toûjours de vos nouvelles, je vous en ſuplie: Cependant ſoyez perſuadée que je ſuis.



LETTRE CXIII.

Réponſe.

VOus étes un étrange homme avec vôtre abſence: Je commence à m'appercevoir qu'elle fait ſur mon eſprit le même effet que ſur le vôtre.

tre. On ne connoit jamais mieux le prix des choſes qu'aprés qu'on les a perduës. Il me ſemble que depuis que je ne vous vois plus, j'ai pour vous des ſentimens de tendreſſe que je n'ai pas toûjours eu. Je me fais un plaiſir de parler toûjours de vous, mais c'eſt un plaiſir que j'achete un peu trop cher.

Si l'Amour a de la puiſſance,
Il la tire de nôtre cœur
Et ſi nous le flatons au point de ſa naiſſance,
Il détruit nôtre indifference
Et tôt ou tard il eſt nôtre vainqueur.

Je ne ſuis pas la ſeule qui de la ſimple amitié ait paſſé à l'amour. Ce ſont des petits ménagemens dont on n'eſt pas long-tems le maître.

On rechine d'abord, & puis on s'humaniſe,
On fait le delicat, le Doüillet & le fin;
On veut d'abord que l'amitié ſufiſe,
Mais l'amour s'en mêle à la fin.

Le chant d'un Roſſignol, le gazouillement

lement d'un ruisseau, tout enfin me parle de vous, & me fait souvenir que je vous aime. Je dis souvent sans penser à ce que je fais, *quand vous reverrai-je*, Cleandre? Vous savez ce que cela veut dire: Il ne dependra que de vous d'en profiter. Je vous aime, en faut-il davantage, & n'étes-vous pas un cruel homme de m'arracher un avœu que je ne fais pas sans peine? Ne suffiroit-il pas que je vous disse simplement comme à l'ordinaire que je suis.



LETTRE CXIV.

De Consolation d'une Veuve à une autre Veuve sur la mort de son fils aîné.

VOus avez perdu un fils qui vous aimoit par devoir & par reconnoissance, & qui se faisoit considerer par son merite & par son savoir. Cela nous apprend que nous ne devons pas servir Dieu en vûë de joüir des prosperitez de la Terre, mais en vûë des biens celestes, qui sont les seuls que Dieu nous promet dans son Evangile.

Celui que vous pleurez joüit sans doute de ces biens précieux puis-qu'il est mort d'une maniere tout à fait Chretienne. Consolez-vous donc, ma trés-chere Amie: Resignez-vous en la volonté de Dieu: c'est le moyen d'attirer ses benedictions sur les Enfans qui vous restent. Dieu veut que nous sentions ses chatimens, mais il ne veut pas que nos regrets aillent trop loin, & il regarde une douleur excessive comme une défiance de sa Providence & de sa bonté. J'ai été dans l'afliction comme vous, & aprés bien des regrets sur la perte de mon cher mari, Dieu m'a fait la grace de tourner ma douleur du bon côté, & de goûter une tranquilité que je n'avois jamais goûtée. Il nous ôte souvent les biens de la terre pour nous faire mieux penser à ceux du Ciel. Vous avez plus de vertu que moi, & par consequent j'espere que ces reflexions feront sur vous l'impression qu'elles doivent. Ce sont les souhaits de celle qui vous aime comme elle même, & qui est avec sincerité.



LETTRE CXV.

A un Ami qui voyage, pour l'asseurer qu'on se souvient de lui.

IL est bien difficile de vous oublier lors-qu'on vous connoit une fois. Quoi-que la Mer nous separe, je ne laisse pas d'étre avec vous, puis-que j'y songe continuellement. La premiere fois que j'eus l'honneur de vous voir, j'aimai vôtre Compagnie; & comme j'ai eu depuis occasion de connoître ce que vous valez, je ne puis sans beaucoup souffrir me passer de vôtre societé. Tous les momens que vous passez ailleurs sont autant de plaisirs que je perds, & je regarde ceux qui ont l'avantage de joüir en Angleterre de vôtre conversation, comme des gens qui s'enrichissent à mes dépens. Mais il ne seroit pas juste de s'afliger de ce qui fait vôtre plaisir: Je me console donc dans l'esperance que vous me conserverez malgré l'absence la part que vous m'avez donnée dans vôtre Amitié, qui me sera toûjours fort-précieuse. Je suis.

LET-



LETTRE CXVI.

D'une Amante à son Amant, qui ne l'avoit pas connuë en Masque.

JE suis bien aise d'avoir occasion de vous dire à brule-pourpoint que vous n'étes guere Galant, s'il est vrai comme on me l'a dit qu'une Dame Masquée qui paroissoit valoir quelque chose, vous dit hier au soir en particulier cent choses obligeantes, auxquelles vous repondites avec tant de froideur, & si peu de presence d'esprit, qu'elle fut obligée de vous quitter fort mal-satisfaite de vôtre merite. Elle avoit fait un tout autre jugement de vous, & vous croyoit capable de mieux profiter de l'occasion.

Serez-vous toûjours un Oison,
Songez à vous, nôtre Ami Blaise,
C'est étre doublement Nicaise,
De perdre ainsi l'occasion.

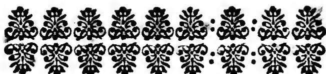
Je vous conseille aprés cette belle avanture de me venir vanter vos proüesses. Adieu vous meritez d'étre puni exemplairement. Je suis. LET-



LETTRE CXVII.

Réponse.

Vôtre Lettre ne m'a pas appris la piece que vous me fites hier au soir. Permettez-moi de vous dire que vous vous étes donné une peine inutile de vous travestir pour vous rendre méconnoissable. Les douceurs que vous me dites, & les duretez que vous m'avez fait essuyer depuis que j'ai l'honneur de vous servir étoient assez capables de vous faire méconnoitre sans le secours de vôtre masque. Qui vous auroit crû capable de passer ainsi du blanc au noir? & le moyen de s'imaginer que vous fussiez jamais d'humeur à me la donner si belle. Je suis persuadé que vôtre esprit & vôtre visage sont également déguisez. Vous devez me tenir compte de ma fidelité, puis-que j'ai eu la constance de ne vouloir pas répondre à la tendresse d'une personne que j'ai regardée comme l'Usurpatrice de vos droits, & par consequent vous devez m'aimer avec autant de passion que je suis.



LETTRE CXVIII.

D'un Pere à son fils dont les affaires étoient devenuës mauvaises par les Banqueroutes qu'on lui avoit faites.

MOn cher enfant. J'ai une double douleur du mauvais état de vos affaires, premierement parce que je suis vôtre Pere,& en second lieu parce que vous me devez quelque chose, que vôtre disgrace vous met hors d'état de me payer. Il faut loüer Dieu de toutes choses: Ne vous affligez pas pour ce qui me regarde: J'espere que Dieu me fera la grace d'avoir du pain pour vous & pour moi. Je vous attens au plûtôt, & suis.



LETTRE CXIX.

De Conseil à un Ami qui parloit perpetuellement de l'esprit.

L'Amitié que j'ai pour vous m'oblige à vous avertir d'une chose qui vous fait tort dans le monde, c'est qu'on ne vous voit parler d'autre chose que de l'esprit. Je sai bien que vous en avez beaucoup; mais il seroit bon que vous ne vous piquassiez pas d'en avoir tant. On prend plaisir à voir bien faire les choses, mais on veut en même temps qu'elles se fassent sans ostentation. Lors-qu'on voit un homme qui parle incessamment d'une chose où il excelle, on soupçonne d'abord qu'il cherche à se faire loüer; ce qui n'est du tout point modeste. D'ailleurs une immodestie de cette nature donne lieu à des prejugez desavantageux; car plus on est parfait en une chose, plus on y est accoûtumé, plus on la regarde avec indifference, & comme une chose commune que cha-

cun peut faire aiſément. Je parierois par exemple que le Roi Guillaume paſſe pluſieurs mois entiers ſans parler de la guerre. Il eſt certain que les plus braves ne parlent de la valeur que rarement, non plus que les plus ſavans des ſciences : Et ſi vous y prennez garde vous verrez que les plus belles femmes ne feront jamais tomber la Converſation ſur la beauté. J'ai crû devoir vous dire mon ſentiment ſur une choſe qui me ſemble capitale, & ſi je ne l'avois pas fait, vous auriez eu raiſon de me blâmer de n'avoir pas rempli les devoirs de l'amitié. J'eſpere que vous ferez juſtice à mes bonnes intention, puis-que je ſuis autant qu'on peut l'être.



LETTRE CXX.

D'une Amante à ſon Amant pour le ſolliciter de reprendre ſon cœur.

VOus étes éternellement ſur les plaintes, & je commence à m'en laſſer. Vos Lettres & vos converſa-

tions ſont également lugubres. Vous ſavez que ce n'eſt pas là le moyen de me plaire, car je vous ai dit plus d'une fois que les doleances perpetuelles ne m'accommodoient pas. Cet avis charitable n'a fait aucun changement en vous. Faites donc le dolent tout ſeul je vous en conjure, & ſi pour me delivrer de vos lamentations il ne s'agit que de vous rendre vôtre cœur que vous dites m'avoir donné, je vous le rends ſans regret, & je vous declare qu'un cœur aussi gai que le mien ne ſauroit bien s'accommoder d'un cœur auſſi langoureux que le vôtre: Et afin que vous n'en prétendiez cauſe d'ignorance je ſigne,

DORIMENE.



LETTRE CXXI.

Réponſe.

IL y a je ne ſai combien de temps que vous tenez mon cœur dans les fers, & vous me le renvoyez aujourd'hui tout eſtropié & tout malotru qu'il eſt.

Belle recompenſe pour vous avoir ſi bien ſervie ! Vous devriez bien au moins en me le rendant ſi honnétement me dire ce que vous voulez que j'en faſſe; car enfin il eſt ſi diſgracié que je ne croi pas, graces à vôtre humanité, que perſonne voulut le recevoir. Il vous eut été plus honnéte & plus glorieux de me le rendre avant que de l'avoir ainſi defiguré. En ce cas, Mademoiſelle, il n'eut pas balancé à prendre ſon parti, & j'oſe dire même qu'il eut été reçû avec joye. Ingrate! Les infirmitez que vous lui reprochez ſont des infirmitez dont vous étes la cauſe: Vous avez fait le mal, & vous voulez que j'en porte la peine. Je vous déclare donc que je ne veux pas le reprendre, & que quelque dolent qu'il puiſſe étre, vous étes obligée de ſouffrir ſes doleances, ou de faire ceſſer la cauſe qui les produit. Il ne tient qu'à vous de le rendre gai : Je vous en ai dit & redit les moyens; vous n'avez qu'à les mettre en uſage, & puis plus de lamentations. Je ſuis & ſerai malgré vôtre injuſtice.



LETTRE CXXII.

De Consolation d'un Pere à son Fils sur la mort de sa Femme.

Vôtre affliction est du nombre de celles qu'on ne sauroit condamner sans injustice; mais quelque juste qu'elle soit, vous pouvez la porter trop loin, & c'est ce que j'y trouve de condamnable. J'apprens avec douleur qui ni les conseils de vos Amis ni vôtre propre raison ne vous servent de rien, & que vous étes dans un état de desespoir. Considerez que vous ne sçauriez anticiper vôtre mort sans anticiper la mienne; Songez à ce que vous devez à un Pere qui ne peut s'empêcher de vous blâmer de ce que vous témoignez des sentimens tout contraires à ceux de vôtre Epouse, & de ce que l'Epoux d'une Femme qui a quitté le monde avec tant de resignation & tant de constance, fait paroître dans sa disgrace si peu de fermeté & de courage. Revenez-donc à vous mêmes, & considerez que

puis-que malgré vos foiblesses, mon cœur est toûjours le même pour vous, si vous ne moderez vôtre affliction la perte de vôtre Epouse sera bien-tôt suivie de celle de vôtre Pere. Je suis.



LETTRE CXXIII.

A un Ami pour l'empêcher d'épouser une Femme riche & souverainement laide.

JE suis tenté de croire que la tête vous a tourné, lors-que je vous vois resolu à épouser la personne dont vous me parlez dans celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Vous n'étes pas riche, dites vous, & elle l'est. Vous laissez-vous si fort ébloüir au bien, & ne considerez-vous pas que si l'on balançoit son bien avec sa laideur, & qu'on deduisit cent pistoles pour chaque ride ou autre difformité, elle seroit plus pauvre que vous. Dans les sentimens où j'ai ouï dire qu'elle est de prendre un Mari qui aime non seulement son bien, mais aussi sa personne,

je suis surpris que vous ayez pû lui persuader que vous n'en voulez qu'à ses beaux yeux. Croit-elle que son merite vaille dix mille livres de rente, ou s'imagine-t-elle qu'on ne doit regarder cette somme que comme l'assortiment de ses autres perfections? Je vous trouve bien hardi d'aller conter des douceurs à cette Femme, & de vous épuiser en protestations. J'eusse été plus droit & plus sincere que vous. Je lui eusse dit de bonne foi que je n'en voulois qu'à son bien, & que si elle vouloit me le donner j'en aurois toute la reconnoissance possible: Et si elle est raisonnable elle se feroit mieux accommodée d'une maniere d'agir si franche & si genereuse, que de la Comedie que vous avez joüée. Quand on est capable de faire un tel personnage avec une Femme, je ne sai si l'on n'en feroit pas une aussi vilaine avec un Ami. J'attens la conclusion du Roman, & je suis.



LETTRE CXXIV.

A un Ami pour lui témoigner qu'on fait cas de son Amitié.

JE suis naturellement pareſſeux à écrire à ceux mêmes qui me font cet honneur, & je pretens que vous devez me tenir quelque compte de ce que je ne me laſſe pas de vous écrire quoique vous ſoyez le plus grand menager de Lettres que je connoiſſe. Il faut que je vous aime bien pour forcer ainſi mon naturel, & pour vous écrire malgré ma pareſſe & vôtre ſilence. Je vous aime en effet, & je fais tant de cas de vôtre amitié, qu'encore que je ſois fort-delicat ſur ce chapitre, & que j'oublie fort-aiſément ceux qui veulent bien m'oublier, je ne laiſſe pas de ſentir que j'ai pour vous quelque choſe que je n'ai pas pour tout le monde. C'eſt à dire en un mot que quand vous vous étudieriez à me bannir de vôtre ſouvenir je n'aurois pas aſſez de fierté pour ſoûtenir la gageure ſur ce

pied,

pied-là, & je croi que je vous aimerois encore malgré vous. Jugez de mon cœur par le petit portrait que je vous en fais; soyez un peu plus exact à me faire savoir comment vous vous portez, & ne doutez pas que je ne sois en dépit de vos irregularitez.



LETTRE CXXV.

A un Ami, auquel on reproche d'avoir trop attendu à nous apprendre qu'il se souvient toûjours de nous.

S'il est vrai que vous ne m'ayez pas oublié, il me semble que vous vous prenez un peu trop tard à me le faire savoir. Est-ce que vous avez voulu me surprendre, ou que vous avez voulu me derober la connoissance de mon bonheur? ou bien est-ce que ce bonheur étant fort au dessus de ce que je devois raisonnablement esperer, vous avez jugé à propos de prendre du tems pour me dire en termes choisis que vous vous souvenez encore de moi? c'est toûjours quelque chose n'ayant que

des paroles à me donner d'en choisir de riches & de magnifiques. Bien des gens s'en accommoderoient, & il est fâcheux qu'un homme qui écrit aussi delicatement que vous, ait affaire à une personne à laquelle il n'est pas aisé de déguiser la verité. Je suis trop simple pour me laisser tromper par un honnéte homme, & si vous voulez y reussir à l'avenir, je vous conseille de le faire avec moins d'art. Vôtre belle Lettre est une marque de la delicatesse de vôtre esprit, & nullement de vôtre amitié. Tout ce que vous me dites d'obligeant se reduit à me faire croire que vous avez pensé en moi. Je n'en saurois croire plus long-tems sans faire tort à la bonne opinion que je dois avoir d'une personne qui a des occupations si glorieuses & si importantes. Je serai fort content sans pretendre à l'honneur de vôtre amitié, si vous voulez conserver celle que je vous ai voüée. Tout cela n'empêche pas que je ne vous estime beaucoup, & que je ne sois de tout mon cœur.



LETTRE CXXVI.

De Consolation à une Veuve de qualité, sur la mort de son Epoux qui fut tué à la Bataille de Landen.

DIeu vous a privé de vôtre Illustre Epoux, qui vient d'expirer dans le lit d'honneur, & dont la mort a été aussi glorieuse que la vie. Vous savez, Madame, que la mort est le chemin de toute Terre : mais vous avez encore une autre raison qui doit beaucoup contribüer à vôtre consolation, c'est que vôtre généreux Epoux a fini glorieusement sa carriere pour le service de la patrie, & pour le maintien de la liberté de l'Europe. Comme vous l'aimiez passionnément, vous devez aimer aussi les beaux fruits de vôtre Mariage, je veux dire vos chers Enfans, à l'education desquels vôtre vie est absolument necessaire. Ainsi, Madame, moderez vôtre douleur, servez vous utilement des grandes connoissances que vous avez, & n'attirez pas à vôtre Famille

perte

perte sur perte. Je prie Dieu de tout mon cœur qu'il lui plaise de proportionner ses graces à vos besoins, & de vous donner toutes les consolations qui vous sont nécessaires. Faites moi la justice d'étre persuadée que je prens à vôtre malheur toute la part que je dois y prendre, & toute celle qu'un généreux Ami prendra toûjours à vôtre bonne ou mauvaise Fortune. Je suis avec beaucoup de respect.



LETTRE CXXVIII.

A un Ami pour lui dire ce qu'on pense d'un Demoiselle qu'il est sur le point d'aimer.

JE suis sensible à la confiance que vous avez en moi, & je vous sai bon gré de chercher les moyens de connoître les personnes avant que de les aimer. Vous ne pouviez vous adresser à personne qui vous parlât plus sincerement, ni qui connut peut-étre mieux la personne dont il s'agit. Vous n'avez pas tout le tort de la trouver aimable:

mable: Elle l'eſt peut-étre autant que Femme du monde: Au reſte elle a été aimée & a aimé; ſes premieres Amours ont épuiſé ſa tendreſſe, & je puis vous dire qu'elle n'a plus de veritable paſſion. Tout ſe reduit chez elle à la Galanterie qu'elle menage d'autant plus adroitement, que paroiſſant en elle avec beaucoup de naturel, on prend fort-aiſément la facilité de ſon eſprit pour une naïveté de ſentimens. Elle n'affecte point cet air prude qu'on voit à d'autres; Mais elle ſait menager avec adreſſe une fauſſe negligence. Elle n'entreprendra jamais d'enlever un Galant enſeignées déployées, ſi j'oſe ainſi dire; elle ſait l'attirer par fineſſe, & le conſerver auſſi habilement qu'elle a ſeu l'aquerir. Enfin elle eſt femme à ſe plaindre ſi vous ne lui donnez pas tous vos ſoins; car comme elle vous dit ſans façon qu'elle eſt tout à vous, elle pretend auſſi que vous ſoyez tout à elle. Voilà naïvement ce que j'en ſai. Je ne charge point, & je vous laiſſe tirer les conſequences que vous jugerez à propos. Je ſuis.



LETTRE CXXIX.

Réponse.

SI tout le monde étoit de vôtre caractere, il ne feroit pas difficile de choisir des Amis, & l'on s'épargneroit bien de la peine & bien du chagrin; car comme il n'y a rien qui contribüe plus à la douceur de la vie que l'Amitié, il n'y a rien aussi qui en trouble plus le repos que les Amis lors-qu'on a le malheur de les mal choisir. Vous avez toutes les qualitez qui font un veritable ami, & quand je n'en aurois pas autant de preuves que j'en ai depuis long-tems, la maniere sage & desinteressée dont vous me parlez de la personne sur laquelle je vous ai consulté feroit capable de me convaincre que vous étes le plus sage & le plus modeste ami du monde. Je profiterai de vos avis, & je sens les consequences que j'en dois tirer. J'avois beaucoup de penchant à aimer cette Demoiselle: ses manieres m'avoient tou-

touché, & je suis bien heureux d'avoir conservé ce sang froid, qui me met encore en état de me servir de ma raison. Je ne sai pourquoi les Poëtes & les Peintres se sont avisez d'appeller l'Amour aveugle. J'aimerois mieux dire que l'Amour est une passion dont le cœur fait souvent un fort-mauvais usage. C'est le cœur qui est aveugle, & le seul coupable de nos bevuës. Je vous suis infiniment obligé de vôtre sincerité, & je demeure avec une parfaite reconnoissance.



LETTRE CXXX.

D'une Dame à son Amant, qui se plaignoit perpetuellement, & qui avoit du penchant à la jalousie.

VOs interêts me sont trop précieux pour vous abandonner à vôtre propre conduite, & pour ne pas vous avertir que les plaintes continuelles que vous faites, & les dispositions que vous avez à la jalousie commencent à me donner quelque dégout. Vous ne devez

devez pas douter que vous ne ſoyez aimé & même que vous ne le ſoyez tendrement. Sur quoy fondé étes-vous donc toûjours dans les plaintes? eſt-ce par delicateſſe? on peut étre delicat, mais il ne faut pas étre chicaneur. Les plaintes qui ſont fondées ſur la delicateſſe ont des agremens, mais les autres ne font qu'ennuyer. Vous feriez fâché de convenir de vôtre bonheur avec moi, & ſans les Epithétes de cruelle & d'inhumaine que vous me donnez *gratis*, je ne ſai pas ce que vous feriez. On ne voit pas de bon œuil que vous ſoyez toûjours en garde contre les proteſtations & les vœux qu'on vous fait, & c'eſt aſſez faire de vous dire qu'on vous aime ſans avoir le chagrin de ſentir que vous n'en étes pas perſuadé. Si vos plaintes ne regardoient que le plus ou le moins de l'Amour qu'on a pour vous, elles ne ſeroient pas ſi condamnables, encore faudroit-il qu'elles fuſſent accompagnées de beaucoup de douceur, & degagée des airs chagrins qu'on ne peut s'empécher d'y remarquer. Les plaintes en général ne font que découvrir le foible de celui qui les fait; mais ſur tout celles qui viennent d'un principe de jalouſie n'aboutiſſent

à rien

à rien qu'à faire concevoir mauvaiſe opinion d'un Amant. Le meilleur eſt d'aimer avec aſſez de confiance pour ne point craindre de changement, ou d'aimer avec tant de moderation qu'on puiſſe voir ſans inquietude les progrez d'un Rival. Si vous vous imaginez que deux perſonnes qui s'aiment doivent ſe tourmenter perpetuellement, je vous declare que ce n'eſt pas là mon ſentiment, & que je croi tout au contraire que l'Amour n'eſt pas incompatible avec le repos. On ne fait pas grand cas de vos inquietudes, au contraire on les impute à vôtre biſarrerie parce-qu'elles reviennent ſouvent, & quoi-que l'Amour & la raiſon ne marchent pas toûjours enſemble, cela n'empêche pas qu'un Amant ne doive éviter les extremitez. Je vous parle de cette maniere parce-que je vous aime, & que je ferois fâchée d'avoir ſujet de ne vous plus aimer. Profitez des avis ſinceres que je vous donne, & croyez que je ſuis.



LETTRE CXXXI.

De Consolation à une Mere sur la mort de son fils.

JE vous croyois consolée, cependant vous pleurez & vous gemissez comme à l'ordinaire. Vôtre affliction surprend tous vos Amis; & pour moi, Madame; quand je songe que vous avez toûjours fait paroître une pieté solide & constante, je ne saurois m'empêcher d'étre surpris que vous portiez si loin vôtre douleur. Dieu vous avoit donné un fils, il a jugé à propos de le reprendre peu de tems aprés sa naissance: Il est dans l'âge d'innocence, & il ne faut pas douter qu'il ne jouïsse de la felicité éternelle. Puis-que vous l'aimez tant, vous devez, Madame, vous rejouïr de son bonheur. Il est heureux en toutes manieres, il voit Dieu & ne l'a pas offensé, il triomphe & n'a pas combatu; il est heureux encore de ce que la brieveté de sa vie le delivre des peines & des miseres qui sui-

ſuivent ordinairement la nature humaine. Ainſi, Madame, au lieu de vous plaindre; vous avez ſujet de vous réjoüir, puis-que l'état où il eſt dans le Ciel eſt infiniment plus excellent que toutes les dignitez qu'il pourroit avoir ſur la terre. Je ſuis avec beaucoup de reſpect.



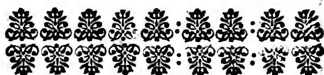
LETTRE CXXXII.

A un Ami, ſur la ſimplicité & ſur la ſottiſe.

VOus étes trop éclairé pour confondre la ſimplicité & la ſottiſe; car il y a beaucoup de difference entre ces deux choſes, & Madame *** a eu raiſon de vous faire cette diſtinction. Je ſuis ſeur que ſans la chaleur de la diſpute vous n'euſſiez pas fait la moindre difficulté là-deſſus. Je ſai qu'on eſt bien aiſe d'avoir raiſon, & que cette démangeaiſon nous porte ſouvent trop loin; mais enfin il y a certaines veritez qu'on ne doit jamais méconnoître; & n'en deplaiſe à ces beaux eſprits qui ſe

se sont fait un honneur de loüer des choses qui ne sont rien moins que loüables, ce n'est pas en cela que consiste le veritable esprit; au contraire lorsqu'on a l'esprit juste on va toûjours au but, & l'on ne prend jamais rien de travers. Vous savez cela mieux que moi, venons au fait. Un sot est ce me semble insupportable de quelque maniere qu'il se produise; car il est opiniâtre, facheux, superbe, incommode, envieux, infidelle, ingrat, ceremonieux, decisif, avare, interessé, & ne relâchant rien de ce qu'il croit lui étre dû; il n'est en un mot que pour la Fortune, & les choses les plus precieuses n'ont rien pour lui de precieux; la coûtume est son unique guide, & les étourdis sont toûjours son modelle. Il y a des Nations dans le monde qui ne feroient pas pour rien du monde ce que leurs Peres n'ont point fait: les coûtumes des autres Peuples quelque bonnes qu'elles soient ne sont point de leur goût, & ils seroient fâchez d'en profiter; ils veulent étre Macedoniens, & seroient fâchez d'étre des Alexandres. Vous savez ce que je veux dire, & il n'est pas nécessaire

faire de vous l'expliquer. A une autre fois pour la simplicité: cependant croyez moi.



LETTRE CXXXIII.

Au même sur la simplicité.

APrés vous avoir fait le portrait des sots, je dois, puis-que je vous l'ai promis, vous faire celui des simples, & vous jugerez en suite de la difference qu'il y a entre les uns & les autres. Les simples sont doux, accommodans, dociles, justes, fidelles, liberaux, reconnoissans, peu soupçonneux, & ne se defians que d'eux-mémes. S'ils font quelque faute ils sont bien aises qu'on les en avertisse, & tâchent à s'en corriger: Ils admirent les bonnes qualités qu'ils ne possedent pas, & travaillent à les aquerir: Ils s'accommodent de tout ce qu'ils peuvent expliquer à leur avantage, & ils ne seroient pas fâchez que tout le monde fut heureux. Si leurs connoissances sont petites, elles

sont

font assez pures pour sentir qu'il leur manque bien des choses qu'ils reçoivent avec plaisir lors-qu'on veut les leur communiquer. Voilà, Monsieur, ce que j'ai crû devoir vous dire sur la matiere, qui me fourniroit bien des considerations si j'avois loisir d'en faire: Mais il faut vous laisser quelque chose à faire, & finir en vous asseurant que je suis de tout mon cœur.

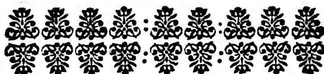


LETTRE CXXXIV.

A un Ami pour l'asseurer de la reconnoissance qu'on a de ses faveurs.

IL faut étre aussi honnéte & aussi généreux que vous l'étes pour vous souvenir de moi, & pour mettre au nombre de vos Amis une personne qui n'est plus rien dans le monde. Je n'ai point de grace à esperer puis-que j'ai renoncé aux devoirs de la societé, ainsi il est juste de ne rien donner à celui qui ne rend rien: cependant vous ne laissez pas malgré tout cela, de me faire des faveurs, qui m'obligent à une éternelle reconnoissance, & à étre toute ma vie.

LET-



LETTRE CXXXV.

D'un Pere à une de ses parentes sur la mort de son propre Fils qui ne s'étoit pas bien gouverné.

JE viens de recevoir une Lettre de l'Armée qui m'apprend que mon fils a été tué au dernier combat : cette nouvelle m'afflige au dernier point. Ce fils qui m'a donné tant de déplaisirs pendant sa vie, m'en donne encore aprés sa mort. Je m'étois flaté que la raison lui viendroit avec l'âge, & quelques Amis m'avoient déja mandé qu'il commençoit à se reconnoître; mais Dieu n'a pas voulu me donner la joye de voir sa conversion. Je suis.



LETTRE CXXXVI.

Réponse.

UN Pere est toûjours Pere, & il est difficile d'étouffer les mouvemens de la nature. Nous croyons quelquefois ne pas aimer nos Enfans, ou du moins nous voudrions nous le faire accroire lors sur tout qu'ils nous donnent quelque sujet de chagrin; mais lors-qu'ils viennent à mourir, la nature se reveille, & il se trouve que nous les aimions tout de bon. Vous devez vous consoler de la mort de celui que vous venez de perdre, puisqu'il vous en reste encore d'autres. Je prie Dieu que vous en ayez plus de satisfaction; cependant je suis.



LETTRE CXXXVII.

De Felicitation à un Ami qui a été avancé.

ON est heureux de servir un Prince qui connoit le vrai merite, & qui le sait recompenser. Il a rendu justice au vôtre en vous avançant. Je n'ai encore vû personne qui n'approuve le choix qu'il a fait de vous, & je vous avoüe que la joye que le public en témoigne augmente de beaucoup la mienne. Puissiez-vous joüir long-tems de vôtre nouvelle dignité, & que cette élevation face éclater vos vertus, & soit un degré qui vous éleve aux plus grands honneurs. Je ne croi pas qu'il soit nécessaire de vous demander la continuation de vôtre Amitié: Vous n'étes pas de ces gens dont le cœur change aussi-tôt que la Fortune. Vous n'aimez pas aisément; mais lors qu'une fois vous aimez, on ne sauroit mieux aimer. Je suis de tout mon cœur.



LETTRE CXXXVIII.

D'une Amante à son Amant, pour répondre à un Billet tendre.

VOus me sollicitez à me souvenir de vous, comme si je pouvois vous oublier. Vous étes si bien dans mon cœur que je m'oublierois plûtôt moi-même. Je vous trouve par tout où je suis, parce que je ne pense qu'à vous. Je ne vous prie pas de ne point m'oublier; mais je vous prie de menager une santé qui m'est chere, aimez-moi autant que je vous aime, & me croyez.

LET-





LETTRE CXX

A un Ami pour lui marquer combien on lui est redevable de son souvenir.

VOs Lettres me font un plaisir sensible. Vôtre nom seul me rejouit, & je cheris beaucoup l'honneur que vous me faites de vous souvenir toûjours de moi. Je vous en remercie de tout mon cœur. Vos faveurs m'obligent sensiblement. Lors-qu'on vous aime on vous rend justice; mais quand vous aimez c'est une grace que vous faites. Je me fais honneur de celle que je reçois de vous, & je ne saurois vous dire combien j'ai de joye que mes desirs soient accomplis, & que je ne sois haï d'une personne qui me paroit la plus aimable du monde, & que je ne saurois m'empêcher d'aimer, supofé même qu'elle n'eut pour moi que de l'aversion ou de l'indifference. Soyez persuadé de cette verité, & faites moi la grace de croire que je suis trés-veritablement.



LETTRE CXL.

A une Dame, qui demandoit qu'on lui écrivit.

PUis-que vous voulez que je vous écrive, je n'ai garde de m'en défendre : Vous me l'ordonnez si galamment qu'il n'y a pas d'apparence de vous refuser ; cependant il semble que la même raison qui m'a obligé de vous promettre, devroit m'obliger à ne vous pas tenir parole ; parce-que je connois par-là que vous étes si delicate en matiere d'agremens, qu'il faut qu'une chose, pour mériter vôtre approbation, soit d'un prix excellent. Aussi Madame, si je vous écris c'est bien moins pour vous plaire que pour ne pas vous desobeïr. Je vous avoüe que les sages n'écrivent aujourd'hui que le moins qu'ils peuvent, parce-que la plû-part des gens ont le goût & l'esprit

gâté :

gâté: Outre qu'il y entre je ne sai quelle malignité ou envie qui fait prendre de travers ce qu'on dit de plus sensé. D'ailleurs on traite les Auteurs avec beaucoup d'injustice. On ne leur tient nul compte de plusieurs bons endroits, & on releve sans miséricorde la moindre bevûë qu'ils font; de sorte qu'un endroit foible est capable de décrier tout ce qu'il peut avoir fait de bon en sa vie. C'est une chose étrange que les deffauts de l'esprit & du cœur de la plûpart du monde. Il faut regarder ce desordre de sang froid, & s'empêcher d'y tomber. Je suis.



LETTRE CXLI.

Sans sujet.

JE soutiens que vous devriez étre en ville, & qu'il est fâcheux que vous n'y soyez pas. On replique qu'on croit que vous y étes. Je suis persuadé qu'il n'y a rien de plus doux que de pouvoir croire qu'on est avec des

personnes dont on aime la Conversation. Pour moi je ne suis pas fait de cette maniere, & je ne saurois m'imaginer que vous soyez en ville, & que Madame..... soit à la Campagne. De vos Lettres je vous en suplie pour me consoler sur ce sujet. Je suis de tout mon cœur.



LETTRE CXLII.

*Du Pere *** à une Belle Huguenotte sur son changement de Religion, & sur son Mariage.*

LA nouvelle de vôtre changement de Religion m'a donné une joye que je ne saurois vous exprimer; car quel chagrin pour moi de croire que vôtre ame en se separant de vôtre corps devoit s'en aller dans un lieu aussi vilain & aussi desagreable, que celui qu'elle occupe à present est agreable & charmant? Je suis seur que le Troupeau dont vous vous étiez detournée vous recevra à bras ouverts. Mais, Madame, vous avez encore une autre erreur

reur dont vous devez faire abjuration, qui eſt de renoncer à vôtre indifference afin que vous ſoyez toute renouvellée, & qu'on puiſſe dire à juſte titre que vous étes nouvelle Catholique, nouvelle mariée, que vous avez une nouvelle Doctrine, & de nouveaux ſentimens. Peut-on vous convaincre de vos erreurs plus agreablement qu'en vous mariant? ha! Madame, que c'eſt une forte raiſon, & bien capable d'éclairer le cœur & l'eſprit! Monſieur M. eſt plus ſavant que moi, & aprés qu'il vous aura inſtruite, vous pourrez vous tirer d'affaire par tout. Il a déja fait un grand coup de vous convertir; il ſert ſa Religion & ſes interêts, il s'aſſeure mille plaiſirs, ſans compter que ces plaiſirs ſeront en l'autre monde quelque choſe de meritoire pour lui, & qu'il ſera recompenſé d'avoir fini ſes jours avec la plus jolie perſonne du Royaume. Nous ne vous regardons, Madame, que par rapport à l'ame, mais Monſieur M.... ne croit pas que l'ame ſeule face la perſonne, & par conſequent il ne vous regarde pas comme nous; & à la verité il ne vous aimeroit qu'à demi, s'il ne vous aimoit que par rapport à l'ame. Je trouve qu'il

a raison, & je connois un homme qui vous aimeroit aussi parfaitement que lui, s'il étoit permis. Je suis avec respect.



LETTRE CXLIII.

A un Ami pour lui témoigner qu'on a de la joye d'être dans son souvenir.

QUe ne puis-je vous faire connoître la veritable joye que j'ai de l'honneur que vous me faites de vous souvenir de moi: Je suis seur que vous m'en tiendriez compte, & que vous ne me croiriez pas tout à fait indigne de la grace que vous me faites. Comme j'en connois parfaitement bien le prix, il n'y a rien aussi que je ne fisse pour la meriter. Je n'oublierai jamais les agreables momens que j'ai passé avec vous: je me souviendrai toûjours de vôtre esprit, & de la générosité de vôtre Ame qui m'a entierement charmé; & qui fait que depuis je n'ai d'autre ambition que de vous persuader avec

avec combien de respect & de veneration je suis.



LETTRE CXLIV.

A un Ami sur plusieurs particularitez, & sur tout pour l'asseurer qu'on fait cas de son Amitié.

JE vous suis trés-obligé de la continuation de vôtre Amitié, & du plaisir avec lequel vous recevez mes Lettres, que je vous écrits sans façon & en Ami. Vous pouvez même vous apercevoir que je n'ai aucun soin de mon stile, que je neglige les ornemens, & que je n'employe ni Phoebus, ni Balzac, ni Voiture. Il paroit ici un petit livre qui fait du bruit parmi les Refugiez. L'Auteur a du brillant, & son livre est fort-agreablement écrit. C'est un Melancolique qui pense bien, mais à mon avis il cherche maître en matiere de Religion, & je ne voudrois pas repondre qu'il le trouve. Ces sortes de gens sont aujourd'hui fort communs. Tout le monde est ici occupé

à mettre les choses en état de commencer la Campagne de bonne heure. Monsieur l'Abé Renaudot nous promet toûjours des Merveilles. Le pauvre Diable se tuë à force de nous faire esperer; mais je croi qu'il a le nez cassé, & qu'il craint comme les autres la diminution de sa pension. Je croi que le Saint Pere est plus fin que nous: Il fait ses affaires & laisse les nôtres. Deux ou trois ans ne sont pas grand chose à ceux qui ne manquent de rien; mais six mois sont six siécles à ceux qui manquent de tout. De vos nouvelles de tems en tems. Je suis à mon ordinaire.



LETTRE CXLV.

A un Ami au sujet d'un homme de Lettres qui vit mal avec sa Femme.

LE Mariage est une belle chose lorsqu'il est bien assorti, mais c'est ce me semble un enfer quand la mesintelligence s'y fourre. J'avois déja appris que le Docteur dont vous me parlez ne vivoit pas bien avec sa femme, mais je ne croyois pas qu'il en fut venu jusqu'aux

qu'aux coups. L'homme eſt à plaindre d'étre ſujet à tant de deſordres, & tout cela pour n'étre pas le maître de ſes paſſions. Uu Crocheteur peut batre ſa femme ſans que perſonne le trouve fort-mauvais, parce-qu'on ſait que la brutalité ne manque jamais à ces ſortes de gens: Mais qu'un Docteur gourme la ſienne, & qu'il la laiſſe mourir de faim, c'eſt une choſe qu'on ne ſauroit voir ſans ſurpriſe. S'il s'imagine la rendre ſainte par les maux qu'il lui fait ſouffrir, il ſe trompe groſſierement: ce n'eſt pas par-là qu'on rend une femme raiſonnable. Les parens qui lui ont donné cette pauvre fille voient à preſent qu'on n'a jamais bon marché de mauvaiſe marchandiſe. Il ſeroit à ſouhaiter que des gens auſſi fantaſques & auſſi bourrus que ce Docteur ne ſe mariaſſent jamais. Ce ſeroit le moyen de cacher leur folie, & de conſerver encore dans le monde quelque reputation. Que ce Docteur faſſe le fou tant qu'il lui plaira, nous ferons bien vous & moi de profiter de ſon extravagance. Je ſuis.

LET-



LETTRE CXLVI.

De Compliment & de loüanges à une Dame d'un merite distingué.

IL n'y a personne qui ne vous loüe, & qui ne convienne que vous avez beaucoup d'esprit; Je serois bien ridicule de me separer de la multitude qui a tant de raison d'étre charmée des agrémens de vôtre personne; & d'autant plus ridicule, qu'il n'y a peut-étre en Hollande qui que ce soit qui ait mieux connu que moi la délicatesse de vôtre esprit & la grandeur de vôtre merite. Vous parlez & jugez bien de toutes choses sans affectation, & vous avez tant de justesse à penser & à vous expliquer sur toutes les questions qui se presentent, que je passerois avec justice pour un homme de méchant goût, si je n'admirois pas la bonté du vôtre. Il n'y a rien en vous qu'on ne doive loûer: mais comme il me faudroit trop de tems pour loüer tout ce que vous avez de loüa-

loüable, il suffit ce me semble de s'attacher aux choses qui sont l'essentiel de la veritable loüange, que je ne fais encore qu'efleurer afin de ne pas faire souffrir vôtre modestie. Je finis donc en vous asseurant que je suis avec beaucoup de respect.



LETTRE CXLVII.

A un Ami sur la Galanterie & sur l'honnêteté.

JE ne trouve rien de plus juste que la difference que vous faites entre un honnéte homme & un Galant homme. Il y a bien des gens qui ne les distinguent pas: cependant il est certain que ce n'est pas la même chose, & qu'un Galant homme a certains agremens que l'honnête homme n'a pas toûjours; & quoi-que celui-ci en ait de grands, il ne se mêle des choses du monde qu'avec plus de retenuë. La Galanterie qui est d'ordinaire le partage des jeunes gens passe comme une fumée, & souvent elle devient meprisable à ceux

mêmes

mêmes qui l'ont admirée. Il n'en eſt pas de même de l'honneteté, car ſi l'on aime un honnéte homme entant que tel, on l'aime juſqu'à la fin. C'eſt ce qui m'oblige à faire tant de cas de vôtre amitié que je vous prie de me continuer comme ſi je la meritois bien, puis-que vous ne ſauriez la donner à perſonne qui fut plus veritablement que moi.



LETTRE CXLVIII.

D'un Amant à ſa Maîtreſſe qu'il avoit vûë dans le Bain.

PErmettez moi de vous dire que vous avez le plus grand tort du monde de vous cacher lors-que vous allez vous baigner. J'eus le plaiſir de vous voir hier au ſoir ſans voiles, & j'ai été plus heureux qu'Acteon, quoique j'aye vû quelque choſe de plus beau que Diane. Je n'ai rien vû qui ne vous face honneur, & qui ne ſoit trés digne d'étre vû. Vous étes bien modeſte de cacher tant de beautez, car

vous voulez bien que je vous dise que celles que vous derobez à la vûë repondent parfaitement bien à celles que vous faites paroitre. Comme je n'ai de ma vie vû tant de merveilles qu'hier au soir, je voudrois bien pouvoir vous dire sans vous déplaire ce que je pense de vôtre beauté, & loüer ici tout ce que j'ai vû de loüable. Je pensai cent fois m'aller jetter à vos pieds, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que je me rendis le maître de mes premiers mouvemens. Vous seriez doublement injuste d'être fâchée que je vous aye vûë dans cet état: l'avanture vous est avantageuse parce-que je ne me plaindrai plus lors-que vous ferez la cruelle, persuadé que je suis à present que vous avez des Bijoux qui meritent d'être conservez, & que vous n'avez pas tout le tort de faire la rencherie. Il est bien difficile de voir la beauté de vôtre corps, & de se plaindre de la fierté de vôtre esprit.

Toûjours charmé de ce qu'on aime,
On n'y voit rien qui ne soit trés-parfait;
Tout y est sans deffauts, tout y est à souhait.

Tout

Tout plait quand l'Amour est extrême.

Je ne pretens pas en disant ceci qu'il faille vous aimer pour vous trouver belle, car tous ceux qui vous voyent sont convaincus qu'on n'a pas besoin pour cela du secours de l'Amour, mais mon dessein est de vous faire connoître combien je vous aime, pour vous obliger de me dire que vous m'aimez aussi.

Lors-qu'une Belle est rigoureuse,
Elle ignore le mal qu'elle voudroit guerir;
Une flâme muette est toûjours paresseuse
Aussi-tôt qu'on s'explique on cesse de souffrir.

Si vous ne voulez pas être accusée d'ingratitude, vous ne sauriez vous empêcher d'aimer un homme qui vous aime plus que soy-même, & qui est tres-veritablement.



LETTRE CXLIX.

A un Ami pour lui dire qu'on lui est obligé de son souvenir.

J'ai appris que vous me faites l'honneur de vous souvenir encore de moi, qui ne suis plus bon à rien. C'est une preuve de la bonté de vôtre cœur & de la grandeur de vôtre Ame; & si je ne vous en ai pas remercié plûtôt, ce n'est pas que je ne vous sois sensiblement obligé, & que je ne me face un trés-grand plaisir de la continuation de vôtre Amitié: mais je craignois de ne m'en pas aquitter assez bien, & de faire croire par un mauvais compliment que je suis indigne de la faveur qui m'obligeoit à vous témoigner ma reconnoissance. Mais aujourd'hui que vous me faites encore l'honneur de m'apprendre que vous ne m'avez pas oublié, je ne meriterois point de pardon si je voulois conserver la reputation de mon esprit au préjudice de la juste reconnoissance que je vous dois. Je puis vous protester,

Mon-

Monsieur, que je suis & serai à vous toute ma vie, moins à cause des bienfaits que j'en ai reçu qu'à cause des grandes qualitez que vous possedez? Je suis avec un trés-profond respect.

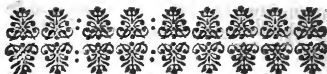


LETTRE CL.

Sans sujet.

JE ne croi pas que l'absence soit une raison suffisante pour me dispenser de vous rendre ce que je vous dois. Pendant le séjour que vous avez fait en ville je vous ai témoigné le respect que j'ai pour vous, mais à present que vous étes à la Campagne je prens la liberté de vous écrire pour vous asseurer que je suis avec toute la vénération possible.

LET-



LETTRE CLI.

D'une Amante à son Amant qui lui avoit donné un mauvais Conseil.

Est-il possible que vous soyez capable de me donner un Conseil que vous feriez conscience de donner à la plus Coquette de toutes les femmes ? Qu'avez-vous remarqué en moi qui vous ait fait croire que je donnerois dans le panneau ? Si vous étes jaloux, & que vous soyez bien aise de vous asseûrer de ma fidelité, servez-vous de moyens plus honnétes. Je vous aime plus que vous ne meritez, & si le hazard veut que quelqu'un me trouve aimable, vous connoitrez par le peu de soin que je prendrai pour conserver cette conquête que je ne pense qu'à vous seul. N'abusez pas de ma bonté. Je vous traite bien doucement à considerer la faute que vous avez faite, qui ne peut venir que de vôtre ignorance ou

de



LETTRE CLII.

A une Dame pour lui déclarer l'amour qu'on a pour elle.

IL y a déja plusieurs mois que je poursuis le payement d'une somme considerable qui m'est dûë sans pouvoir mettre mon debiteur à la raison. Il sait que je vous aime & ne cherche qu'à temporiser dans l'esperance que l'impatience que j'ai de vous voir me fera quitter la partie, & le delivrera de mes poursuites. Je suis l'homme du monde le plus à plaindre d'étre exposé à vos rigueurs & aux chicanes de ma partie. Il semble que vous agissez de concert pour me faire enrager. Vous étes bien cruelle, Madame, de vous joindre ainsi avec mon Ennemi pour persecuter un homme qui vous aime comme sa vie. Vos chicanes sont comme les siennes, ainsi j'espere que le même jugement qui le condamnera à me payer, vous condamnera aussi à m'aimer: Dans cette vûë, Madame, je m'en

m'en vais redoubler mes pourſuites, non pas tant à cauſe de ce qu'il me doit qu'à cauſe de la tendreſſe que vous me devez. Je ſuis de tout mon cœur.



LETTRE CLII.

De proteſtation d'amour.

JE ne ſai ſi je dois ou ne dois pas vous écrire : En le faiſant je crains de vous importuner, & ne le faiſant point je ſens que je ne ſatisfaits pas au déſir que j'ai de vous témoigner combien je vous eſtime & vous honore. Mais j'ai trouvé, ſi je ne me trompe, le moyen d'accorder ces deux choſes, premierement en vous écrivant le plus brievement que je pourrai, & enſuite en vous aſſeurant ſimplement qu'il n'y a perſonne au monde qui ſoit plus veritablement que moi.



LETTRE CLIV.

A un Ami pour lui dire qu'on reçoit avec joye des marques de son Amitié.

VOus m'avez rendu un mauvais office en me faisant l'honneur de vous souvenir de moi si obligeamment. Je commençois à aimer ma solitude, & ma raison m'avoit si bien servi que je commençois à oublier le grand monde, & les marques d'amitié que vous me donnez ont ruiné en un quart d'heure un ouvrage de plus de dix-huit mois. Cependant, Monsieur, je vous suis infiniment obligé du mal que vous m'avez fait, parce-que vôtre intention n'étoit pas de m'en faire. Mais n'en suis-je pas dédommagé de reste par la joye que j'ai d'apprendre que vous m'aimez toûjours? En cela, Monsieur, vous ne me donnez que ce que vous me devez, car je puis vous asseurer que je n'ai jamais perdu l'estime & la tendresse que je vous dois à si juste titre; & je n'ai d'autre chagrin dans ma solitude

que d'étre éloigné de vous, & de n'avoir pas occasion de vous témoigner avec quel attachement je suis.



LETTRE CLV.

Sans sujet.

NOus avons ici un Oracle d'Apollon auquel nous avons eu recours. Il nous a repondu que Monsieur D.H. étoit le plus bel esprit de la Haye. Aprés cette réponse, on a examiné si un bel esprit dont on est éloigné de plus de cent cinquante lieuës peut servir de quelque chose. Quelques-uns ont dit là-dessus qu'encore qu'un bel esprit soit éloigné il peut écrire, & que ses Lettres sont toûjours avantageuses: Ainsi nous avons jugé à propos de vous écrire pour vous obliger à nous faire une belle réponse que nous attendons au plûtôt. Nous sommes.



LETTRE CLVI.

Réponse.

JE ne connois en aucune façon l'Oracle dont vous me parlez, & ses réponses me sont fort suspectes. J'en juge par l'honneur qu'il me fait qui est un honneur que je ne merite pas. Je ne me suis jamais piqué de bel esprit, & je n'ai pas accoûtumé d'écrire à personsonne à moins que la nécessité de mes affaires ne m'y oblige. Ainsi Messieurs, vous vous passerez s'il vous plait de la belle réponse que vous vous étes promise; car je n'ai rien à vous dire sinon que je suis extremement surpris que vous me faciez une demande à laquelle je ne saurois satisfaire avec tout le pretendu bel esprit dont vous me regalez *gratis*. Je suis.



LETTRE CLVII.

D'une Amante à son Amant qu'elle soupçonne de ne l'aimer qu'en apparence.

Je fais tout ce que je puis pour vous flater, mais il m'est impossible de me deffaire de plusieurs soupçons qui me jettent dans une inquiétude extrême. Je crains (faut-il vous le dire?) que vous ne m'aimiez qu'en apparence?

Un cœur qui cherit tendrement
Est toûjours agité de nouvelles allarmes;
L'esperance lui fait envisager des charmes,
Et la crainte lui cause un horrible tourment.

En effet si vous m'aimiez veritablement vous ne seriez pas si languissant. Vôtre esprit est vif j'en conviens, mais vôtre cœur ne l'est pas. Quand on aime bien il n'est pas permis d'avoir tant d'esprit, & un Amour violent ne sauroit s'accom-

commoder de tant de justesse. Lorsqu'on regarde une chose comme un bien, & qu'on l'aime avec passion, on a toûjours peur de la perdre.

A la crainte l'Ame est ouverte
Quand elle aime un objet charmant;
Plus le bien d'un Amant est grand,
Plus il en redoute la perte.

Ces sortes de craintes ne vous troublent point, car vous ne me croyez pas digne d'étre soubçonné d'infidelité ; c'est à dire que si j'étois capable de ne vous aimer plus, vous vous consoleriez sans peine de mon changement. J'aime fort un Amant jaloux pourvû que sa jalousie vienne de la force de son Amour, & non de sa défiance. Un peu de jalousie enfin, car autrement je croirai que vous ne m'aimez point : pour moi je puis vous asseurer que je vous aime tendrement, & que je suis sans reserve.



LETTRE CLVIII.

A une personne de qualité pour lui dire qu'on n'oubliera jamais les obligations qu'on lui a.

MA memoire n'est asseurement pas des meilleures; mais toute mauvaise qu'elle est je n'ai pas besoin de la forcer pour me souvenir des bontez que vous avez pour moi. Les obligations que je vous ai sont si grandes & si singulieres, que je ne saurois jamais les oublier. Mais, Monsieur, quand je considere combien je suis indigne des graces que vous me faites, & combien peu je suis en état de les reconnoître, & de contribuer de quelque chose à vôtre satisfaction, il me prend envie de souhaiter que vous ne m'eussiez jamais honoré de l'honneur de vôtre bienveillance. Ceux qui ne jugent des choses que par les simples apparences ne manqueront pas de me faire un crime de mon impuissance, & de m'accuser d'ingratitude. Il ne suffit pas, Monsieur

ſieur, que vous ſoyez perſuadé que je ne manque pas de reconnoiſſance, à moins que vous n'ayez la bonté de la perſuader aux autres : Vous le ferez en publiant que mon cœur eſt auſſi touché qu'on le peut étre de l'eſtime & de l'amitié dont vous m'honorez, & vous ſauverez par-là de la mediſance celui qui eſt avec beaucoup de ſincerité.



LETTRE CLIX.

A un Ami pour lui demander des nouvelles de ſe ſanté.

COmme vous ne doutez pas que vôtre ſanté ne me ſoit extremement chere, vous auriez ſujet d'étre ſurpris ſi je ne vous en demandois des nouvelles. Si vous étes donc bien aiſe de me tirer de l'inquietude où je ſuis à cet égard, vous ne me ferez pas attendre long-temps vôtre réponſe, perſuadé que vous devez étre que tout ce qui vous regarde m'eſt trés-precieux, & que je ſuis autant qu'on le peut étre.



LETTRE CLX.

Réponse.

JE vous suis bien obligé de l'honneur de vôtre souvenir, & du soin que vous prenez de ma santé, qui est par la grace de Dieu fort-bonne. Les longues Lettres sont souvent ennuyeuses, & celles qui sont trop courtes laissent toûjours quelque chose à desirer. Vous moquez-vous de ne m'écrire que deux lignes, & de ne me rien dire de l'état de vos affaires. J'ai eu cent fois envie de vous repondre en stile Ciceronien, & de vous dire, *si bene vales gaudeo, ego quidem valeo.* Si vous avez eu peur de m'importuner par une longue Lettre, vous avez tort. La distance qui nous separe, devoit ce me semble vous rendre moins scrupuleux. Je sai bien que le deffaut d'une Lettre n'est jamais la brieveté; mais enfin il faut se tenir en tout dans un juste milieu, & un éloignement de cent lieuës meritoit plus de circonstances. Vous savez com-

bien

bien je vous aime, & par consequent vous devez étre persuadé que j'eusse été bien aise de savoir que les Païs étrangers vous ont rendu plus de justice que vôtre ingrate patrie: Vous repareres vôtre faute lors-que vous le jugerez à propos, & si vous voulez m'obliger vous le ferez le plûtôt qu'il se pourra. En attendant soyez bien persuadé, je vous prie, que je suis trés-veritablement.



LETTRE CLXI.

A la Dame pour qui l'Auteur écrit sur sur ce qu'elle lui demandoit les moyens d'exceller dans ce qu'on entreprend.

QUoi que je lise vos Lettres avec plaisir je devrois moins souhaiter d'en recevoir, pour éviter l'embarras où je suis lors-qu'il faut vous repondre. Vous avez le goût fin, & aprés avoir bien revé je suis toûjours mal-satisfait de ce que je vous écris. Vous me consultez sur des choses importantes, & comme je n'ai ni le savoir ni l'habileté qu'il faut je crains toûjours de repon-

dre à gauche. Quoi-qu'il en ſoit je vous dirai pour vous obeïr qu'on ne ſauroit ce me ſemble rien faire de mieux pour exceller dans ce qu'on entreprend, que de chercher un excellent Maître; car il eſt difficile, quelque beau genie qu'on ait, de prendre tout ſeul la bonne route. Je voudrois enſuite qu'on commençat par le plus aiſé pour trouver le reſte plus facile. Il me ſemble auſſi qu'il eſt néceſſaire qu'on ſe plaiſe à ce qu'on entreprend, & que dans l'interruption on repaſſe ſur ce qu'on a fait, qu'on en corrige les deffaus pour les éviter une autre fois : faute d'un bon Maître il faut ſe regler ſur les meilleurs modelles. Mais je ne trouve pas de meilleur moyen pour apprendre une choſe promptement ſans le ſecours de perſonne, que de ſe figurer qu'il n'y a que cette ſeule voye pour obtenir ce qu'on ſouhaite avec le plus de paſſion. Les deſirs violens ne manquent pas d'induſtrie, & c'eſt ce qui a fait dire que l'Amour ne connoit point les impoſſibilitez.

Le veritable Amour ſe vante,
De braver le plus rude ſort,
Et la plus effroyable mort

N'a

N'a du tout rien qui l'épouvante.

Voilà, Mademoiselle, ce que vous aurez de moi pour aujourd'hui. Je souhaite que vous le trouviez à vôtre goût, & sur tout que vous ne doutiez pas de la sincerité avec laquelle je suis.



LETTRE CLXII.

A un Ami pour le consoler du mauvais succés de ses Amours.

JE vous pardonne volontiers les plaintes que vous faites contre Madame l'Occasion, dont vous n'étes guere mieux traité que je le suis. J'ai appris par une cruelle experience combien cette fantasque fait souffrir les gens lors-qu'elle ne veut pas les favoriser, & sur ce pied-là je ne puis m'empêcher de vous plaindre, & de me plaindre aussi. Je ne sai pas pourquoi on s'est contenté de la dépeindre Chauve par derriere: Si elle étoit aussi mutine & aussi bouruë pour les autres que pour moi, on la

trouveroit Chauve de tous les côtez. Je souhaite qu'elle vous soit plus favorable qu'à moi, & qu'elle rende enfin justice à vôtre Amour. Je l'espere d'autant plus fortement que vous étes assez bien avec vôtre Maîtresse. Il n'y a qu'à se bien aimer; l'occasion vient malgré elle. Il est bon qu'elle se presente rarement, car si elle venoit si souvent vous vous en dégouteriez. Les plaisirs ne sont doux que parce-qu'ils sont rares. Ne me trouvez-vous pas bien obligeant de vous donner des Consolations, & d'en avoir plus besoin que vous. Vous étes aimé, & je ne le suis pas; cependant j'espere toûjours.

Si l'on souffre en Amour ce n'est que pour un tems,
Qu'il est doux de porter les amoureuses chaines !
L'esperance adoucit nos peines,
Et nous trouvons enfin tous nos desirs contens.

Quoi-que je ne face pas de grands progrez, je m'imagine que je ne laisse pas d'avancer mes affaires.

Aller à petit pas c'est faire diligence,
On fait bien du chemin quand on marche toûjours.
Et l'on recüeille enfin le fruit de ses Amours;
Le bonheur est le fruit de la perseverance.

Adieu aimez-moi autant que je vous aime, plaignez-moi autant que je vous plains, & sur tout soyez persuadé que je suis.



LETTRE CLXIII.

Sans sujet.

PUis-que vous vous imaginez que je puis me passer de vos Lettres, vous ignorez sans doute qu'elles me font un singulier plaisir. N'en soyez donc plus si bon menager je vous en suplie, car je n'en reçois point qui soient plus de mon goût. Je cherche à plaire à tout le monde: Il est bien juste de ne pas dérober le plaisir innocent que vous demande celui qui est.

LET-



LETTRE CLXIV.

Réponse.

SI j'écrivois aussi aisément que vous, je vous accorderois volontiers ce que vous me demandez: Mais outre que les Lettres me coutent beaucoup, les affaires qui m'accablent ne me laissent aucun temps de reste. Nonobstant tout cela quand j'ai une fois la main à plume je vous écris des Lettres d'une enorme longueur, pendant que vous qui n'avez rien à faire ne m'écrivez que deux mots. Ainsi, Monsieur le paresseux, si mes Lettres vous font le plaisir que vous dites, écrivez moi quelque chose qui merite que je vous reponde, & me croyez pourtant.



LETTRE CLXV.

Pour assurer un Ami qu'on est entierement à lui.

QUoi-que vous ne vous souciez guere de me conserver, je vous avertis pourtant que vous ne sauriez jamais me perdre, ou il faudroit qu'il se fit un terrible changement dans mes passions les plus violentes. Ce qu'il y a de facheux pour moi, c'est que vous n'en étes pas trop persuadé, & j'en juge par la peine que j'ai à vous obliger à me faire l'honneur de m'écrire. Je ne voudrois pas croire pour cela que vous me regardez comme une personne indifferente que vous avez entierement oubliée. Vous m'avez promis l'honneur de vôtre amitié, ainsi je ne saurois me resoudre à mal juger de vôtre silence. Je veux donc croire pour ma consolation que vous m'aimez encore, mais que vous étes bien aise que personne ne s'en apperçoive pour ne faire ni jaloux ni envieux. Je ne saurois

per-

perdre vôtre amitié ſans perdre ce que j'ai de plus cher au monde. Ainſi je n'ai garde de m'imaginer que vous n'aimez plus celui qui eſt avec tant de ſincerité.



LETTRE CLXVI.

D'un Amant à ſa Maitreſſe pour accompagner des Gans qu'il lui envoye.

JE vous envoye les gans que vous ſouhaitez, bien fâché de n'en avoir pas trouvé de plus beaux. Si je ſavois auſſi bien dire que je ſais aimer, je vous ferois une Lettre des plus Galantes ſur l'honneur que vous me faites de me donner occaſion de vous rendre ſervice. Ce n'eſt que de mon eſprit, Mademoiſelle, que vous avez à vous plaindre, car je puis vous aſſeurer que mon cœur remplit parfaitement bien ſes devoirs. Il connoit vôtre merite, il fait tout ce qu'il peut pour vous plaire, il ſait que c'eſt un crime de ne vous être pas ſoumis; mais mon eſprit eſt un libertin, & un biſarre qui ne veut dependre

dre que de lui-même, & qui ne sauroit souffrir la contrainte ; d'autant plus injuste dans ces caprices que ce n'est que sur son raport que mon cœur est devenu vôtre Adorateur. Je ne sai quel jugement vous ferez d'une telle division intestine. Punissez l'esprit, je vous l'abandonne, mais faites au cœur la justice qui lui est dûë, & soyez persuadée de l'ardeur avec laquelle il est

entierement à vous.

***



LETTRE CLXVII.

A un Parent proche.

UN parent de vôtre consequence merite à mon avis qu'on lui écrive le plus souvent qu'il est possible ; & comme je me fais honneur d'étre dans vôtre alliance, je me fais aussi un sensible plaisir, & même un devoir de vous asseurer que je suis de tout mon cœur.

LET-



LETTRE CLXVIII.

Réponse.

JE regarde comme un bonheur d'avoir des parens ; mais je ne fais consister ce bonheur qu'en ce que l'amitié accompagne la parenté. C'est un avantage dont vous & moi devons profiter : Ainsi puis-que vous dites que vous étes mon parent, vous devez aussi étre mon Ami ; en ce cas-là je vous promets de mon côté que je serai le vôtre, & que je profiterai des occasions qui se presenteront de vous rendre service. Je suis.

LET-

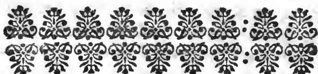


LETTRE CLXIX.

A un Ami pour l'asseurer qu'on est tout à lui.

JE suis tout glorieux de l'honneur de vôtre souvenir, & rien ne touche plus mon cœur que la part que vous me donnez dans vôtre affection. C'est un aveu dont vous devez me tenir compte, car je puis vous dire sans vanité que mon cœur est une place sur laquelle d'aimables personnes ont fait dessein. Comme je me defie de leur tirannie, & que je crains qu'elles n'y apporteroient que du desordre & du chagrin, je suis résolu d'en deffendre toutes les avenues que la raison a mis en état de soutenir un long siege: Une infinité de reflexions Morales & d'exemples sont les munitions dont j'ai pourvû la Citadelle. Cette declaration que je vous fais de si bonne foi ne me paroit pas inutile, puis-que je ne la fais que pour vous asseurer que je suis tout à vous, & que vous n'aurez rien à demêler avec les belles dont les injustices & les violences troublent continuel-

par des actions lâches & flateuses; il est doux & complaisant, & preferant les interêts de ses Amis aux siens propres; il est droit & sincere; il s'attache à la verité plûtôt qu'aux apparences; il prend également bien son tems & ses mesures; il se connoit en gens, & ne se laisse duper que rarement; il sent l'injustice & les outrages, il en garentit les foibles quand il peut, & prend le parti des plus innocens & non pas des plus forts. Il n'est pas nécessaire de vous dire que comme les qualitez que je viens de vous dire composent l'honnéte homme, aussi les qualitez contraires font ce qu'on appelle le malhonnéte homme. Il seroit à souhaiter qu'il fut aussi aisé de le devenir, qu'il l'est d'en donner les moyens. Je suis de de tout mon cœur.



LETTRE CLXXI.

D'un Amant à sa Maîtresse pour lui dire qu'il la trouve belle soit qu'elle le soit veritablement, ou que ce soit un effet de son imagination.

JE vous trouve tous les jours plus belle, & je croi qu'en effet vous embellissez, à moins que ce ne soit mon imagination qui vous donne toutes ces beautez. Si je ne vous aimois autant que je vous aime, la question seroit bien-tôt decidée, car je ne dois qu'à l'Amour l'illusion que mes yeux me font. Mais au reste j'ai tort d'appeller cela une illusion, puis-que tout le monde me dit que vous étes fort-aimable. Comme je vous aime jusqu'à la folie vous pourriez étre laide que je n'y connoîtrois rien: Aussi ne vous ai-je aimée qu'aprés avoir été asseuré par des personnes desinteressées que vous étes en effet telle que mes yeux vous trouvent. Ce n'est pas qu'il ne me fut

fut avantageux que vous ne fussiez belle que dans ma tête, car vous m'en aimeriez davantage, ou du moins je n'aurois pas tant de peine à m'empêcher de vous aimer si éperdûment. Je suis bien malheureux que vôtre beauté ne depende point de moi, car je croi que si vous la deviez à quelqu'un, vous ne vous en feriez pas tant accroire. Je ne sai si je dois vous dire que j'ai remarqué dans vos yeux quelque chose d'extraordinaire qui me sent fort le Rival. Ce sont des fruits de mon absence. La chose merite d'étre examinée, & je n'ai garde d'y manquer. Si j'en croi mon cœur il est certain que j'ai un Rival; mais je ne le veux croire qu'à bonnes enseignes, car mon cœur ne dit pas toûjours vrai. Il m'a dit plusieurs fois par exemple que vous devriez m'aimer, cependant vous ne m'aimez pas quoi-que je sois autant qu'on le peut être.



LETTRE CLXXII.

Autre ſans ſujet.

UN homme a quatre Maîtreſſes, & n'a qu'un cœur à donner: Que doit-il faire pour les contenter toutes? S'il avoit quatre cœurs il devroit en envoyer un à chacune; mais n'en ayant qu'un, il ne peut que de le leur envoyer & de les prier d'en faire elles-mêmes le partage.



LETTRE CLXXIII.

Réponſe.

IL n'eſt pas juſte en matiere de cœur d'en donner quatre pour un: Ainſi vos quatre maîtreſſes ſont trop raiſonnables pour accepter le vôtre ſur ce pied-là. Chacune donneroit volontiers le ſien pour le vôtre, en cas qu'el-

le

le pût l'avoir tout entier; mais la pluralité nous broüille, & l'on a resolu de vous renvoyer vôtre cœur que nous trouvons trop beau pour étre partagé. Peut-étre trouverez-vous moyen d'applanir les difficultez.



LETTRE CLXXIV.

A un Ami, pour lui offrir ses services au commencement de l'année.

PUis-que nous allons entrer dans une nouvelle année, je ne saurois m'empêcher de vous souhaiter autant de prosperité que vous en meritez, en vous asseurant en même temps du respect que j'ai pour vous, & de la passion avec laquelle je souhaiterois de vous rendre service. Je vous offrirois souvent mon petit credit si je ne craignois de vous importuner. Si je ne vous suis bon à rien, il est juste au moins que je sois vôtre serviteur dans le cœur, & que les voeux que je fais de vous servir utilement soient ardens & sinceres. Si je suivois ma passion

elle vous importuneroit souvent. Les gens sans pouvoir sont toûjours fatiguans à force d'exalter leur bonne volonté. Je serois fâché de vous donner une semblable mortification; & pour ne le pas faire je me contenterai de vous dire que je suis autant qu'on le peut être.



LETTRE CLXXV.

D'un Gentilhomme voyageant dans les Pays Septentrionnaux.

IL est juste de satisfaire vôtre curiosité, & de vous dire ce que c'est que les gens du Nord. Vous savez que dans tous les pays du monde on trouve toûjours quelque chose qui cloche, & vous auriez tort de vous imaginer que les Septentrionnaux fussent plus parfaits que les autres. Ils sont moins honnêtes gens qu'ils ne sont habiles, & ont plus de bon sens pour faire leurs affaires, qu'ils n'ont de delicatesse & de brillant dans la conversation. Les Dames ne manquent ni de civi-

civilité ni d'honnêteté, & les hommes ne s'offenſent pas qu'on aime mieux la compagnie de leurs Femmes que la leur. Au reſte elles ſont d'aſſez bonne ſocieté pour amuſer agreablement un honnéte homme, mais je ne les trouve pas aſſez aimées pour lui donner de l'Amour juſqu'à troubler ſon repos. J'en ai connu d'aſſez aimables, & il y en a dont la douceur ne laiſſe pas de plaire, & dans leſquelles vous remarquez un certain air ſerieux capable de cauſer des langueurs de la méme nature. Il y en a d'autres qui payent de bonne mine, leurs manieres ſont raiſonnables, leur eſprit eſt bien tourné, & leur ſocieté agreable, mais il n'y a rien de plus à eſperer, ſoit à cauſe de leur ſageſſe, ſoit à cauſe de leur flegme qui leur tient lieu de vertu. On voit par tout je ne ſai quel air de pruderie, pour ne pas dire une vieille tradition de continence qui paſſe ſucceſſivement de la mere à la fille. A une autrefois pour le reſte, & me croyez.



LETTRE CLXXVI.

D'un Amante à son Amant, qui lui reproche l'injustice de sa jalousie.

JE suis persuadée que vous m'aimez. Vous me l'avez dit, je vous en croi, vos yeux, vos paroles, & vos Lettres sont pour moi des demonstrations. Pouvez-vous me refuser la même justice, & croire que je sois capable d'aimer celui que vous appellez vôtre Rival?

Mes pleurs de mon Amour sont de bons témoignages;
Mais pour mieux vous montrer, Tircis, ce que je sens,
Vos rares qualitez & vos charmes puissans,
Sont les guarans de mes justes hommages.

En effet je vous trouve trop bien fait & trop aimable pour en aimer un autre. Si vous faisiez reflexion combien vos

vos soupçons sont injustes & bisarres, je suis persuadée que vous auriez honte de vous-mêmes. Comptez donc que vous étes autant aimé que vous me paroissez aimable, & que je serai toute ma vie.



LETTRE CLXXVII.

Autre du Gentilhomme voyageant dans les Pays du Nord.

APrés vous avoir fait en peu de mots le portrait des hommes & des femmes de ce Pays, il est juste de vous parler des Filles. Elles prennent de grandes libertez, & personne ne trouve à redire à leur Galanterie. Les Peres & les Meres leur laissent bonnement employer leur jeunesse à chercher les moyens de se faire des Epoux. Quelques-unes y reussissent, & quelques autres se flattent vainement de l'esperance d'un Hymen qui n'arrive jamais. S'il arrive qu'un Mariage traine long-tems, cela ne se fait pas, à mon avis, en vûë de faire une infidelité:

j'aimerois mieux dire que la longueur du tems dégoûte, & qu'aprés qu'un Amant est dégoûté de sa Maîtresse, rarement prend-il la resolution d'en faire une femme; de sorte que craignant de passer pour fourbe, on n'ose se retirer quoi-qu'on ait aucun dessein de conclurre; ainsi en partie par habitude, en partie aussi par honneur qu'on se fait d'étre constant, on entretient pendant plusieurs années les miserables restes d'une passion mourante. Les plus sages & les plus heureuses profitent de ces tristes experiences, regardent le mariage comme un hazard, & la qualité de fille comme une qualité qu'elles doivent toûjours conserver. J'ai oublié de vous dire que les femmes étant une fois mariées feroient scrupule de se reserver la liberté des affections dont les plus prudes ne se defont pas dans les autres Pays; elles ne connoissent & ne veulent connoître que la simplicité de leur devoir. La vertu du Nord n'est pas plus rigide que dans les autres Pays; neantmoins l'infidelité qui fait le mérite galant des Cours agréables, & le plus gros de tous les vices. Comme les vertus du premier ordre n'y sont pas communes, aussi

les crimes atroces y ſont fort-rares. Ces nations ſont plus ſages dans le gouvernement que ſavantes dans les plaiſirs delicats, ni polies dans leurs manieres. Les Maris ſont fort-ſujets aux femmes en recompenſe de leur fidelité. Une femme dont le mari affecteroit, contre la coûtume, l'Empire du menage, feroit pitié à tout le monde, & le mari ſeroit décrié comme un trés-méchant homme. Voilà à peu prez quel eſt le genie des Pays Septentrionnaux que j'ai viſitez & étudiez. Je ne croyois pas vous faire une ſi longue Lettre. Quand on a aſſez de courage pour commencer, on ſe trouve aſſez de forces pour finir. Je ſuis.



LETTRE CLXXVIII.

Sans ſujet d'un Amant à ſa Maîtreſſe.

JE voudrois ne vous écrire jamais, puis-que je ne vous écris que parceque vous étes abſente, & que vôtre abſence m'afflige extremement. C'eſt

un abus de croire que les Lettres soient si necessaires. A quoi servent-elles ? on y voit l'esprit de la personne, mais non la personne même. Je mets une grande difference entre se voir & s'écrire, & franchement je me passerois bien de vous écrire, & ne serois point fâché que vous ne m'écrivissiez pas. J'ai mille fois rêvé aux moyens de me contenter, mais je n'ai rien trouvé de satisfaisant, par la raison qne je vous ai dit d'abord, que l'esprit est dans les Lettres & non la personne, qui est ce qu'on souhaite le plus, lors-qu'on aime autant que je fais, & qu'on est autant aimable que vous l'étes.

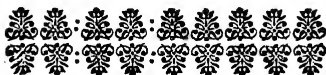


LETTRE CLXXIX.

D'un Etranger à un Courtisan pour lui demander le Portrait du Prince de Condé.

J'ai vû plusieurs Portraits du Prince de Condé dont plusieurs connoisseurs ne sont pas trop contens; car les uns en disent trop & les autres trop peu. Com-

Comme vous avez pratiqué cet Illustre Prince, & que vous avez eu occasion de l'étudier, je ne saurois mieux m'adresser qu'à vous pour en avoir le fidelle Portrait, que je demande s'il vous plait de vôtre façon; car les portraits des grands Princes ne devroient étre faits que de la main des grands peintres, & Alexandre avoit raison de ne vouloir étre peint que par Apelle. J'attens cette faveur de vous, & je suis de tout mon cœur.



LETTRE CLXXX.

Réponse.

SI vous vouliez avoir le Portrait de Monsieur le Prince de la main d'un excellent Peintre, ce ne seroit pas à moi qu'il faudroit s'adresser. Ce grand Prince a bien été un second Alexandre, mais je n'ai aucun rapport avec Apelle: cependant puis-que vous voulez l'avoir de ma façon, je veux bien vous le donner, & vous faire connoître que

je suis ravi de vous obliger aux depens même de ma reputation. Louïs de Bourbon Prince de Condé avoit les yeux grands & vifs, le nez aquilin & serré; les joües creuses & décharnées, le visage long, la physionnomie d'un Aigle, les cheveux frisez, les dents inegales & mal-rangées, l'air négligé, & la taille belle. Son esprit étoit vif & juste, & il avoit pour la guerre un genie admirable, mais il excelloit particulierement pour les batailles. Le jour du Combat il traitoit les Amis avec douceur, & les Ennemis avec fierté. Il avoit une force & une netteté de jugement qu'on ne pourroit assez admirer, & s'exprimoit avec une facilité sans égale. Voilà le portrait que je puis vous faire de ce grand Prince. Malgré le respect que je dois à sa memoire, & l'attachement que j'avois pour lui, je ne lui donne aucune qualité qui ne lui convienne parfaitement bien. Je suis.



LETTRE CLXXXI.

D'une Amante jalouſe à ſon Amant.

VOus ne vous étes pas contenté d'avoir une longue converſation avec Mademoiſelle..... Vous avez eu même la cruauté de me dire qu'elle ne vous a pas déplû. Elle eſt faite d'une maniere qu'il n'y a que l'Amour qui puiſſe rendre ſuportable un entretien auſſi inſipide que le ſien. Ingrat! vous étes bien ſuſceptible. Tous les Galans du monde épuiſeroient leur ſavoir faire, & ne trouveroient pas le ſecret de me plaire. Par quel endroit la trouvez-vous donc ſi charmante? la trouvez-vous plus tendre & plus conſtante que moi? vous aime-t-elle d'avantage? il eſt impoſſible. J'ai quelque reputation de beauté, & je conſens que vous me propoſiez en exemple à vôtre belle de deux jours pour mieux échauffer ſa

paſſion qui commence fort à s'uſer. Je vous aime juſqu'à la folie, j'en conviens, & j'aimerois mieux me ruiner dans le monde, que de deſavoüer une paſſion ſi chere. Je vous aime plus que moi-même & c'eſt le ſujet de ma jalouſie. Je croi que vous me trahiſſez, & cependant je ne laiſſe pas de vous aimer. Je m'en prens à tout, je hais tout; il n'y a que vous que je ne ſaurois haïr. Par tout où je vous rencontre je vous trouve aimable, & tout proſterné que je vous vois aux pieds de ma Rivale, je ne laiſſe pas de ſentir que vous étes digne d'étre aimé.

L'on ne peut arrêter la devorante flame,
Sa violence détruit tout.
De même quand l'Amour s'empare de nôtre Ame,
Nous n'avons nul repos, ce Dieu nous pouſſe à bout.
Ingrat, renonce à ta Climene!
Tu troubles mon repos & la nuit & le jour,
Je hais & je cheris ma peine,
O qu'il eſt malaiſé d'échaper à l'Amour!

Si

Si vous m'aimiez autant que je vous aime, que nous ferions tous deux heureux. Helas! que ne connoissez-vous aussi bien mon Amour que je connois vôtre mérite, & que n'étes-vous mien avec autant de passion que je suis.

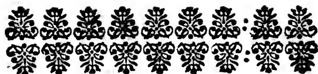


LETTRE CLXXXII.

D'un Ami à une Dame, qui l'avoit prié de lui envoyer un Lit pour ses nôces.

SI je n'ai pas bien fait vôtre commission, je puis vous asseurer que ce n'est pas faute de precaution. Je ne me suis pas contenté de mes propres lumieres, car j'ai demandé le secours d'une femme fort entenduë, ce que j'ai fait d'autant plus volontiers qu'un homme seul ne connoit pas assez bien quel doit étre un lit qui doit servir à des nouveaux mariez. Ceux qui l'ont vû l'ont trouvé à leur gré, & digne en un mot d'étre le Tombeau d'un Pucela-

lage de conſequence: Mais, Madame, ces gros mots pourroient vous déplaire; changeons de langage, & diſons qu'aprés vous avoir acheté un lit, je ſuis en droit de me faire honneur d'avoir fait quelque choſe pour vôtre repos. Ne ſuis-je pas bien bon de faire dormir à l'aiſe une Dame qui trouble le ſommeil de tant de gens? ſi vous étiez auſſi équitable que vous devriez l'être, ce lit ſeroit employé à payer ce que vous devez à mon amour. Que ne puis-je enchanter ce lit de maniere que je puiſſe y aller coucher ſans être aperceû. La petite grace que je vous demande eſt de penſer en moi à vôtre reveil, & de croire que rien n'eſt capable d'empêcher que je ne ſois toute ma vie.



LETTRE CLXXXIII.

D'un Officier distingué à un de ses Amis pour lui demander ce qu'il sait d'un homme qui lui avoit été recommandé.

JE vous prie de me faire le plaisir de me mander ce que vous savez de.... qui m'a été recommandé, & qui voudroit entrer au service de son Altesse..... en qualité d'Ingenieur. J'en ai oüi dire du bien & du mal, & je serois bien aise avant-que de le produire d'apprendre ce que vous en savez; car franchement je serois fâché d'employer le peu de credit que j'ai pour un homme qui ne le meritât pas: D'ailleurs nos Ennemis sont rusez; ils savent nous découpler à propos un honnéte Espion, & nous ne saurions étre trop sur nos gardes. Vous savez ce qu'il nous en coûte, & vous n'ignorez pas que la douceur avec laquelle on traite ces honnétes gens lors-qu'ils sont découverts

ne

ne contribüe pas peu à les faire entrer dans un commerce où ils trouvent le ſecret d'avoir nôtre argent auſſi bien que celui des Ennemis. J'attens vôtre réponſe, & je ſuis.



LETTRE CLXXXIV.

Réponſe.

JE vous dirai volontiers ce que je ſai de la perſonne dont vous me parlez. C'eſt un homme d'eſprit; ſa douceur & ſa modeſtie le font aimer. Il a étudié la Fortification, & s'eſt quelquefois rendu néceſſaire. Il vient de chez les Ennemis, & perſonne ne ſait les raiſons de ſa retraite; préjugé fâcheux à cauſe des exemples & de la conjonċture. Quant à ſa bravoure elle n'eſt pas toûjours à l'épreuve du peril; car j'ai appris par des témoins oculaires qu'il avoit pris la fuite à..... Des perſonnes qui le connoiſſent depuis long-

temps m'ont asseuré qu'il est un poltron achevé, & qu'une ombre est capable de l'épouvanter. Il a servi quelque temps la France dans les Armées de Flandre, où il n'a pas été long-tems à se faire connoître, & d'où il fut obligé de se retirer chez lui pour se dérober à sa mauvaise reputation. Quelque temps aprés croyant qu'on auroit oublié sa lâcheté, il acheta de l'emploi dans l'Armée d'Italie, où il ne fut pas plus heureux qu'il l'avoit été en Flandre. Il y a apparence qu'il a quitté les Ennemis en vûë de venir ici tenter la Fortune pour la troisiéme fois. Quand le cœur de cet homme seroit droit, sa poltronnerie le rend recusable. Nous n'avons pas besoin de poltrons: nous n'en avons déja que trop. C'est tout ce que je puis vous dire. Je suis.



LETTRE CLXXXV.

D'un Courtisan à un Etranger qui lui demandoit le Portrait de Charles II. Roi d'Angleterre.

VOus me demandez encore le portrait de Charles II. Roi d'Angleterre. Si je vous le fais comme les Anglois le font, vous le trouverez bien different de celui que les François ont fait. Pour accorder toutes choses je prendrai des uns & des autres, & je ne vous dirai rien qui ne se puisse justifier ou par la conduite de ce Prince, ou par les écrits publics. Charles II. Roi d'Angleterre avoit les yeux grands & noirs, & les sourcils fort épais; le teint brun, le nez bien fait, le visage long, les cheveux noirs & frisez. Il étoit grand & marchoit fort-vîte. Il avoit l'abord froid, & cependant il étoit doux & civil. Il avoit les grandes qualitez qu'il lui falloit pour gouverner

verner un grand Royaume, mais il s'en eſt toûjours mal ſervi. Il étoit devoüé au ſervice de la France au préjudice des interêts de ſon Etat, fort voluptueux, & vindicatif. Il paroiſſoit un Proteſtant zelé dans le tems qu'il faiſoit négotier dans les Cours Catholiques pour ruiner la Religion Proteſtante. Il étoit habile à paſſer d'un parti dans un autre, & ſon jeu étoit de tenir ſes Sujets diviſez pour avancer ſes affaires & celles de ſes Amis. Il ſavoit diſſimuler, & ceux qui le connoiſſent ne comptoient pas beaucoup ſur ſon amitié ni ſur ſes promeſſes. Il connoiſſoit quelquefois ſes veritables interêts, & paroiſſoit réſolu à les ſuivre ; mais ces bons momens n'étoient pas de longue durée, & par deſſus tout il avoit le cœur double, & changeoit à tout moment comme le Cameleon: pour en juger vous n'avez qu'à voir la déclaration qu'il fit publier en Ecoſſe ſous le titre de *Declaration du Roi à ſes Sujets d'Angleterre & d'Irlande*, & de la comparer avec ce qu'il fit dans la ſuite. Il y auroit encore bien des traits à ajoûter à ce portrait; mais ma Lettre n'eſt déja que trop longue, & d'ailleurs ceux qui compoſe-

poseront son histoire seront bien aises d'avoir quelque chose à dire de leur crud. Je suis.



LETTRE CLXXXVI.

D'un Amant à sa Maîtresse, pour lui dire qu'il n'est rien de plus charmant que le bien qu'elle fait.

UNe personne qui fait du bien de si bonne grace, devroit prendre plaisir à en faire souvent. Vôtre agreable Lettre m'a donné tant de joye que je suis presque consolé de ma disgrace puisque je vois que vous y prenez part: Mais s'il est vrai que la pitié que je vous fais, doive finir aussi-tôt que mon malheur, je souhaite qu'il ne finisse pas si tôt. Sur ce pied-là, Madame, je ne sai ce qui m'est le plus avantageux ou vôtre presence, ou vôtre absence: La premiere me donne une joye extrême, & l'autre un chagrin mortel. Cependant ne pouvant éviter de souffrir, j'aime mieux souffrir auprez de vous qu'éloigné de vous; car toute cruelle

que

que vous étes je vous defie de me faire rien de pis, que de me priver de votre presence. Quoi-que je vous craigne extremement, mon Amour l'emporte de beaucoup sur ma crainte, & m'oblige à vous protester que je serai toute ma vie.



LETTRE CLXXXVII.

Pour inviter un Ami à une partie de divertissement.

IL n'est pas possible que deux intimes Amis soient toûjours éloignez. L'amitié seroit un triste commerce si l'on ne s'aimoit qu'à condition de n'avoir pas le plaisir de se voir; la vie sur ce pied-là seroit une solitude perpetuelle, car la douceur de la societé consiste dans les divertissemens que les amis se donnent ensemble. Je suis persuadé que vous étes de mon sentiment, & que vous vous rendrez volontiers à..... où quelques autres Amis sont priez de se trouver. Je fais mon compte que nous y passerons agreablement

la journée. Nous y aurons dequoi manger, & je vous promets de bon vin. N'oubliez pas vôtre bon apetit, & repaſſez avant-que de partir vôtre repertoire de chanſons. Je vous attens, & ſuis.



LETTRE CLXXXVIII.

A un Ami pour apprendre l'élevation d'une perſonne de ſa connoiſſance.

JE ſai que vous eſtimez Monſieur....; & que vous lui ſouhaitez du bien; ainſi je me fais un plaiſir de vous apprendre qu'on a rendu juſtice à ſon merite, & qu'on lui a donné le Regiment de..... C'eſt lui même qui m'en a appris la nouvelle, & qui me prie de vous en faire part. Qu'un bien eſt doux aprés qu'on l'a long-temps attendu ! Il travaille à mettre ſon Regiment en état, & il ſe promet d'en faire un des beaux Regimens de l'Armée. Le voilà bien à preſent, & en état de faire connoître ſon mérite. Si vous avez quelque choſe àlui man-

der

der, je vous prie de le faire passer par mon Canal, & d'étre bien persuadé que je suis & serai toûjours.



LETTRE CLXXXIX.

Réponse.

JE vous suis beaucoup obligé de m'apprendre une nouvelle qui me fait plaisir: Monsieur..... n'aura jamais autant de bien que je lui en souhaite, & qu'il en merite. Nous avons été élevez ensemble, & avons fait nos études à l'Université de Leiden. De-là nous fimes le vôyage d'Italie, & demeurames quelques années à Padoüe. Il s'est distingué par tout non seulement du côté de l'esprit, mais encore du côté des mœurs. C'est un homme dont la reputation est si bien établie qu'il ne craint ni ses Ennemis ni ses Amis. Il ne craint point ses Ennemis parce-qu'ils ne le connoissent pas familierement, & ne craint pas non plus ses Amis, parce-qu'ils n'ont jamais remarqué en lui que de la sagesse

se & de la probité. On m'en a dit mille biens, & je n'en ai pas été surpris parce-que je le connois mieux que personne. J'espere qu'il me fera lui même part de sa bonne Fortune. En attendant, mes complimens si vous lui écrivez, & me croyez.



LETTRE CLXXXX.

D'un Amant à sa Maîtresse, pour lui déclarer que les faveurs qu'elle fait à son Rival l'ont obligé de tâcher à se vanger en aimant une belle de sa Garnison.

TOutes les Lettres qui me viennent de vos quartiers m'apprennent que mon Rival avance beaucoup ses affaires auprez de vous. Je m'étois avisé pour me vanger de vôtre infidelité d'aimer une belle Gantoise; mais je n'ai pû jusqu'ici accorder mon cœur avec mon esprit. Lors-que je puis m'empécher de songer à vous, elle me paroit la plus aimable personne du monde;

de ; mais d'abord que mon esprit vous retrouve, les beautez de la Gantoise disparoissent. Vôtre air aisé & vos manieres animées qui se presentent sans cesse à mon imagination font que je ne trouve rien de beau à Gand, & je desespere à l'heure qu'il est de pouvoir aimer en Flandre. Si vous avez trouvé le secret de ne penser plus à moi, je vous demande par grace de m'apprendre ce que je dois faire pour ne penser plus à vous, & si vous ne voulez pas m'aimer, du moins ne m'empêchez pas d'aimer à Gand. Est-ce que parce que je vous ai vûë je ne dois plus rien aimer? Si vous m'aimiez, vous auriez raison d'exiger cela de moi. Est-il juste que je n'aye d'attachement que pour vous pendant qne mon Rival reçoit de vous à Londres plus de faveurs en un moment, que je n'en ai reçû en toute ma vie? Vous me poussez à bout, & si vous me maltraitez davantage, je trouverai ma Gantoise belle en dépit de vous, car déja je sens que comme elle pense à moi elle vaut mieux que vous qui n'y pensez pas. Cependant vous m'obligerez de ne pas me reduire à cette extremité : l'effort est un peu trop violent, & j'aurois bien

de la peine à renoncer à la qualité de.



LETTRE CLXXXXI.

A un Ami pour le consoler du mauvais succés de ses soins auprés d'une Dame interessée.

VOus voyez à present que j'avois raison de vous dire que ce n'étoit pas pour vos beaux yeux que vôtre Silvie vous aimoit. C'est étre bien mal-honnête & bien interessé de vouloir le cœur & la bourse tout ensemble. Vous me croirez mieux une autrefois, & vous ne vous embarquerez pas si legerement.

Quoi-qu'on ait du merite & beaucoup d'agrement,
On peut s'enrumer chez les Belles,
On plait toûjours beaucoup quand on a de l'argent;
Jamais Surintendant ne trouva de cruelles.

Si c'est une consolation de n'étre pas le

le ſeul malheureux, vous avez ſujet de prendre patience. La même diſgrace eſt arrivée à pluſieurs, & vous n'étes pas le ſeul à ſavoir par une fâcheuſe experience que la plû-part des femmes aiment mieux l'argent que les Fleurettes.

Pour toucher le cœur d'une Belle
Il faut prodiguer tout ſon bien,
Et l'Amant qui n'épargne rien
La trouve rarement cruelle.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que les Dames vendent leurs faveurs, & je ne trouve rien de ſi ridicule que d'entendre dire à ces fiers-a-bras qu'il n'eſt point de Jupe que leur éloquence ne mette à l'envers en moins de trois jours. Je m'en moque, & ſuis perſuadé que dix piſtoles font plus d'affaires que dix mille Fleurettes. Je ſuis de tout mon cœur.



LETTRE CLXXXXII.

Réponse à une Lettre de loüange & de protestation d'estime.

ON est toûjours bien aise d'avoir l'estime des honnétes gens, & vous m'offrez si généreusement quelque part à la vôtre que je vous prendrai au mot, suposé même que je n'eusse aucun égard à vôtre mérite. Soyez donc persuadé que je reçois fort agreablement tout ce que vous me faites l'honneur de m'écrire, à cela prés que vous ne me loüez que du côté de l'agrement, & apparemment que vous n'en usez ainsi que parcequ'on ne sait pas trop bien ce que c'est, & qu'ainsi on ne sauroit vous convaincre de flaterie. Il faut convenir en vous rendant justice que si vous ne payez pas de franchise & de sincerité, vous payez au moins de beaucoup d'esprit. Je suis.



LETTRE CLXXXXIII.

De recommandation.

LE porteur de cette Lettre eſt de mes intimes Amis, & je ſuis fort trompé s'il n'eſt bien-tôt des vôtres. On ne ſauroit le voir & le connoître ſans l'aimer, & ſi voulez mettre à part pour un tems la qualité de plaideur, & l'entretenir de choſes qui ne regardent pas ſon procés, je ſuis ſeur que vous ne ſerez pas fâché de l'avoir crû ſur ma parole, & que vous ne trouverez rien que de vrai en ce que je vous dis. Je compte que vous me remercirez l'un & l'autre de vous avoir fait faire connoiſſance. Je ſuis.



LETTRE CLXXXXIV.

D'un Amant à sa Maitresse pour lui dire qu'il prefere son cœur à l'Empire de tout le monde.

J'Apprens que vous me faites l'honneur de me vouloir du bien. Depuis cette agreable nouvelle je n'ai plus d'autre ambition que de conserver un avantage si precieux dont je fais plus de cas que de l'empire de tout le monde. Une Couronne a ses bornes, mais cet esprit qu'on admire en vous, & qu'on ne sauroit comprendre, ces charmes qui savent par tout établir vos Loix, sont des biens infinis, pour ainsi dire, dont vous avez la bonté de me rendre le maître. Il n'y a rien de plus grand & de plus glorieux que moi, & je m'estime plus heureux si je suis une fois auprez de vous, que ne l'ont jamais été ceux qui ont possedé l'empire de tout le monde. Ce que je vous dis n'est point outré, & je suis tenté de vous en dire davantage. En tout

cas vous me permettrez s'il vous plait de vous protester en finissant que je suis & serai toute ma vie.



LETTRE CLXXXXV.

D'un Theologien à..... L'homme se pique de connoître toutes choses, & ne se connoit pas soi-même.

L'homme a sans doute de grandes connoissances, & son esprit est continuellement occupé à en aquerir de nouvelles: Il porte sa curiosité jusque dans le Ciel, il connoit la justesse des Astres aussi distinctement que le mouvent d'une Montre; les Astronomes predisent les Eclipses deux mille ans à l'avance; l'homme a inventé des Lunettes & autres machines par le secours desquelles il determine les differens mouvemens du Soleil, & il voit enfin des tâches & des irregularitez dans les choses les plus parfaites. Cependant aprés avoir compris toute la terre, il ne peut se comprendre soi-même. Les plus grandes choses quoi-qu'elles soient

au dessus de nous, ne sont pas au dessus de nôtre esprit; mais nôtre esprit est au dessus de lui-même: nous ne pouvons nous comprendre qu'en adorant celui qui nous a donné l'être, & nous ne pouvons prétendre de nous connoître nous-mêmes sans empieter sur les droits de Dieu. Cet Etre infiniment sage a jugé à propos de nous derober la connoissance de nous-mêmes; & par ce moyen quelques desirs que nous ayons de tout savoir, on peut dire que nous ne savons presque rien, puis-que nous ne savons pas ce que nous sommes. Dieu anime les ressorts de nôtre Ame, mais il ne juge pas à propos de nous découvrir les secrets admirables qui les font mouvoir, & ne veut que personne que lui connoisse son ouvrage. Croyez-vous que la curiosité de l'homme ne soit pas de tous les tems, & que les honnétes gens des siecles passez ayent vécu au hazard? Les plus simples ont la même envie que vous avez; les plus emportez n'en sont pas exempts, & les libertins mêmes ne peuvent s'empêcher d'y faire des reflexions; personne enfin n'est insensible à cet interêt commun, chacun y pense, mais tous les hommes y pensent avec peu de

suc-

succés. Ce que l'homme doit savoir, c'est qu'il n'est rien. Du reste il doit adorer les profonds misteres de la Providence, & conclurre avec Salomon que le silence d'un homme sage est préferable au raisonnement d'un Philosophe. Je souhaite que vous soyez de mon sentiment; car je n'aime pas à singulariser. Je suis.



LETTRE CLXXXXVI.

Badine d'un Amant à sa Maîtresse pour lui conseiller de ne pas tenir ses Tetons si étroitement enfermez.

JE suis bien aise que vous ayez extraordinairement de l'esprit; mais je ne trouve nullement à propos qu'à quatorze ans vous ayez la retenuë des personnes de trente. Cela vous fait faire des injustices, & est cause que vous tenez dans une étroite prison deux beaux innocens qui n'ont encore fait de mal à personne. Ils souffrent cette captivité tellement à regret qu'on voit au travers de leurs envelopes qu'ils en soupirent de tristesse, & s'en enflent de co-

lere. Songez, Mademoiselle, que vous avez quatorze ans, & qu'ils n'ont que quatorze mois, & que par consequent ils ne sont pas obligez d'étre aussi sages que vous. Lors-que vous étiez de l'âge qu'ils sont, vôtre nourrice vous faisoit voir nuë, & vous faites scrupule aujourd'hui de montrer deux jeunes poupons qui ne sont jamais plus beaux que lors qu'ils sont nuds. Vous imaginez-vous que s'ils étoient en liberté ils entreprendroient sur la nôtre ? Si cela est, vous devez par la même raison vous cacher toute entiere, car vous n'avez rien en vous qui ne puisse derober le cœur, ou ruiner la liberté des gens. Vous faites precisément ce qu'il faut faire pour rendre vos petits Tetons, plus méchans & plus dangereux. Car aprés auoir demeuré long-temps enfermez, s'ils trouvent quelque ouverture pour sortir, ils s'y mettront en embuscade, & comme le Basilic donneront la mort au premier qui les regardera. Prevenez ce malheur, n'ayez à vous reprocher la mort de personne, & pendant que vous étes jeune, profitez des avantages de la jeunesse. C'est le conseil que prend la liberté de vous donner celui qui

vous

vous aime comme soi-même, & qui est asseurément avec une extrême passion.



LETTRE CLXXXXVII.

De recommandation.

LE porteur de cette Lettre partant pour aller plaider à vôtre Cour, je croirois manquer à l'amitié que j'ai pour lui aussi bien que celle que vous me faites l'honneur d'avoir pour moi, si je ne vous recommandois pas son affaire. Comme vous m'avez dit plus d'une fois que vous étes tout disposé à me rendre service, je ne doute pas que vous ne soyez aussi fort aise d'obliger mes Amis puis-que vous avez eu la bonté de m'offrir vôtre credit non seulement pour mes propres affaires, mais encore pour celles de ceux qui me sont chers. Au reste je croi ne vous recommander que la justice. La personne pour qui je vous écris a tant de probité qu'elle seroit fâchée de gagner son procés s'il

n'étoit pas juste. Je suis de tout mon cœur.



LETTRE CLXXXXVIII.

D'un Amant à sa Maîtresse pour la cajoler sur la beauté de ses Lettres.

A present que vous écrivez mieux que jamais, je serois ravi de recevoir de vos Lettres. J'ai si bonne opinion de vous que je m'étois preparé à je ne sai combien de merveilles, & rien ne m'eut tant surpris que de voir venir de vous quelque chose de mediocre. Vous avez en effet porté la perfection au delà de ce que je m'étois figuré, & la moindre de vos Lettres, (je ne puis m'empêcher de vous le dire franchement) surpasse de beaucoup ce que nous avons de meilleur. J'ai sujet de me plaindre de vous, comme vous savez, & cependant je ne saurois m'en plaindre qu'en faisant vôtre éloge. J'oublie avec joye mes petits chagrins, & je vous prie d'en faire

faire de même. De vos Lettres je vous en conjure, & ne doutez pas je vous en suplie que je ne sois autant qu'on le peut être.



LETTRE CLXXXXIX.

A un Ami pour lui demander de l'Argent à emprunter.

IL n'est rien de plus inconstant que la Fortune. J'avois hier cent pistoles à vôtre service, & aujourd'hui je n'ai plus rien. Le jeu est étrangement capricieux: Hier il me rendit riche en moins d'un demi quart d'heure, & quelque temps aprés, comme s'il se fut repenti du bien qu'il m'avoit fait, ou qu'il m'en eut jugé indigne, il me fit perdre non seulement ce que j'avois gagné mais même tout ce que j'avois d'ailleurs. Je me considere dans l'état où je suis comme un de vos Marchands d'Amsterdam qui auroit chargé pour Cadix ou pour Lisbonne un vaisseau sur lequel il auroit embarqué ce qu'il avoit de meilleur. Ce Vaisseau

fait naufrage ſur ſa route, & renverſe toutes les eſperances de ſon maître. Le jeu eſt une eſpece de commerce qui appauvrit les uns & enrichit les autres. Je regarde ma perte comme une Banqueroute qu'on m'a faite, & je ne ſuis pas hors d'eſperance de m'en dedommager; mais je manque de fonds, & j'ai recours à vôtre bourſe qui ne m'a jamais manqué au beſoin. Je vous prie donc de m'envoyer cinquante piſtoles avec leſquelles j'eſpere redevenir grand Seigneur. J'attens avec impatience le ſecours que j'eſpere de vous, & je ſuis. . . . . . .



LETTRE CC.

D'une Amante pour repondre aux excuſes de ſon Amant.

SErai-je éternellement la dupe de l'Amour & de vos Artifices? vous étes ſi fort le maître de mon cœur que ma raiſon eſt toûjours foible lors-qu'il eſt queſtion de prendre une vigoureuſe reſolution. Vos excuſes fauſſes ou veri-

veritables desarment ma colere, &toute fiere que je suis, je ne puis tenir contre vos soumissions. Aprés tous les emportemens que j'ai eu contre vous, je suis dans le fond ravi de joye que vous trouviez le secret de m'appaiser. L'Amour & la colere ne sauroient aller bien loin de compagnie. Vous étes un Amant bien extraordinaire de me regarder de mauvais œuil parce-que je suis jalouse: Vous devriez au contraire me tenir compte de ma jalousie, & la regarder comme une preuve de mon Amour. Mais n'examinons point le passé; pardonnons-nous de bonne foi nos petits ressentimens reciproques: bornons toute nôtre application à nous cherir l'un l'autre. L'Amour est aux Amans ce que le Soleil est à tout l'Univers.

Le Soleil en sortant des Palais de l'Aurore.
Repand sur les mortels cent bienfaits differens;
Ainsi l'Amour qui ne fait que d'éclore
Charme nos esprits & nos sens.

Vôtre santé me tient fort au cœur, & vous

vous avez grand tort d'imputer vôtre maladie à ma cruauté. Je n'ai jamais été cruelle à vôtre égard, & malgré vos injustes soupçons je vous aime autant qu'on peut aimer, cette asseurance doit vous suffire, & vous ne devez pas douter aprés cela que je ne sois.



LETTRE CCI.

De recommandation.

LE bon homme qui vous rendra cette Lettre est un vieux Ami à qui j'ai obligation. Il m'a preté de l'argent dans un tems où j'en avois besoin ; & quoi-que je le lui aye rendu je ne laisse pas toûjours de lui étre obligé. Je mettrai sur mon compte les services que vous lui rendrez. Je ne sai de quelle nature sont ses affaires, il vous en instruira lui-même. Je suis.



LETTRE CCII.

A un Ami pour le loüer d'écrire agreablement.

PUis-que je n'ai pas affez d'efprit pour écrire auffi agréablement que vous, il faut au moins que je vous remercie de vôtre belle Lettre: Elle eft fi charmante que je ferois fort fâché qu'un autre l'eut écrite, & je n'aurois pû m'empêcher d'en étre jaloux: Mais comme je vous aime autant que moi-même je fuis bien aife que vous excelliez à écrire comme vous excellez à faire tout ce que doit favoir un honnête homme. Je ne trouve rien de defectueux dans vôtre Lettre finon que vous ne me dites pas un feul mot de celle que vous favez que j'aime. Je vous pardonnerois plûtôt une autre faute que celle-là. Excufez la liberté que je prens de vous le dire, & croyez que je fuis avec paffion.



LETTRE CCIII.

A un Ami qui étoit inceſſamment avec ſa Maîtreſſe, pour l'avertir qu'un Amour ſi violent ne peut pas ſe ſoûtenir long-tems.

J'apprends avec joye que vous aimez & que vous étes aimé; mais je vous avertis que ſi vous prenez la choſe ſi au vif, vôtre Amour ſera bien-tôt épuiſé, & vôtre Maîtreſſe ne ſera pas long-temps ſans ſe fatiguer de vos aſſiduitez. Vous paſſez des jours entiers avec elle, vous ne l'entretenez que de vôtre Amour, vous étes toûjours ſur le ton langoureux & paſſionné, & l'on dit que vous étes dans un chagrin effroyable lors-que vous la perdez de vûë. C'eſt aller un peu trop vîte; vous épuiſerez & ſa tendreſſe & la vôtre; vous devriez vous mieux ménager l'un & l'autre, & ne vous mettre pas ainſi à tous les jours. L'abſence qui ne va pas trop loin eſt plus avantageuſe que vous ne penſez: Elle renouvelle l'Amour

mour usé, & ranime celui qui est mourant. Vous vous imaginez faire des merveilles par vos excessives assiduitez; la suite vous fera voir que vous vous y étes pris trop chaudement. D'ailleurs on ne sauroit toûjours parler de son Amour sans repasser souvent sur les mémes choses: Or vous savez qu'il n'y a rien de plus ennuyeux que les redites. Pour bien faire l'Amour il n'en faut pas toûjours parler. Les écarts sont agreables & les retours beaucoup plus doux. Comptez qu'il n'y a guere de Dames qui n'aimassent mieux qu'on les divertit sans les aimer, que de les aimer sans les divertir; au moins est-il seur que des doleances éternelles ne sont pas des moyens pour plaire. Il faut savoir mêler le serieux avec le badin. L'un persuade & l'autre plait, & l'agrement est le veritable secret pour faire des conquêtes. Reprenez donc vôtre sang froid; aimez & vivez tout à la fois, & quoi-que vous soyez amoureux, ne laissez pas d'étre quelque autre chose. Je vous donne un conseil dont vous devez m'étre obligé: Je souhaite qu'il vous trouve disposé à le recevoir, & qu'il vous persuade que je suis de tout mon cœur.

LET-



LETTRE CCIV.

De M..... à Monsieur de.... Ministre & Professeur en Theologie à.... au sujet de son fils qu'il lui envoye.

JE vous envoye mon fils puis-que vous le souhaitez afin qu'il se forme sous vous, & qu'il se rende capable de servir l'Eglise. J'aurois bonne envie de m'approcher de vous & d'aller passer quelques années à..... mais l'embarras de plusieurs affaires me retient ici malgré moi. Ma Mere en a autant d'envie que moi, & elle fait de vous un cas tout particulier: Elle n'a pas perdu un de vos prêches; & comme elle sait que vous faites ce que vous dites, elle vous regarde comme un Apôtre. Ma Mere & moi sommes en cela de même sentiment, & vous estimons également. Il s'en faut bien que

toutes

toutes les perſonnes de vôtre caractere qui inſtruiſent par leurs diſcours, édifient par leurs actions : Mais vous vivez exemplairement ; & quoi-que vous ſoyez fort-loüable du côté du ſçavoir & de l'éloquence, vous l'étes encore plus à cauſe de vôtre pieté. Je ne ſaurois ſouhaiter à mon fils rien de meilleur que de vous reſſembler un jour, ſinon pour la ſçience, au moins par la vertu. Il part dans la réſolution de s'abandonner à vos conſeils, & de ſuivre vos inſtructions : Je vous prie, Monſieur, de le traiter ſans façon ; de lui faire part de vos lumieres, & de ne le point épargner au travail. Je vous ſerai fort obligé des bontez que vous aurez pour lui, & ſerai toute ma vie.

LET-



LETTRE CCV.

D'un Amant à sa Maîtresse pour loüer ses agremens & la delicatesse de son esprit, qui brille également dans ses Lettres & dans ses Discours.

JE ne trouve rien de plus charmant que vos Lettres: Le cœur & l'esprit y trouvent également leur compte. Les connoisseurs trouvent dans vôtre maniere d'écrire des beautez qui vous sont propres, & que les grands maîtres mêmes n'ont pas. Je ne suis pas surpris que ceux qui n'ont jamais vû de vos Lettres rapportent aux charmes de vôtre bouche plûtôt qu'à ceux de vôtre esprit le plaisir qu'on prend à vous entendre parler. Mais, Madame, ce n'est point cela du tout; car vos Lettres sont aussi charmantes que vôtre conversation. Si l'on me demandoit comment il est possible que vous puissiez savoir une chose si rare & si

& si difficile sans l'avoir jamais apprise, on m'embrasseroit peut-être. J'y ai souvent pensé: & voici mes conjectures. Cela pourroit venir de ce que la beauté la plus naturelle est toûjours celle qu'on aime le mieux, & de ce que les Graces, naturellement libertines, n'aimant point à paroître toutes seules ne peuvent souffrir ni l'art ni l'étude: Ne seroit-ce point aussi un effet de la justesse que la nature vous a donné, & ne pourroit-on pas dire que vôtre esprit sentant qu'il anime un beau corps, & agissant par une bouche comme la vôtre, s'est insensiblement accoûtumé à ne dire que des choses belles & agréables? Je croi que c'est cela, Madame, & de là vient que vous pensez & que vous écrivez si agréablement. Au reste je vous suis fort obligé de vouloir me consoler de vôtre absence en me rappellant les agrémens de vôtre conversation, & en m'ordonnant de vous écrire. Que je vous obeirois volontiers, Madame, si je pouvois le faire comme je le voudrois! Mais vous n'étes plus ici pour m'animer, & vous ne le pouvez faire qu'en m'écrivant souvent sur le ton ordinaire. Vos agrémens & vos manieres délicates feront ce que

mon esprit ne sauroit faire seul. Adieu je ne saurois vous oublier, mon esprit vous trouve par tout, & vos grandes qualitez font naître en moi un respect & une veneration où je ne trouve rien d'incommode. Je suis de tout mon cœur.



LETTRE CCVI.

D'un voyageur à sa Maîtresse.

JE suis bien aise de vous tenir parole, & de vous dire quelque chose de mon voyage. Je ne vous promets pas de le faire avec ordre, car mes pensées qui se presentent en foule disputent à qui aura l'honneur de paroitre la premiere devant vous: Mais je me soucie fort peu de vous parler avec Methode, pourvû que je trouve le secret de vous plaire, cela me suffit. Aprés cette belle Preface dont j'aurois bien pû me passer, vous voulez bien que je commence par vous dire quelque chose de nôtre separation. Je n'ai jamais tant souffert que lors-qu'il falut vous quit-

ter. J'avois cent jolies choses à vous dire, mais mon cœur se trouva si gros qu'il me fut impossible de dire un mot: Je fus saisi de toutes parts; je pensai mourir mille fois en vous quittant, mais pourtant je n'en mourus pas. En passant à Bourdeaux je vis la..... toûjours aimée autant qu'aimable, toute pleine de douceur, mais toute vuide d'Amour. J'y vis plusieurs autres personnes qui sont telles que vous les avez vûës. Je ne dois pas oublier de vous dire que je vis aussi la petite Chienne Fillon dormant tranquillement sur un Fauteuil. Je n'eus garde de l'éveiller, car Mademoiselle, j'ai trop de veneration pour les parens de vôtre cher Citron; je me souviens que je suis le seul qu'il n'a point mordu, & j'ai trop d'obligation au Fils pour me resoudre à troubler le repos de sa Mere. C'est un fort-honnête Citron, à qui je souhaite la continuation de vôtre amitié, & un coin de vôtre cuisine. Citron m'a fait faire une trop longue disgression. Ma Lettre n'est déja que trop longue pour n'être pleine que de Bagatelles. A une autrefois pour le reste. Je suis.

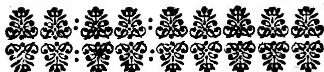


LETTRE CCVII.

De reproche.

VOus me felicitez d'étre brave, & moi je ne vous felicite pas d'étre poltron. Vous aimez mieux manger chez vous vos chapons gras que de venir à l'Armée, & vous n'en voulez qu'aux Lievres & aux perdrix de vôtre voisinage. Vous étes bien-heureux d'avoir tous les ans un bon quartier d'Hyver sans étre obligé d'essuyer les fatigues d'une Campagne. Voilà ce que produit l'abondance & la paresse: La peine vous fait peur, car du reste je ne croi pas que vous manquiez de courage, mais vous étes bien aise de n'étre pas obligé à mettre en pratique vôtre bravoure; ce qui vous seroit pourtant fort honorable; & sur tout dans un tems où tant de personnes du premier rang se font un honneur de suer sous le Harnois. Prenez une vigoureuse résolution, & me croyez.

LET-



LETTRE CCVIII.

Autre du voyageur à sa Maîtresse.

JE continuai mon voyage, & de Bourdeaux je vins à Agen, où je m'aquittai de vôtre commiſſion. La ville eſt fort-agréable, & il y a un Hermitage ſur une hauteur fort-eſcarpée qu'on ne grimpe pas facilement. On y voit auſſi une Fontaine où je bûs à vôtre ſanté. On dit que le ſaint Hermite en trouve l'eau admirable: pour moi je vous avoüe que j'aimerois mille fois mieux vôtre vin gris. D'Agen je vins à Thoulouſe qui eſt une trés grande ville où l'on voit pluſieurs curioſitez. L'étenduë d'une Lettre eſt trop petite pour pouvoir vous parler de tout. Je vous dirai en gros que j'allai voir le Baſacle, ſaint Sernin, la belle Paule, & Matalin. Le Baſacle eſt un grand batiment où il y a quinze ou vingt Moulins, qui tournent tous par une

seule Roüe. J'y trouvai bon nombre de ces Animaux auxquels vous dites que j'ai l'honneur d'appartenir; mais certes, Mademoiselle, vous me faites tort avec vôtre permission, car si nous étions parens, nos humeurs se ressembleroient plus. Vous savez que je suis assez civil & assez enjoüé, cependant Messieurs mes parens, puis-que parens y a, ne me firent pas grand accueil, & quoi-qu'ils fussent plus de soixante de compagnie, ils ne se disoient pas un mot. Je vous dirai au premier jour des nouvelles de saint Sernin & de la belle Paule. En attendant je suis.

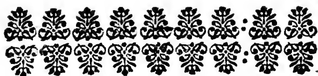


LETTRE CCIX.

Comme vous aimez mieux de petites descriptions que des fornettes, je vous dirai sans preambule que l'Eglise de Saint Sernin, ou Saturne est un grand & riche batiment: La voute qui est propre & spacieuse n'est soutenuë que par un seul pillier. Il y a dans cette Eglise une cave qu'on appelle Charnier, où l'on conserve depuis fort-

long-

long-tems plusieurs Cadavres assez entiers. Celui de la belle Paule est aux Cordeliers. J'allai voir cette Sainte, & je lui fis vos baisemains; mais asseurément elle n'est pas civile ; car lorsque je la saluai de vôtre part & de la mienne, elle se contenta de me montrer les dens. Il est vrai qu'elle ne fit pas la précieuse, & qu'elle se laissa voir de tous côtez. J'avois presque oublié de vous dire que Matalin a été un fameux joüeur d'Instrumens, & aprés sa mort on en a fait une des merveilles de Thoulouse. Le commun Peuple de cette ancienne ville est extrêmement superstitieux, & tous les jours on y entend parler de quelque Miracle. Voilà, Mademoiselle, les particularitez de mon voyage. Si vous souhaitez que je vous face part de ce que je verrai dans la suite, je vous obeirai avec plaisir. Mais ce sera à condition que vous me laisserez un peu badiner pour diversifier la narration. De vos nouvelles je vous prie, & ne doutez pas que je ne sois de tout mon cœur.



LETTRE CCX.

A un Ami pour lui dire que peu de gens s'expriment comme lui.

QUoi-que vous m'ayez défendu de loüer vôtre maniere d'écrire, je ne puis m'empêcher de parler avec Eloge de la Lettre que vous avez eu la bonté d'écrire à Monſieur..... pour lui recommander mes affaires. Il n'y a que vous qui puiſſiez écrire de cette maniere. Je n'ai ſur tout jamais rien lû de ſi beau que l'endroit où vous dites que pour finir mes affaires, vous voulez bien avancer vôtre argent. Modeſte tant qu'il vous plaira, c'eſt s'exprimer noblement que d'offrir de prêter deux mille Ecus à un Ami. Ce ſtile eſt beau; mais il y a bien peu de gens qui en ſoient capables, & je ne connois guere de beaux eſprits qui ſe ſoient aviſez de ſe ſervir d'une telle expreſſion. Je l'admire, & ſuis avec paſſion.

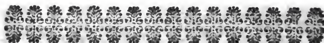
LET-



BILLET.

Galant.

VOus m'aprenez vôtre Mariage, Mademoiselle, & vous me dites que vous ne vous étes mariée que pour avoir de moi une Lettre de felicitation. Sans mentir vous me faites là un beau regal. Vous n'étes bonne qu'à me donner de la peine, & me voilà bien gras que vous vous soyez mariée, puis-que ce n'est pas avec moi. Si vous souhaitiez une Lettre de felicitation, il falloit m'épouser, & aprés cela je vous eusse felicitée de bon cœur: Mais puisque vous ne l'avez pas jugé à propos, vous vous passerez s'il vous plait de ma felicitation, & ne laisserez pas de me croire.



LETTRE CCXI.

D'une Dame à son Amant auquel elle renvoye les presens qu'il vouloit lui faire.

JE ne reçois pas volontiers des presens, & je vous prie de reprendre ceux que vous m'avez envoyez. Si je pouvois me défaire de quelque chose de plus précieux que vous m'ayez peut-être envoyé sans y penser, je le ferois volontiers: Mais vôtre Lettre m'a tant plû que je retiens malgré moi la maniere insinuante que vous avez à rendre agréable tout ce qui vient de vous. Une des principales raisons qui m'obligent à ne recevoir pas vos presens est, que je ne sais pas encore si je dois vous aimer. Car en ce cas je voudrois que vous n'en fussiez redevable qu'à vôtre merite & à mon bon goût. Je suis.

LET-



LETTRE CCXII.

Réponse.

QUelque difficile que vous ſoyez en matiere de preſens, ſi l'on vous les faiſoit d'auſſi bonne grace que vous ſavez les refuſer, vous auriez bien de la peine à vous empêcher de les recevoir. Vous n'en voulez pas du mien, & vous me le renvoyez ſi galamment, que j'en ai tout enſemble de la honte & du plaiſir. Le Billet que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire vaut infiniment mieux que tout ce que je pourrois vous donner, & vous excuſez ſi agreablement vôtre refus qu'on voit bien que vous étes la perſonne du monde la plus aimable. Si vous plaiſez de cette maniere, incertaine que vous étes encore ſi vous devez m'aimer, que ſeroit-ce ſi vous m'aimiez en effet? Je ſuis.



LETTRE CCXIII.

A une Dame de la premiere qualité sur sa trop grande modestie.

IL faut que vous soyez bien dépouillée des sentimens de l'Amour propre pour ne pas convenir de la vérité des loüanges que je vous donne. Une si grande modestie est quelque chose de surprenant. C'est une vertu, Madame, qui est d'ordinaire seule ou mal accompagnée, & ce n'est que chez vous qu'elle se rencontre avec une beauté tout à fait charmante, un esprit élevé, & une générosité qui répond à vôtre naissance : Elle ne sauroit mieux se cacher qu'au milieu de tant de mérite, car lors qu'on verra en vous cet air veritablement royal, on ne s'avisera jamais d'aller chercher de la modestie dans un cœur comme le vôtre. Mais, Madame, je prendrai s'il vous plait la liberté de vous dire que c'est être ingrat plûtôt que modeste de ne pas reconnoitre les graces que Dieu nous

a fai-

a faites. Le devoir de la reconnoissance est de se souvenir des faveurs reçûes, d'en considerer le prix, & de les publier; & nous sommes obligez de nous regarder du côté de nos belles qualitez aussi bien que du côté de nos défauts; Car Dieu exige non seulement nos prieres, mais encore nos actions de graces. C'est lui, Madame, qui a fait & vos yeux & vôtre esprit, comme il a fait les Anges, le Soleil & les Etoiles, & vous ne sauriez estimer quelque chose plus que vous, sans derober au createur la gloire du plus beau & du plus parfait de ses ouvrages. Je suis.



LETTRE CCXIV.

De recommandation.

JE n'ai pas de plus grande joye que quand je trouve occasion de faire ensorte que mes Amis se connoissent & s'estiment. Celui que je charge de cette Lettre m'est ici ce que vous m'étes à Amsterdam, c'est à dire qu'il est

il vous a fait avoüer malgré vous la tendresse que vous devez à un Amant qui vous cherit autant que sa vie. La raison s'endort, mais l'Amour ne s'endort jamais. Les jours sont à la vertu, mais les nuits sont à l'Amour ; ainsi vous ne devez pas étre surprise que l'amour vous ait arraché en une nuit le secret de tant de jours. Je voudrois bien vous prier de me dire sous quelle forme vôtre imagination m'a envisagé lors-qu'elle vous a fait faire un avœu qui me fait tant de plaisir. Il y a apparence que je vous ai paru fier & menaçant, car jusqu'ici le respect & la soûmission n'ont pû rien obtenir de vous. Vous avez beau dire qu'on ne sait ce qu'on fait la nuit. Je n'en conviens pas & je suis persuadé au contraire que l'Ame est toute à elle-même durant le sommeil, & qu'elle se depoüille alors de la dissimulation, de la contrainte & de la ceremonie, qui lui sont si ordinaires dans les autres états. Ainsi je compterai desormais pour rien les rigueurs que vous me ferez le jour, dans l'esperance que la nuit vous rendra plus équitable. Je vous regarderai comme une de ces personnes composées qui ne sont naturelles que dans les tenebres.

Heureux qui peut voir les Belles telles qu'elles ſont! Quoi-qu'il en ſoit je ſuis ravi d'apprendre que je vous tiens au cœur: rien ne peut me donner une plus veritable joye. Je la goûte comme je dois, & je ſuis à mon ordinaire.



LETTRE CCXVI.

D'un Amant à ſa Maîtreſſe pour accompagner le Roman de Pſiché qu'elle lui avoit demandé.

JE ſuis bien aiſe que vous aimiez la Lecture des Romans, mais je ſerois bien plus aiſe encore ſi vous les liſiez plûtôt pour apprendre à aimer, que pour apprendre à parler & à écrire. Aimez ſeulement & vous ſaurez faire l'un & l'autre.

L'Amour de tous les Dieux eſt le plus éloquent.
Il dit bien, mais il ſait mieux faire;
Il nous apprend comme il faut plaire,
Et nous inſpire un air qui n'a rien de choquant.

Liſez

Lisez donc le Roman que je vous envoye, & en tirez le profit que je souhaite. L'Amour est le meilleur de tous les Maîtres. Lors-qu'on s'abandonne à sa conduite on devient capable de tout ce qu'il a de beau.

L'Amour enfin reveille & donne de l'esprit.
C'est une chose bien certaine.
Plus d'un Auteur grave l'a dit :
Voyez Lise chez la Fontaine.

J'espere qu'en peu de tems, si vous avez la docilité qu'il faut, je trouverai en vous des mouvemens tendres & passionnez, que je prefere de beaucoup à l'adresse de bien écrire & de bien parler. Je suis avec tout le respect possible.

LET-



LETTRE CCVII.

De felicitation à un Ami sur son mariage.

ON vous a tant écrit de Lettres de felicitation sur vôtre Mariage, qu'il vous faudroit plus d'un Mois à les lire toutes. C'est ce qui m'a fait balancer si je devois vous écrire pour vous témoigner ma joye & pour vous asseurer de la part que je prens à vôtre satisfaction. On n'a guere accoûtumé de feliciter des nouveaux Mariez sans leur predire je ne sai quel bonheur qu'on ne croit guere vrai-semblable. Il ne faut point ici avoir recours à l'invention; vous étes veritablement *felicitable*, puis-qu'avec le bien & le merite que vous avez, vous prenez une Femme trés-bien partagée de l'un & de l'autre; & ce qui vous rend fort recommandable est que vous savez joüir de vôtre bonne Fortune : Vous étes aussi

aussi honnéte homme que riche, & tout le monde a de la joye de vôtre bonheur parce-que vous en étes trés-digne. Faites-moi la justice de croire que de tous ceux qui vous ont felicité il n'y a personne qui ait plus de joye de vôtre felicité, plus d'estime & de vénération pour vous, que celui qui est.



LETTRE CCXVIII.

D'un Amant à sa Maîtresse, qui étoit prevenuë contre l'Amour, & qui lui imputoit plusieurs crimes.

JE n'ai rien vû de plus Galant que vôtre dernier poulet. Il chante aussi amoureusement qu'il se puisse, & si ceux que vous me promettez dans la suite sont de cette finesse, je ne serai pas si fâché d'en recevoir souvent. Mais, Mademoiselle, je dois vous avertir que vous les faites passer par de mauvaises mains. Il n'est pas mal de prendre un peu plus de précautions, & d'en-

& d'entretenir nôtre commerce un peu plus secretement. Cela me fera croire au moins que vous avez de l'Amour pour moi: Oüi de l'Amour, & je ne prétens pas vous épouvanter en vous parlant de l'Amour. Il n'est rien moins que ce qu'on vous a dit. L'Amour est innocent de bien des maux dont on l'accuse. Vôtre vieille parente vous en a fait un fort vilain portrait: mais elle n'a pas toûjours parlé sur ce ton. Il est faux qu'il trouble le repos des gens, qu'il leur ôte leur embonpoint, & ne les laisse jamais dormir. L'Amour est un enfant, & par consequent il aime la joye & le repos; il aime les festins, & augmente l'embonpoint au lieu de le diminuër. Il est certain qu'en Amour les plaisirs l'emportent de beaucoup sur les peines, & qu'il est beaucoup plus à souhaiter qu'à craindre.

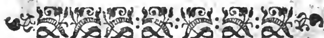
Le veritable Amour releve le courage,
Un cœur passionné triomphe de la peur,
La grandeur du peril redouble son ardeur,
Pour étre entreprenant on n'en est pas moins sage.

Ne

Ne craignez donc rien de l'Amour. Vous y trouverez autant de Roſes qu'on vous a dit qu'il avoit d'épines. Ces Roſes ſans épines ſe rencontrent dans l'union de deux perſonnes qui s'aiment tendrement.

Deux tiſons aſſemblez brulent plus aiſément.
Deux cœurs auſſi s'embraſent l'un & l'autre:
Iris, prenez le mien & me donnez le vôtre,
Vous verrez ſi l'Oracle ment.

L'Hiſtoire de Pſiché que vous allez lire vous apprend ce que c'eſt que l'Amour. Vous verrez une jeune Bergere en parler naturellement. Vous me direz dans quelque tems, j'en ſuis ſeur, que vôtre vieille parente vous en avoit fait un Portrait bien infidelle. En attendant croyez-moi.



LETTRE CCXIX.

A un Ami de consideration pour le prier de faire donner de l'emploi à un homme qui le merite parfaitement bien.

COmme je sai que vous croyez aussi bien que moi que la pauvreté n'est pas un défaut, je puis vous dire hardiment que le Gentilhomme qui vous rendra ma Lettre est un homme sans défaut. Il a du cœur, de l'esprit, & de l'honnéteté; son abord ne déplait pas, & sa conversation est fort douce. Il sait ce qu'un Gentilhomme doit savoir, & il a une assez belle connoissance des belles Lettres. On dit que son Altesse a besoin d'un Gouverneur pour le jeune Prince: c'est là l'homme qu'il lui faudroit. Si vous lui faites avoir cet emploi, ou quelqu'autre vous aurez le plaisir d'avoir rendu service à l'homme de ces provinces qui le merite le plus, & vous en obligerez un autre qui n'a pas tant de belles qualitez, mais

qui

qui ne laisse pas d'étre autant qu'on le puisse étre. Vôtre &c.



LETTRE CCXX.

Réponse d'un Amant à sa Maîtresse, qui souhaitoit d'avoir autant d'esprit que lui.

LOrs-que vous souhaitez d'avoir autant d'esprit que moi, vous me faites souvenir de ces Princes qui dégoutez de leur grandeur s'imaginent que le repos ne se trouve que dans la mediocrité, & envient les petits plaisirs. Je suis surpris que vous vous connoissiez si peu, & je ne puis vous pardonner de chercher ailleurs des avantages que vous ne sauriez trouver qu'en vous. Vous devriez au moins passer une partie de vôtre tems à vous étudier & à vous connoître. Mais, Mademoiselle, je vous donne un conseil qui ne m'est pas avantageux, car si vous vous connoissiez bien vous-mêmes, vous n'auriez pas tant de considération pour moi. Il est vrai que j'aimerois mieux devoir

devoir à mon mérite qu'à vôtre erreur l'honneur de vôtre estime; mais comme je ne saurois l'avoir par là à juste titre, j'aime encore mieux l'avoir par supercherie, que de ne l'avoir point du tout. Je suis.



LETTRE CCXX.

D'instruction Theologique sur la vanité de l'homme.

LA plûpart des hommes se fatiguent comme Marthe; ils s'embarrassent de plusieurs choses, & negligent la seule necessaire. Ils vivent comme s'ils ne devoient jamais mourir, & la vanité de cettre vie est la chose du monde à laquelle ils pensent le moins. Ils comptent le present pour tout, & l'avenir pour rien, ils ne se disent jamais, qu'est-ce que l'homme ? Aussi ne considerent-ils pas volontiers que le plus grand Prince du monde n'est comme les autres qu'un composé de corps, d'esprit & d'ame qui commence de mourir aussi-tôt qu'il commence de naître. Si l'on



LETTRE CCXXII.

D'un Amant à sa Maîtresse, qui se plaignoit ce qu'il ne s'ennuyoit point d'être avec elle.

JE ne sai plus de quelle maniere il faut vous servir. Quoi? vous me faites un crime du plaisir que je prens à être avec vous, & vous dites qu'il est impossible que je ne vous trompe. Y eut-il jamais un Empire si rude que le vôtre? Est-ce un crime que de ne se pas ennuyer lors-qu'on est tout à fait content? dites-moi donc comment vous voulez que je face? Il y a déja quelques années que j'ai l'honneur de vous voir, & vous n'avez rien qui ne me plaise comme au premier jour; vous renouvellez vos charmes avec tant d'adresse, qu'ils dureront encore longtems. Lors-que vos agremens commenceront à deloger, je tâcherai de m'accommoder à vôtre humeur, & je ferai ce que je pourrai pour m'ennuyer. Peut-être croyez-vous qu'un Amour si

violent n'eſt pas de longue durée; car je me ſouviens de vous avoir oui dire gravement cette ſentence.

Vous qui par une noble envie,
Goutez les doux plaiſirs où l'Amour vous convie,
Voulez-vous qu'ils durent long-tems,
Empêchez que vos feux ne ſoient ſi violens.

Si cela eſt, vous voulez menager ma tendreſſe, puis-que vous trouvez bon qu'elle ſe relâche quelquefois. C'eſt quelque choſe de fort obligeant dont je vous ſai beaucoup de gré; mais enfin il me ſeroit impoſſible de vous donner la ſatisfaction de m'ennuyer auprés de vous.

Je me fais un plaiſir extrême,
D'être toûjours deſſous vos yeux,
Où peut-on jamais être mieux
Que dans les lieux où l'on voit ce qu'on aime?

Je finis par-là, & ſuis.



LETTRE CCXXII.

D'un Amant à sa Maîtresse qui vouloit l'aimer, mais qui ne vouloit pas en être aimée.

Vous ne pouviez jamais m'apprendre rien de plus agréable en me faisant l'honneur de m'écrire, que de me dire que vous m'aimez. Aprés un tel avœu je suis extremement surpris que vous me défendiez de vous aimer, & cela me fait croire que vous m'aimez bien moins que vous ne dites. Vous étes bien singuliere, Madame, d'aimer & de ne vouloir pas étre aimée. La raison que vous me donnez d'une conduite si extraordinaire merite d'étre comptée pour quelque chose; vous voulez, dites-vous, que je vous apprenne à parler; ainsi si je vous aimois je ne serois pas si bien en état de remarquer vos fautes. Je vous trouvai si fort à mon gré la premiere fois que j'eus l'honneur de vous voir, qu'il me se-

roit presqu'impossible d'étre long-tems auprez de vous sans vous aimer. Je suis ennemi de la violence il est vrai, & c'en est une de gagner une Dame en dépit d'elle; mais enfin vous étes faite de maniere que je ne puis répondre de rien. Mais que craignez-vous, Madame? Vous imaginez-vous que la tendresse m'empêcheroit de vous donner les conseils nécessaires? bien loin de là; car plus je vous aimerois, plus je voudrois que vous fussiez parfaite. De plus, si vous veniez à dire des choses qui ne fussent pas dans l'ordre, il me semble que plus je vous aimerois, moins je les trouverois dignes de vous, & par consequent je ne manquerois pas de vous en avertir. Il est donc mieux de suivre la route ordinaire. Vous aimez & vous étes aimable, pourrois-je m'empêcher de vous aimer, & de vous protester que je serai toute ma vie.



LETTRE CCXXIV.

D'excuse.

JE ſuis bien fâché que mes vers vous ayent déplû. Je ne veux pas me juſtifier. Je paſſe condamnation, & j'avouë qu'il y a eu de l'imprudence de mon côté; mais je puis vous aſſeurer qu'il n'y a point eu de malice. Je vous aime & vous honore trop, Monſieur, pour avoir jamais eu deſſein de vous offenſer. Je n'ai pas plûtôt appris que ces malheureux vers vous donnoient du déplaiſir que je les ai effacez de deſſus mon Livre, & je vous prie trés-humblement de vouloir les effacer de vôtre memoire. J'aime mieux un Ami de vôtre caractere que tous les vers du monde, & je trouve qu'on n'a pas toûjours raiſon de dire que les Poëtes ſont de tous les Artiſans ceux qui aiment le plus paſſionnément leurs ouvrages; car je n'ai pas pour les miens un attachement ſi deraiſonnable. L'Amitié fait beaucoup plus d'impreſſion

ſur mon eſprit que ne font mes vers, & je les brûle ſans peine ſi je ne puis les conſerver ſans perdre un Ami. Je ſuis.



LETTRE CCXXV.

D'un Amant à ſa Maîtreſſe qu'il loüe d'écrire de jolis Billets.

COmme je n'eſpere pas avoir encore ſi tôt l'honneur de vous parler, je prens le parti de vous écrire, pour vous dire que je ſuis charmé de vos Billets. Le dernier étoit ſi joli qu'il n'auroit pas laiſſé de me plaire quand il auroit été deſobligeant; mais il étoit ſi obligeant qu'il n'avoit pas beſoin d'étre joli pour étre aimable à mes yeux. Je ne croyois pas, Mademoiſelle, qu'on pût rien ajoûter à l'Amour que j'avois pour vous; mais l'experience m'a fait comprendre que la choſe eſt fort poſſible; car je ſens que je vous aime plus qu'auparavant. Que je ſuis obligé à vôtre abſence de me procurer des Billets ſi agreables. Quand je penſe au plaiſir que j'en retire, je ne

ne sai si je ne me suis point équivoqué lors-que je vous ai dit qu'il n'y a point pour moi de plus parfait contentement que celui de vous voir, de vous ouir, & de vous pouvoir dire avec combien de passion je suis,



LETTRE CCXXVI.

D'un Amant à sa Maîtresse qui lui demandoit ce qu'elle devoit faire l'aimant comme elle faisoit.

VOus me demandez ce que vous devez faire à present que vous avez de l'Amour : c'est une marque que vous n'en avez guere.

Pour un cœur que l'Amour obsede
A quoi pourroit servir la sauvage raison ?
Les plaintes, les regrets ne sont plus de saison,
L'Amour même est le seul remede.

Croyez m'en, Mademoiselle, si vous aimez, vous ne pouvez avoir un meil-

leur guide que l'Amour, & si vous m'aimez je le connoîtrai malgré tous les efforts que vous pourrez faire pour me le câcher : Je n'ai rien senti jusqu'ici, & cependant vous venez me dire que vous m'aimez. Je saurai bientôt ce qui en est. J'irai vous voir aprés midi : défaites-vous de vos Argus afin que rien ne m'empêche de vous parler de mon Amour, & de vous faire connoître avec combien de passion je suis.



LETTRE CCXXVII.

A un Ami nouvellement marié sur ce qu'il vouloit se retirer à la Campagne avec sa Femme qu'il aimoit passionnément.

JE ne saurois approuver la résolution où vous étes de vous retirer à la Campagne avec Madame vôtre Epouse. Est-il possible qu'aprés avoir surmonté toutes les traverses qui empêchoient vôtre mariage, vous vous mettiez en tête de vous confiner dans une solitu-

solitude ? cela s'appelle rompre en visiere à tout le monde. Vous devriez-vous contenter d'étre maître d'une belle personne sans être jaloux du plaisir que les autres ont à la voir. A quoi pensez-vous ? ne sauriez-vous joüir en repos de vôtre bonheur dans une des plus belles villes du monde. Attendez au moins quelques années & si vous jugez alors que la solitude vous soit necessaire, vous pourrez sans que personne le trouve mauvais vous retirer si vous voulez dans les deserts de la Thebaïde. Les commencémens sont souvent bien differens de la suite, & il me semble que vous ne feriez pas mal d'entrer dans ces considerations. D'ailleurs, que savez-vous si Madame vôtre épouse s'accommodera de la Campagne comme vous pensez ? Croyez-vous que ce soit un grand regal pour elle de ne voir que des Arbres & des Oiseaux, des Troupeaux & des Campagnes ? si vous ne pouvez pas répondre que cela ne vous ennuyera pas à la longue, comment pouvez-vous étre asseuré que vôtre chere moitié ne s'en dégoûtera jamais ? considerez je vous prie qu'une solitude éternelle épuisera bien tôt vôtre passion que le com-

merce du monde & le secours de la ville entretiendroient beaucoup plus long-tems. Je voi bien que vous ne savez pas comme il faut ménager les passions : Il faut faire diversion de tems en tems si l'on veut qu'elles soient de longue durée. Il est impossible qu'un arc toûjours bandé ne se relâche enfin. Faites reflexion là-dessus. Je vous donne ces conseils parce-que je vous aime, & que je suis trés-sincerement.



LETTRE CCXXVIII.

D'un Cavalier à une Dame à laquelle il conseille de garder son cœur ne pouvant le donner à personne qui le mérite.

VOus faites fort sagement de garder vôtre cœur, & de ne vouloir jamais le changer. Quelque chose qu'on vous rendit, vous ne laisseriez pas d'y perdre : personne ne merite un si grand bonheur, & c'est un avantage qu'on ne peut esperer sans se faire accuser de temerité. Un Roi ne seroit pas au

dessus de vous ; il recevroit au contraire en vous possedant toute entiere plus qu'il ne donneroit ; car les Tresors que vous avez valent mieux qu'une couronne. Cependant quelque bien partagé qu'il fut il ne seroit pas tout à fait heureux, puis-que possedant la personne du monde la plus accomplie, il auroit toûjours la mortification de s'apercevoir que tous ceux qui ont l'honneur de vous connoître, le croiroient indigne de posseder un Bijou si precieux. C'est la justice que doit rendre à vôtre mérite celui qui est avec tout le respect possible.



LETTRE CCXXIX.

Du même Cavalier à une Dame qui lui demandoit son sentiment sur une jeune beauté.

PUis-que vous voulez que je vous dise mon sentiment au sujet de Mademoiselle..... que vous me donnez pour Ecoliere, je le ferai avec plaisir, & je commencerai par vous dire que

je ne connois point de personne qui mérite mieux de bonnes leçons: Mais pour en faire quelque chose d'achevé il seroit à souhaiter qu'elle fut à portée de recevoir vos avis, & qu'elle pût recevoir auprez de vous ce qu'on ne lui peut jamais donner. Si elle avoit été de vôtre voyage, il est certain qu'elle seroit revenuë tout autre, & qu'on n'eût pû lui rien souhaiter. Je puis vous dire encore, Madame, qu'elle vous eût donné du plaisir; car outre la beauté de son visage & celle de son esprit, elle ne manque ni de douceur, ni de reconnoissance, ni de fidelité, ni de modestie, & pour tout dire en un mot elle n'est pas moins secrette qu'habile. Elle a encore une autre bonne qualité, c'est qu'elle ne se sert de son esprit que pour plaire & pour divertir. Les mal-honnétes gens n'en sont pas bien reçûs quelques galans qu'ils puissent étre, & je connois des Financiers qui ont perdu leur tems auprez d'elle, & ont tiré, comme on dit, leur poudre aux Moineaux. Quoiqu'elle paroisse libre, on feroit mal son compte si l'on prenoit sa liberté pour une marque de sa facilité, c'en est plûtôt une de sa confiance. Si elle a quel-

à quelque chose de condamnable c'est qu'elle ne profite pas assez bien des avis qu'on lui donne du trop grand attachement qu'elle a aux regles de son devoir. Son Mari qui n'a de force & de vigueur que pour se plaindre de ce qu'il souffre, lui fait faire tout ce qu'il veut. Il n'y a pas long-tems qu'elle fut sur le point de faire un voyage au delà de la Mer, sur la pensée qu'avoit son Mari que le changement d'air lui redonneroit sa santé. Heureusement, le bourru changea d'avis, & le voyage fut rompu. Voilà ce que je puis vous en dire. Je suis.



LETTRE CCXXX.

D'invitation.

SI j'avois quelque affaire fâcheuse qui m'obligeât à vous prier de vous rendre chez moi, je suis asseuré que vous n'y manqueriez pas. Je vous prie donc d'y venir, non pour une affaire fâcheuse, mais pour avoir vôtre part d'une partie de plaisir que nous n'avons faite qu'à condition que vous

en feriez. On m'a chargé d'écrire à nôtre Ami le Taciturne, je l'ai fait & je le prie de ne pas laisser sa langue chez lui. S'il veut parler, tant mieux, car il s'en aquitte aussi bien qu'un autre: S'il ne veut qu'écouter, il faudra parler pour lui. Nous aurons toûjours le plaisir de sa Compagnie, & celui de le voir juger des coups par monosillabes. Ne nous faites pas attendre, & me croyez.



LETTRE CCXXXI.

D'un Amant à sa Maitresse pour la loüer de sa jalousie.

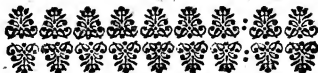
VOs reproches me font le plus grand plaisir du monde, & rien ne sauroit me flater plus agreablement que la jalousie que vous témoignez. C'est une marque infaillible, Mademoiselle, que vous me faites l'honneur de m'aimer de la bonne sorte puis-que vous craignez tant de me perdre.

A la

A la crainte l'Ame est ouverte,
Pour un cœur qu'on trouve charmant,
Plus le bien qu'on possede est grand,
Plus on en redoute la perte.

Je me felicite de vous avoir donné cette petite allarme, puis-que j'ai la joye de voir que vos caresses n'en sont que plus grandes. Un Amant qui a de la routine ne doit pas toûjours suivre le même chemin. Il faut quelquefois s'égarer, parce-que lors-qu'on vient à retrouver ce qu'on avoit regardé comme perdu, on est bien plus soigneux de le conserver. Mais, Mademoiselle, ne me rendez pas la pareille; car ma jalousie seroit de la nature de mes passions, c'est à dire violente, & j'en souffrirois infiniment plus que vous n'avez fait. Epargnez moi donc je vous en conjure. Je ne serois pas à l'épreuve d'un pareil contre-tems. Je vous promets en revanche de vous donner quand il vous plaira des témoignages plus agreables de mon Amour, étant plus que personne du monde.

LET-



LETTRE CCXXXII.

A un Ami au sujet de l'Amitié.

VOus parlez si bien de l'amitié, qu'on voit assez que vous avez étudié la matiere avec succés. Vous avez raison de dire qu'elle ne seroit pas de longue durée si elle n'étoit établie sur la joye & sur le plaisir. Tout ce que vous dites là-dessus m'enchante, & vous avez toutes les raisons du monde de poser qu'il faut que l'Amitié s'entretienne à frais commun, & qu'il doit y avoir de l'égalité de part & d'autre pour la complaisance & pour les petits soins. Mais il me semble qu'on pourroit ajoûter à vos remarques que l'équité de l'esprit est un des plus solides fondemens de la belle union, & comme les jeunes gens n'ont pas cet esprit équitable, aussi sont-ils incapables de cette agreable union: leurs passions rompent d'ordinaire toutes les mesures de

l'Amitié, & comme ils n'ont qu'une finesse mal reglée, pour ne pas dire un veritable emportement, ils craignent les conseils d'un Ami qui voudroit combatre leur caprice, & se piquer de sincerité. Croyez-vous par exemple qu'un jeune Cavalier embarqué dans un commerce de Gallanterie, & qui se feroit figuré la conquéte de sa Belle aussi facile que son accez, deferât aux sages conseils d'un Ami qui lui feroit prudemment remarquer la vanité de ses desseins? N'est-il pas vrai qu'une Femme qui sait se menager fait bien voir du Païs à son Amant. Car soit qu'elle agisse par un Principe de veritable vertu, ce qui est assez rare dans le Sexe naturellement foible, soit qu'elle n'ait en vûë que de sauver les apparences, ce qui n'est le plus souvent que l'effet de la nécessité, il n'est pas aisé qu'un jeune capricieux se demêle de ce Labyrinthe, & qu'il en connoisse tous les détours, à moins qu'il ne s'en ouvre à quelque Ami fidele dont les lumieres soient plus grandes & plus desinteressées. Je pourrois ajoûter ici quelques autres considerations pour faire voir que les jeunes gens ne sont pas capables d'une belle & solide Amitié-

tié; mais ma Lettre n'est déja que trop longue, & je pourrai si l'occasion s'en presente vous en parler une autrefois cependant croyez moi.



LETTRE CCXXXIII.

A une Dame pour la loüer de ce qu'elle écrit ingenieusement.

JE suis persuadé que ce n'est pas volontiers que vous avez été si longtems à me faire l'honneur de m'écrire. Si vous composez vos Lettres avec autant de plaisir que je les lis, vous devez étre bien aise d'en composer tous les jours. Il est impossible, Madame, que tant de jolies choses ne contentent pas l'esprit qui les produit, puis-qu'elles charment ceux à qui vous les adressez. Vous jugez bien par là que je ne sai pas bon gré à la compagnie qui vous a derobé le tems de m'écrire. De vous dire si je veux mal à tant d'honnétes gens plus pour mon intérêt que pour le vôtre, c'est surquoi je ne saurois me determiner. Mais aprés tout

tout, Madame, je ne ſuis pas fâché que vous trouviez le tems un peu court lors-que vous me faites l'honneur de me donner de vos nouvelles; car ſi vous l'aviez à ſouhait vous me feriez honte, & je doute que je puſſe voir ſans envie que vous avez beaucoup plus d'eſprit que moi. Vos Lettres ſont ſi bien tournées qu'elles m'enchantent & me ſurprennent en même tems; de ſorte qu'aprés les avoir lûës, je me trouve tout ſoulagé de mes douleurs ordinaires. Tout le mal qui me reſte vient de ce que je ne puis vous voir ni vous dire tête à tête combien je ſuis.



LETTRE CCXXXIV.

De Confidence.

IL ne faut jamais deſeſperer de la bonne Fortune. Mes affaires comme vous ſavez étoient en trés-mauvais état, & j'avois pour ainſi dire un pied dans l'Hôpital dans le tems que ſon Alteſſe..... a eu la bonté de ſe ſouvenir

nir de moi, & m'a fait un bien, dont j'aurai une éternelle reconnoissance. Je vous avois ouvert mon cœur, & vous couriez risque de me voir tomber sur vos bras si la bonté de son Altesse n'y avoit remedié. On vous a accusé juste lors-qu'on vous a écrit que le bienfait de son Altesse me vaut deux mille écus de rente; il vaut même davantage, & un malhonnéte homme en tireroit ce qu'il voudroit. Je vais passer quelques jours à ma maison de Campagne où j'espere avoir le plaisir de vous embrasser, & de m'entretenir avec vous de mille choses que je ne puis vous écrire. Au reste je vous avertis que je n'y traiterai pas trop bien mes Amis, & que je ne leur donnerai plus sujet de se plaindre que je leur fais des festins. Si je l'ai fait c'étoit par consideration: aujourd'hui ce n'est plus cela, & je veux en user familierement avec eux. Je suis.



LETTRE CCXXXV.

D'un Amant à sa Maîtresse au sujet du jugement qu'elle avoit fait d'une Lettre dont il lui demandoit son sentiment.

IL faut avoüer que vous étes non seulement la personne du monde la plus charmante, mais que vous vous connoissez encore si bien, en tout ce qui s'apelle agrement, qu'il est difficile de vous entendre parler des choses qui plaisent sans voir que vous en avez une trés-parfaite idée. Je vous avois demandé vôtre sentiment sur une Lettre, vous me repondez qu'elle vous enchante, & que plus vous la lisez, plus vous l'admirez; mais que vous n'étes pas assez hardie pour decider de sa juste valeur, d'autant moins que ce qui vous en plait vous est inconnu, & que par consequent vous ne savez si c'est

du

du bien ou du mal. Il n'y a que vous au monde, Mademoiselle, qui sachiez opiner de si bonne grace, & de la maniere que vous loüez cette Lettre, elle ne peut se payer, car moins on connoit la cause d'une chose, plus on la trouve aimable. Ce sont de ces attraits cachez qui faisoient tant estimer les Tableaux d'Apelle, & c'est une partie de ce poison secret qui fait languir lors-qu'on connoit les vrais agremens. Demandez, Mademoiselle, à l'un de ceux qui vous aiment le plus passionnément, pourquoi il vous aime avec tant d'ardeur, je suis seur qu'il ne sauroit vous le dire, & qu'il n'en a pas même la moindre idée. Je suis avec tout le respect possible.

LET-



LETTRE CCXXXVI.

D'un Amant à sa Maîtresse, qu'il loüe d'avoir fait paroitre du chagrin pendant son absence.

VOus ne pouviez pas me donner une plus grande preuve de vôtre Amour qu'en renonçant pendant mon absence à toute sorte de divertissemens: aussi depuis mon retour je vous aime plus que jamais. C'est Mademoiselle comme il faut aimer, & vous avez raison de ne gouter aucuns plaisirs que ceux que vous partagez avec vôtre Amant. Le chagrin que vous avez témoigné à tous ceux qui vous ont abordée me donne une extreme joye, & je suis ravi que ceux qui vous ont visitée ayent trouvé en vous moins d'esprit & moins de beauté qu'ils ne s'étoient imaginez. On vous a trouvé d'une humeur si inégale & si chagrine, qu'on a été surpris que je vous aimasse avec

tant de passion. Jamais, Mademoiselle, on ne pouvoit mieux faire vôtre Eloge par rapport à moi, & je suis beaucoup plus obligé à ceux qui ont parlé de vous sur ce pied-là, que je ne le ferois s'ils vous avoient donné des loûanges. Je voudrois que personne que moi ne fut touché de vos appas, & que vous ne vous missiez en peine de plaire qu'à moi seul. Mon amour est un peu extraordinaire, mais c'est une marque de sa violence. Enfin je vous sai si bon gré de ce que vous avez fait pendant mon absence, que je me trouve engagé de vous dedommager avec usure des peines qu'elle vous a fait souffrir; & je vous promets que vous aurez sujet de vous rejoüir de la tristesse que vous avez euë. Les peines sont agreables lors-que le plaisir les suit, & l'Amour ne manque jamais de recompenser liberalement les maux qu'il fait souffrir.

Si l'on souffre en Amour ce n'est que pour un tems,
Qu'il est doux de porter les Amoureuses chaines!
L'esperance adoucit les peines,
Et l'on trouve à la fin tous ses desirs contens.

Quand

Quand viendra-t-il cet heureux tems, Mademoiselle, où nous n'aurons plus rien à souhaiter ? Quand pourrai-je vous dire sans faire epiloguer la bonne vieille que je vous aime plus que ma vie, & que je suis avec une extrême passion.



LETTRE CCXXXVII.

D'un Amant à sa Maitresse qui venoit de se marier, où il lui dit qu'il l'aime toûjours, & qu'il n'en peut aimer d'autre.

IL n'y a point de condition plus triste que la mienne : Vous vous étes mariée, je vous ai perdu, & je ne puis encore m'empêcher de vous aimer. Il y a ici une belle personne que j'avois regardée comme l'instrument de ma vengeance ; mais helas! tout me devient inutile. Je voudrois de tout mon cœur pouvoir l'aimer ; je fais pour cela toutes les demarches necessaires, mais le mal est qu'elle ne fait pas de son côté ce qu'il faudroit faire pour seconder

les efforts que je fais pour me mettre en goût de tendresse. Je voi malheureusement une personne bien faite, mais où l'Art ne peut rien disputer à la nature. Ses yeux grands & noirs ne font que regarder fixement, & je n'y trouve point ces mouvemens fins & delicats qu'inspire le desir de plaire ou la satisfaction d'avoir plû. Enfin si elle est belle, c'est parce qu'elle ne peut être laide avec les traits qu'elle a, car il ne tient pas à elle qu'elle ne soit laide. Le peu d'Amour que j'ai pour elle ne subsiste qu'à force de le menager; je ne l'expose jamais à de longues conversations, je fuis les téte-à-tête, & si la Belle parle, je fais tout ce que je puis pour ne rien entendre. Ne me dites point que je vous ai souvent soûtenu, qu'il n'y a rien de si aimable que la nature; que j'y suis à present, & que cependant je ne m'en accommode pas; car je vous repondrai que si c'est là la nature, je ne la croyois pas ainsi faite. Mon absence & le lieu où je suis vous ont encouragée à me trahir, & vous avez pris toutes les mesures néceſſaires pour aggraver mon desespoir & vôtre infidelité. Il ne m'est presque pas possible de me vanger dans le lieu où je suis: si vôtre trahison m'a-

voit

voit trouvé à la Haye j'eusse pû vous payer de la même monnoye : Mais helas ! il faut que je succombe, & que je m'abandonne à mon desespoir.

De quelque côté que je me tourne,
Mon mal me suit par tout, je n'ai pas un moment,
Soit que j'aille où que je retourne,
Par tout je souffre également.

Si j'ai encore quelque tems à vivre, je veux laisser à la posterité un monument de vôtre perfidie & de ma fidelité. Je ferai faire une Medaille où vous serez d'un côté sous l'embleme de l'infidelité, & de l'autre on me verra avec toutes les marques de mon amour & de mon desespoir avec ce vers au dessus de ma tête, *je suis tombé de Charybde en Sylla*, & au bas ces quatre autres.

J'ai de tous les côtez la mort devant les yeux.
Pour me faire perir tout s'unit, tout conspire ;
Le mal de la prison est le moins dangereux ;
Heureux cent fois heureux s'il n'en vient pas un pire.

Je voudrois avoir un meilleur moyen de me vanger, je ferois tous mes efforts pour les mettre en pratique, encore ne sai-je si mon amour pourroit se resoudre à vous faire autant de mal que vous m'en avez fait, puis-que dans le fort de mon desespoir je me trouve encore tenté de vous dire que je suis malgré vôtre infidelité.



LETTRE CCXXVIII.

D'une Dame à son Amant sur ce qu'elle craint qu'il soit malade, ou qu'il l'ait oubliée.

QU'une si longue absence est desagreable, & que je passe de cruels momens éloignée de vous! Je crains non seulement que vous soyez malade, mais je crains encore que vous ne vous souveniez plus de moi. Je vous suplie que ce ne soit rien de tout cela; car l'un & l'autre seroit pour moi un contretems également fâcheux. Tâchez de venir me voir le plûtôt que vous pour-

pourrez, & en attendant souvenez-vous que vous me devez trois réponses que je serois bien aise que vous me payassiez. Je suis entierement.



LETTRE CCXXXIX.

Réponse.

JE suis bien aise de l'exactitude avec laquelle vous comptez les réponses que je vous dois : C'est une marque que vous m'aimez, & que je vous fais plaisir de vous écrire. Je ne vous en devrai donc plus que deux, car vous compterez s'il vous plait celle ci pour une. Je me porte bien, Dieu merci, & quand j'aurois été malade vôtre Lettre m'auroit gueri. Je vous suis infiniment obligé de toutes les bontez que vous me témoignez, & je me propose d'aller vous en remercier au plûtôt. Vous me faites tort, Madame, de croire que je sois capable de vous oublier. La tendresse que vous me faites l'honneur de me témoigner me tient fort au cœur, je vous prie d'étre bien

persuadée que vous occuperez toûjours la premiere place dans mon esprit tant que je serai aussi sensible que je le suis au bon air, & à la veritable Galanterie. Vous m'avez donné, Madame, une si parfaite idée de l'un & de l'autre, que je n'y pense jamais sans songer en vous, & sans vous admirer. Adieu. Aimez-moi toûjours je vous en suplie, si vous voulez me rendre la vie agreable, & me croyez sans reserve.



LETTRE CCXL.

Réponse d'un Amant à sa Maitresse, qui lui avoit mandé qu'elle étoit trop hardie de lui écrire.

TAnt que vous joüerez à coup seur comme vous faites, on ne vous accusera jamais de temerité : En effet les coups que vous appellez des coups hardis sont portez de si bonne grace, & si à propos, qu'on n'a ni la force de s'en déffendre, ni le courage de les repousser. Ils causent en même temps de

de la douleur & du plaisir. Leurs atteintes ne sont pas dangereuses : en faisant le mal ils apliquent le remede, & si ce que j'y vois de beau & de charmant me fait connoître vôtre fort, il me fait aussi remarquer mon foible. Vos loüanges m'avoient rendu vain, & vos coups me rendent humble. Vôtre hardiesse m'inspire de la crainte, & je comprens par-là que je risque en me mettant en devoir de vous faire réponse; ainsi je n'ai pas moins de peur de vôtre esprit que vous en avez du mien. Cependant, Mademoiselle, ma crainte s'évanoüit quand je fais reflexion que si j'exprime mal ce que je sens vous me ferez la grace de rendre à mon cœur la justice qui lui est dûë. Je puis vous dire qu'il a des sentimens qui répondent parfaitement bien à vôtre merite, & qui ne sont pas tout à fait indignes que vous me permettiez de vous aimer, & de vous protester que je suis avec une trés-parfaite reconnoissance.



LETTRE CCXLI.

De condoleance à une Femme sur la mort de son mari.

J'Ai appris avec une extrême douleur par les nouvelles publiques que Monsieur vôtre Epoux a été tué à la Bataille de Landen. La mort d'un Epoux est la plus sensible affliction qui puisse arriver à une Femme vertueuse. Les grandes qualitez du defunt bien loin de diminuer vôtre juste douleur ne font au contraire que l'augmenter; & je ne doute point que la grandeur de vôtre perte ne vous jette dans un accablement d'où les hommes ne sauroient vous retirer: Mais, Madame, Dieu peut vous donner des consolations que vous ne sauriez esperer de la part des hommes. Humiliez-vous donc devant lui, Madame, par des prieres ardentes, & il ne manquera pas de vous accorder les consolations qui vous sont néceſſaires. Il n'est rien de plus efficace que la priere faite avec zele; & je pourrois vous nommer des

personnes qui dans un malheur semblable au vôtre, ont eu recours à la priere, & sont devenus tout autres. Au lieu de murmurer contre l'Arbitre Souverain de la vie & de la mort, on les a vûës de desesperées qu'elles étoient reprendre leur premiere tranquilité & se soumettre Chrétiennement aux ordres de la Providence. Avant cela elles ne vouloient écouter personne, & c'étoit augmenter leur affliction que de leur parler de consolations : Mais aprés cet heureux retour, elles les écoutoient non seulement avec patience, mais elles parloient encore d'une maniere si édifiante, que tout le monde en étoit charmé. Vous avez trop de pieté pour ne pas imiter ces beaux exemples. Je souhaite de tout mon cœur que vous le fassiez, & je suis.



LETTRE CCXLII.

Autre de condoleance à une Dame de la premiere qualité ſur la mort d'un de ſes Amis.

Nous ſommes engagez dans une cruelle guerre où la mort n'épargne ni les plus honnétes gens ni les plus braves. Vous le ſavez, & il n'eſt pas beſoin de vous le dire. Vous avez tant de bon ſens, & vôtre raiſon eſt ſi pure que perſonne ne peut mieux vous conſoler que vous mêmes. Ainſi, Madame, c'eſt moins pour cela que je vous écris que pour mêler mes ſoûpirs avec les vôtres, & pour vous faire connoître qu'il m'eſt impoſſible d'avoir de la joye, & de vous ſavoir dans la triſteſſe. Permettez-moi je vous en ſuplie, Madame, de vous repreſenter que vous étes la perſonne du monde la plus aimable, & que vous pouvez diſpoſer de tous ceux qui vous approchent. Il eſt impoſſible qu'entre un ſi grand nombre de gens qui ſont à vous,

vous, vous n'en perdiez quelqu'un de tems en tems. Et si l'on vous voit toûjours aussi sensible aux revers de la Fortune, que ferez-vous des avantages que vous avez de passer agreablement la vie ? D'ailleurs vous avez trop de lumieres pour ne pas voir qu'on conclura aisément que vous ne faites pas grand cas de ceux qui restent puis-que vous vous affligez si fort de celui que vous avez perdu. Par ce moyen il arrivera que ceux qui se flatent d'avoir quelque part à l'honneur de vôtre estime, auront besoin d'étre consolez à leur tour. Je vous prie trés-humblement de faire reflexion là dessus, & de me croire.



LETTRE CCXLIII.

De la Dame pour qui l'Auteur écrit.

L'impuissance où je suis de reconnoître par des services réels les obligations que je vous ai des peines que vous avez prises pour moi, m'a cent fois fait venir l'envie de vous donner des loüan-

ges, & de vous dire que ce que vous m'avez écrit est tout à fait ingenieux. Je pourrois encore vous dire que mon esprit m'a rendu un assez mauvais office de ne m'avoir pas fait connoître plûtôt, combien vous en avez, & que je ne connois pas pourquoi vous étes si modeste & si soigneux de câcher un avantage que chacun tâche de faire paroître. Je pourrois vous donner quelques autres loüanges qui vous conviennent parfaitement, mais en verité il faut quelque chose de plus que des paroles à un homme qui rend service de si bonne grace. D'ailleurs je sai que vous ne regardez pas les loüanges comme beaucoup d'autres les regardent. Je ne puis donc faire autre chose que vous remercier en attendant l'occasion de vous témoigner par des effets combien je vous estime, & avec quelle sincerité je suis.

Vôtre trés-humble & trés-obeïssante servante. *. *.



FIN.



TABLE

DES

Lettres de ce Volume.

tion

Autre

Lettre

Autre

A une

Lettre

Autre





TABLE

DES

Choses principales,

Contenuës dans ces Lettres.

A.

Amour.

B.

C.

Con-

D.

E.

F.

Flate-

G.

H.

I.

Juris-

N.

O.

Paix.

P.

Renais

R.

S.

V.

FIN DE LA TABLE.



ATlas nouveau par Sanson, contenant toutes les Cartes Geographiques du Monde pour l'usage de Mr. le Dauphin dans un grand Volume, fol. 1694.

Atlas de Cartes Marines ou le Neptune François, contenant toutes les Côtes de l'Ocean, levées & gravées par ordre exprés du Roy de France, fol. fig. 1694.

Atlas de Cartes Marines pour l'usage des Armées Navales du Roy d'Angleterre; par M. Romain de Hooge, fol. fig. 1694.

Architecture nouvelle des Anciens & des Modernes par Vignole & autres, avec un Dictionaire d'Architecture & des notes par Daviler, 4. 2. vol. fig. 1694.

Art de se conserver la santé, 12.

——— de vivre heureux selon les principes de Descartes, 12.

Abbregé de la nouvelle Grammaire Grecque de Port Royal, 12.

Ame des Bêtes, 12.

Architecture generale de Vitruve en abbregé par M. Perrault de l'Academie des Sciences à Paris, 12. fig.

Atlas de nouvelles Cartes Geographiques en une feüille à l'usage du Duc de Bourgogne en un volume, fol. 1694.

Apophthegmes, ou bons mots des Anciens, par M. d'Ablancourt, 12. 2. vol. 1694.

Bibliotheque des Auteurs Ecclesiastiques, contenant l'histoire de leurs Vies; le Catalogue, la Critique & la Chronologie de leurs Ouvrages, par M. Dupin Docteur de Sorbonne, 4. 6. vol. 1694.

——— Tome 4. separé.

——— Tome 5. separé.

——— Tome 6. separé.

Bentivoglio Lettres diverſes Ital. Franc. 12.
Boſſu Poëme Epique, 12
Cours de Philoſophie ſuivant le ſyſteme & les principes de Deſcartes, par M. Regis, 4. 3. vol. fig.
Comedies de Terence traduites en François avec des Remarques, & le latin à côté, par Me. Dacier, 12. 3. tom.
——— d'Ariſtophane par Me. Dacier, 12.
——— de Plaute, Latin & François avec des notes par Me. Dacier, 12. 3. vol.
Chirurgie pratique, medicale & raiſonnée par Etmuller, 12.
Cabinet des beaux Arts, ou Recueil curieux de diverſes figures gravées ſur de tres-rares tableaux, où les beaux Arts ſont repreſentez, avec leur explication & des figures en taille douce, par M. Perrault de l'Academie des Sciences, 4. fig.
Comparaiſon des grands Hommes de l'Antiquité & des Modernes, par M. Perrault de l'Academie Françoiſe 12. 2. vol.
Dictionarium Gallico-Latinum ad uſum Sereniſſimi Ducis Burgundiæ. Auctore Tachart Societ. J. 4
——— Latino-Gallicum ad uſum Sereniſſimi Ducis Burgundiæ. Auct. Tachart, 4.
Dictionaire des Mathematiques, ou Idée generale des Mathematiques par Ozanam, 4. avec fig.
Dacier Comedies de Plaute, Lat. & Franç. avec de notes, 12. 3. vol.
——— Comedies de Terence, Lat. & Franç. avec de notes, 12. 3. vol. fig.
——— Comedies d'Ariſtophane, 12.
——— Tragedies de Sophocle, 12.
——— Poëtique d'Ariſtote, 12.

tarque, traduites en François avec des remarques sur chaque Vie, 12. fig. sous la presse.

Elemens de Geometrie du P. l'Amy, 8. fig.

Estampes du fameux M. le Brun, en 13. grandes Planches excellemment gravées, 1694

Elemens des Mathematiques du P. Prestet, 4. 2. vol. fig. 16 94.

Estat de la Puissance Ottomanne, 12.

Forces de l'Europe avec le Plan de toutes les Places fortes par M. de Vauban, 4 5. vol.

——— id. vol. 3. 4. 5. sep. 4.

Fortifications de Vauban, 8. Franç. & Allem. avec fig.

Fausseté des Vertus humaines par M. Esprit. de l'Academie Françoise, 12.

Grammaire Grecque de Port-Royal, 12.

Horace Latin & François de la traduction de M. Dacier, avec ses remarques sur toutes les Oeuvres, 12. 10. vol. fig.

Histoire de Louïs XIV. Roy de France, par Medailles, lesquelles representent l'Histoire de sa Vie & de ses actions tant en paix qu'en guerre, fol. fig.

——— de Louïs XIV. & de son Regne jusqu'à present, 12. 2. vol. 1694.

——— de Guillaume III. Roy d'Angleterre avec fig. & toutes les Medailles, fol. 1694.

——— du Comte Tekely, 12. fig. augmenté, 1694.

Histoire des Conciles Generaux commençant par celuy de Nicée, 4.

Histoire du Triumvirat de Cesar, Pompée & Crassus, 12.

——— du Triumvirat d'Auguste, Marc-Antoine & Lepidus, 12 2. vol. 1694.

——— de Gustave Adolphe & de Charles Gustave, Roys de Suede, 12.

Histoire de l'Academie Françoise, 12.

——— de la Papesse Jeanne par M. de Spanheim, 12. 1694.

Instructions pour les Gens de Guerre, pour les Armes à feu, Canons, Bombes & Carcasses, & la maniere de conduire l'artillerie à la maniere des François, 12. fig. 1694.

Imitation de Jesus-Christ, ou Consolation interieure de l'ame, traduite sur un Manuscrit nouvellement découvert, 12. fig. 1693.

Introduction à la Fortification par Vauban, 4. 5. vol. fig. 1694.

——— à la Geographie par Sanson, 12.

——————— id. en 20. Tables, fol. grand papier.

——— à la connoissance des Medailles antiques & modernes, 12.

Kempis Imitation de Jesus-Christ, nouvelle traduction, 12. fig.

Le Clerc Geometria practica, 8. fig.

Lettres du Cardinal Bentivoglio, 12. Ital Franç.

La Bataille de Darius & d'Alexandre en Estampes par Mr. le Brun en plusieurs grandes feüilles excellemment gravées.

——— d'Alexandre & de Porus par le même.

Le Passage du Granique, par le même.

L'Entrée d'Alexandre dans Babylone, par le même.

La Tente de Darius avec sa Famille, par le même.

Monarchie Françoise de Louïs XIV. 12. 2. v.

Medecin & Chirurgien des Pauvres, 12.

Menagiana ou bons mots, Rencontres agreables, & observations curieuses de M. Menage, 12. nouv. edition augmentée.

Nouvelle Grammaire Grecque de Port Royal, 12.

Nouvelles Operations de Chirurgie par la Charriere, 12.

Nouvelle Introduction à la Geographie, par Sanson à l'usage de M. le Dauphin sur vingt tables Geographiques gravées sur du cuivre, fol.

Nouvelle Methode d'Operations de Chirurgie, avec un Traité de la nouvelle maniere de guerir la Verole, 12.

Neptune François ou Atlas des Cartes Marines avec celuy de Romain de Hooge, fol. fig. 1694.

Oeuvres diverses de M. Patru, contenant ses Plaidoyers, Harangues, Lettres & autres Oeuvres, 12. 2. vol.

———— de Lucrece latin & François, 12. 2. v.

Poësies d'Anacreon & de Sapho en vers Grecs & François par Mr. de Longepierre, 12. 1693.

Operations de Chirurgie par Charriere, 12.

Oeuvres diverses, Lettres & pieces de Galanteries de M. Sarazin, 12. 1694.

Poëtique d'Aristote par M. Dacier, 12.

Philosophie de Mr. Regis suivant les principes de Descartes, 4. 3. vol.

Pensées Ingenieuses des Anciens & des Modernes par le P. Bouhours, 12.

Parallele ou Comparaison des Anciens & des Modernes par M. Perrault, 12. 2. v. 1694.

Perroniana & Thuana, ou bons mots & rencontres agreables du Cardinal du Perron & de M. de Thou, 12. 2. vol.

Quinte-Curce Latin & François de Mr. Vaugelas, 12. 2. vol.

Remarques nouvelles sur la langue Françoise par Bouhours, 12.

Remarques & reflexions critiques & historiques sur les plus belles pensées des Anciens & des Modernes, 12.

Recueil de bons Contes & de bons mots, 12.

——— des Poësies des meilleurs Poëtes François par Mlle d'Aunoy, 12. 5. vol.

Reflexions ſur les défauts ordinaires des Hommes, & ſur leurs bonnes qualitez, 12. 1694.
Sophocle Tragedies Grecques en François par M. Dacier, 12.
Science des Medailles antiques & modernes, 12.
Syſteme de Philoſophie de M. Regis ſuivant les principes de Deſcartes, 4. 3. vol. avec fig.
Sorberiana, ou bons mots & rencontres agreables de M. Sorbiere, 12. 1694.
Scaligeriana, ou bons mots & penſées agreables de Scaliger, 12. 1694.
Sermons du Pere Cheminais Predicateur ordinaire du Roy de France, 12. 2. vol. 1694.
Traité de l'Origine des Romans, par Mr. Huet Precepteur de Mgr. le Dauphin,
Tachart Dictionaire nouveau Latin & François ad uſum Sereniſſimi Ducis Burgundiæ, 4.
——— Dictionaire nouveau François & Latin ad uſum Sereniſſimi Ducis Burgundiæ, 4.
Traité du Poëme Epique par le Pere le Boſſu, 12. 1694.
Voyage de la Terre Auſtrale, 12.
Vie du Comte Tekely, 12. fig. 1694. augmentée.
——— de Deſcartes, reduite en abbregé, 12. fig.
Vignole Architecture, 4. 2. tom. fig. 1694.
Virgilius cum notis ad uſum Delphini, 4.
Vaillant Numiſmata Imperatorum Romanorum, 4. 2. tom. cum fig. 1694.
Vie de Louïs de Bourbon, Prince de Condé, 12. 1694.
Valeſiana ou bons mots & penſées agreables de M. de Valois, 12. fig. 1694.
Vies des Hommes Illuſtres de Plutarque, de la traduction de Mr. & Me. Dacier, 12. 1694.
Vitruve Architecture en abbregé, 12. fig.
Les Plans des plus fortes Places de l'Europe, par Mr. de Vauban, recueillies par de Fer, 4. 5. v.